

transparent, du verre par exemple, n'en est réfléchi, et une partie transmise peut expliquer ce phénomène en disant que la lumière entre dans les parties solides du verre : car lorsque la lumière transmise arrive à l'autre surface et passe du verre dans l'air, il se réfléchit aussi forte, et même plus forte que la première. Or il n'est pas vraisemblable que la lumière rencontre autant ou plus de résistance dans l'air que dans le verre, et il devient plus facile : cependant elle devient plus forte, ou du moins l'être puisqu'il y a, quelque supposition que l'on fasse pour éluder la difficulté, à tout le moins autant de parties solides dans l'eau que dans l'air. Ainsi la lumière n'est pas réfléchiée plus dans l'eau que dans l'air, qu'elle rencontre les parties solides de l'eau ; faut donc chercher un autre principe de réflexion, qui pousse la lumière et la réfléchisse.

La lumière, la rotation commencer avec l'impulsion et l'agitation que ces feux leur donnent, et devenir plus rapide à mesure que l'action s'accroît, puis se ralentir à mesure que l'agitation diminue. C'est principalement dans les corps suspendus sur un centre de rotation, que la rotation se manifeste, parce que dans cette situation, ils n'éprouvent point de résistance que par les autres corps qui les environnent. En effet, n'est-il pas très-difficile de faire tourner un corps sans qu'il y ait tant d'actions et de réactions intérieures et extérieures partent toutes constamment d'un point central, et *vice versa*, viennent de tous côtés avec une égalité par le mouvement du fluide éthéré peut-être sortant des soleils, y causer la rotation même qu'il la produit dans les planètes. vient émouvoir et pénétrer de toute la force remonte de cette manière à un se d'impulsion dont l'idée n'est pas morale, et moins vraisemblable en physique que morale ; et comme les soleils commencent eux de la manière la plus intime par

REMÈDE NOUVEAU,

C O N T R E

LES MALADIES VÉNÉRIENNES;

TIRÉ DU RÈGNE ANIMAL;

O U

E S S A I

SUR LA VERTU ANTI-VÉNÉRIENNE DES ALKALIS VOLATILS.

DANS lequel on expose la méthode d'administrer ces Sels ; avec des Réflexions , des Observations & des Remarques critiques tendantes à perfectionner les autres Méthodes.

PAR M. BERN. PEYRILHE,

Docteur en Médecine , Professeur Royal de Chymie & de Botanique
au Collège de Chirurgie de Paris, Conseiller & Commissaire
pour les Extraits de l'Académie Royale de Chirurgie, de l'Académie
des Sciences, Inscriptions & Belles-Lettres de Toulouse , de celle
des Sciences de Montpellier , Censeur Royal.

Seconde Edition , revue & considérablement augmentée.

*Mihi verò invenire aliquid eorum quæ nondum inventa sunt ,
quod ipsum notum quam occultum esse præstet , scientiæ votum
ac opus esse videtur. Hipp. Lib. de Arte, N^o. 1.*

PRIX. 3 liv. 15 sols broché.



A MONTPELLIER;

Et se trouve à PARIS,

Chez { DIDOT le jeune, } Libraires, Quai des Augustins.
 { BARROIS le jeune, }

M. DCC. LXXXVI.

CTV 34



P R É F A C E.

ON peut envisager cet Essai sous deux faces différentes. Considéré sous la première, il enrichit l'Art d'un nouveau remède, en montrant dans les sels alkalis volatils la propriété anti-vénérienne ; il décrit ensuite la méthode d'administrer ces sels, dévoile leur manière d'agir, expose leurs effets, enfin, il établit leurs succès sur les résultats de plusieurs années d'observations & d'expériences. Vu sous la seconde face, il présente l'explication physique ou mécanique des principaux phénomènes des maladies vénériennes, & une chaîne de raisonnemens déduits de ces phénomènes, destinés à concilier des faits en apparence inconciliables, dont les uns sont admis, comme conformes aux dogmes pathologiques, & les autres rejetés, comme contraires à ces mêmes dogmes.

Sous ce dernier point de vue, l'esprit de système règne dans notre Ouvrage ; & c'en est assez peut-être pour indisposer la plus saine partie de nos Lecteurs. Cependant, avec quelque attention, ils s'appercevront que si nous avons employé nos raisonnemens comme propres à disposer les esprits en faveur d'une nouveauté exposée à passer

d'abord pour une simple allégation, nous nous sommes bien gardés d'en faire l'unique base de la découverte que nous publions.

D'ailleurs, la vérité n'est-elle pas indépendante des preuves qui la manifestent ? Que ceux à qui nos spéculations ne plairoient pas, les mettent de côté ; qu'ils oublient que nous nous y sommes livrés, pour réserver toute leur attention à la nouvelle propriété des alkalis volatils. Faire connoître cette propriété est notre objet principal ; nous l'aurons rempli, si nos Lecteurs daignent avoir, recours à leur propre expérience, pour s'assurer de sa réalité.

A l'exemple de l'Hippocrate Anglois, nous avons osé rappeler aux loix de l'hydraulique l'action du mercure ; & par cette opération seule nous avons ouvert une source abondante de médicamens anti-vénériens. Car si le mercure ne guérit qu'en excitant un mouvement fébrile, & en soutenant ce mouvement pendant un espace de temps proportionné à la tenacité de l'épaississement vénérien, toute substance qui produira ce mouvement guérira comme lui. La justesse de cette induction a été confirmée en plusieurs occasions, par les bons effets des alkalis fixes, du savon médicinal, & par ceux du remède que nous annonçons.

P R É F A C E.

Si cette théorie est avouée un jour de l'expérience générale, elle opérera dans la pratique une révolution utile : les méthodes seront plus nombreuses & plus rationnelles ; & si l'Art en devient plus difficile, en revanche, les méthodes plus variées se prêteront davantage aux divers états de la maladie, aux diverses positions des malades ; & par-là nos succès seront moins capricieux, moins incertains & plus mérités.

C'est-là une de ces idées auxquelles on ne doit se rendre qu'après le plus sévère examen & les réflexions les plus mûres. J'invite les gens de l'Art à s'y livrer : si c'est une vérité, il importe qu'elle soit répandue ; si c'est une erreur, il faut la dissiper dès sa naissance.

La prétendue spécificité exclusive du mercure est attaquée dans cet Essai, & nous entendons déjà les murmures que doit exciter cet attentat ; car c'est un attentat que d'oser faire descendre ce demi-métal dans la classe des autres atténuans, & d'oser le dépouiller de cette spécificité. Nous aurions bien voulu ne pas laisser aux partisans outrés du mercure un prétexte dont ils se serviront pour nous accuser d'avoir décrié ce minéral. Mais pouvions-nous ne pas combattre une qualité exclusive, lorsque nous proposons un remède qui ne peut s'établir que

sur les ruines de cette prétention ? la laisser subsister , n'étoit-ce pas forcer les esprits à rejeter le nouveau remède , ou bien à recevoir comme vraies deux opinions contradictoires ?

Il est vrai que cette propriété occulte , qu'on suppose au mercure , n'étant qu'une chimère , il semble que , par cette raison , nous aurions pu nous dispenser de la combattre. Mais il est des chimères qui passent pour des vérités , qu'on accueille comme telles , qu'on protège , qu'on défend ; & celle-ci est de ce nombre.

Nous avons dit sans détour notre façon de penser sur cette spécificité. Ceux qui ont une autre manière de voir , ceux à qui nous n'aurons pu faire abandonner cette illusion chérie , nous accuseront d'injustice & de partialité. Nous le prévoyons & nous n'en murmurons pas , bien sûrs de trouver de quoi repousser ces accusations frivoles , dans l'attention que nous avons mise à ne pas les mériter.

Eh ! par quels motifs aurions-nous déprimé le mercure ? seroit-ce pour rehausser un remède sur lequel chacun a dès-à-présent les mêmes droits que nous ! Loin de donner dans une pareille inconséquence , nous avons peu loué le remède nouveau , & même en le louant , nous

P R É F A C E.

vij

n'avons point cessé de nous tenir en garde contre la tendresse paternelle.

Nous n'avons pas montré moins de réserve, lorsque, conduits par le plan que nous nous étions tracé, nous avons comparé l'alkali volatil aux autres anti-vénériens; puisque nous nous sommes abstenus de marquer sa place, laissant ce soin à deux Juges irréprochables, l'expérience & le temps. Ce n'est pas sans raison que nous laissons en suspens ce que d'autres décideroient peut-être à notre place; car quoique nous soyons autorisés à croire l'alkali volatil préférable au mercure dans beaucoup de circonstances, nous n'oserions assurer qu'il y ait plus de cas où ce sel l'emporte sur ce minéral, qu'il n'y en a où ce minéral pourroit l'emporter sur lui. Après plusieurs siècles de l'usage le plus général & le plus constant du mercure, le degré de bonté qu'on doit lui accorder est encore incertain: deux grands hommes, Boerhaave & Astruc, sont morts sans avoir pu le fixer; & nous prétendrions, à l'aide de quelques années d'observations, déterminer celui des alkalis volatils!

Nous avons hasardé beaucoup d'opinions, d'étiologies, de vues pratiques, parmi lesquelles il y en a quelques-unes de neuves, d'autres

rajeunies , d'autres enfin simplement tirées de l'oubli.

Cette partie de notre Ouvrage est la plus épineuse. L'Art a été si fort cultivé , qu'il n'est guères possible d'édifier qu'après avoir détruit. Cependant, les vieilles opinions, les pratiques anciennes exercent sur nous tout l'empire de l'habitude, empire si absolu qu'il nous ôte jusqu'au desir de nous soustraire à sa tyrannie. Nous devons donc nous attendre à trouver les esprits tout-à-la-fois prévenus en faveur des choses reçues que nous osons fronder, & contre les nouveautés que nous voudrions accréditer; & nous ne nous sentons pas les talens nécessaires pour triompher de cette double prévention.

D'un autre côté , quand on s'éloigne de la façon de voir commune , on court si grand risque de se tromper , que nous ne serions pas surpris que quelques-unes de nos idées particulières se trouvassent fausses. Mais qu'on se souviennne que ce n'est qu'à la hardiesse des tentatives qu'on est redevable de la découverte des plus grandes vérités. La crainte d'avancer une erreur doit - elle détourner de la recherche du vrai ? Nous nous égärerions encore en une infinité de sentiers où nous marchons

PRÉFACE ix

d'un pas ferme , si nos Pères ne s'y fussent égarés avant nous.

Il faut pourtant du courage pour s'exposer au risque de se tromper , & pour mettre quiconque prend la peine de nous juger , dans la confiance de nos erreurs. Les seuls grands Hommes peuvent impunément tenter d'ouvrir des routes nouvelles : tous leurs pas sont utiles ; ou ils applanissent le chemin qui mène au vrai , ou ils en marquent les écueils. Ils forcent par leur noble audace notre reconnoissance à rendre hommage à leurs efforts ; & lors même qu'ils tombent , ils entraînent avec eux notre respect & quelquefois notre admiration : nos yeux frappés de leur chute , ne voient que l'élévation d'où ils sont tombés. Mais que l'homme ordinaire ne s'attende pas à trouver dans le succès de quelques idées neuves une satisfaction pure ; qu'il n'y cherche pas non plus un dédommagement égal au désagrément d'en avoir hasardé qui sont rejetées & qui méritent de l'être. Un Ecrivain sensible trouve toujours plus de mortification dans une critique juste , quelque honnête qu'elle soit , que de satisfaction dans les éloges les mieux mérités. Il semble que la vérité n'élève point l'homme à ses propres yeux , il se croit fait pour elle ; &

x *P R É F A C E.*

qu'au contraire ses méprises l'avilissent, parce qu'il se croyoit au-dessus de l'erreur.

Ces considérations ont pu nous frapper, mais elles ne nous ont pas arrêtés, parce que nous sommes mus par un intérêt plus puissant que celui de l'amour-propre. Si la plus petite partie de nos vues est accueillie, nous goûterons le plaisir inestimable d'avoir servi l'humanité souffrante, en travaillant avec fruit à perfectionner un Art, peut-être indifférent autrefois, mais rendu nécessaire aujourd'hui, par le genre de vie des peuples dégénérés. Si ces vues sont rejetées, débarrassés de quelques erreurs, nous en serons plus propres à l'exercice de notre Profession; car en Médecine, comme dans les autres Sciences, on ne gagne pas moins à se défaire d'une erreur, qu'à acquérir une vérité.

Peut-être nous reprochera-t-on d'avoir prononcé trop sèchement la proscription de quelques théories accréditées & de quelques manières de faire consacrées par l'usage, & d'avoir proposé avec trop d'assurance nos spéculations & nos procédés particuliers. Nous avons donné nos doutes pour des doutes, nos conjectures pour des conjectures; mais quant à nos sentimens, nous les avons exprimés fortement, parce que nous en étions fortement affectés. Et pourquoi

nous exposerions-nous à inspirer à nos Lecteurs, par la foiblesse & la timidité de l'expression, des doutes que nous ne partageons pas. Si nous avons été assez heureux pour rencontrer quelquefois la vérité, nous avons dû lui faire parler son langage. Que gagne-t-on à l'envelopper de l'ambiguïté de l'indécision, ou du fard de la flatterie ? la première ne plaît à personne, & le second ne trouve plus de dupes parmi les Juges éclairés, les seuls dont nous faisons cas ; il ne fait que déceler dans l'Ecrivain, à travers sa feinte modestie & les égards minutieux dont il use envers ceux qu'il combat, un raffinement d'amour-propre, par lequel il se ménage de loin une ressource contre ses propres erreurs. Le ton décisif, il est vrai, n'est pas celui de la persuasion ; mais il est celui de la conviction, & nous voulons convaincre & non persuader, car on persuade le mensonge & l'erreur. D'ailleurs ce ton, ami de la brièveté, dispense de ces longues circonlocutions, non moins embarrassantes pour l'Ecrivain, que fastidieuses pour le Lecteur.

Lorsque nous condamnons quelque méthode, ou quelque opinion, nous le faisons en notre propre nom, toutes les fois que nous ne connoissons pas d'Ecrivain qui l'ait fait

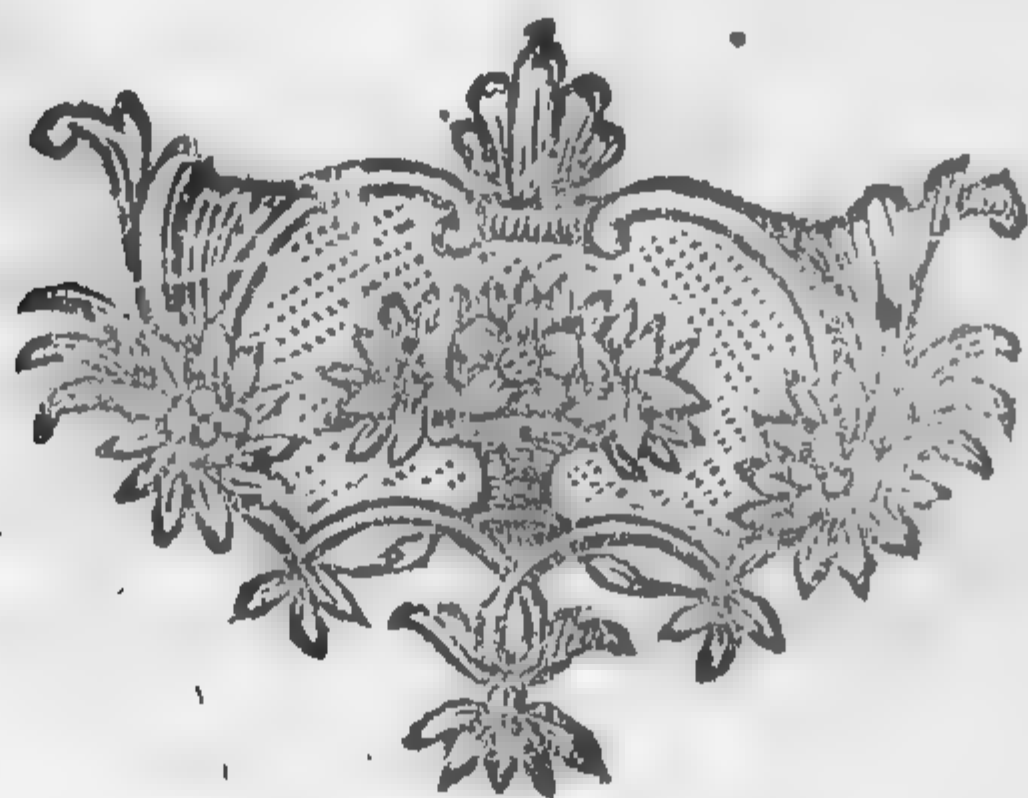
avant nous; quand c'est le sentiment d'un autre que nous adoptons, nous avons soin d'en avertir. Malgré cela, il est possible que dans quelque cas, croyant être neufs, nous n'ayons que le mérite de l'adoption. Car quelles recherches n'eût-il pas fallu faire pour nous assurer que ce que nous croyons nous appartenir est véritablement à nous! Nous déclarons donc, pour écarter tout soupçon de mauvaise foi, que dans nos censures nous avons supposé qu'on croyoit & qu'on pratiquoit ce que les Livres les plus accrédités enseignent, & qu'on ne croyoit ni ne pratiquoit ce dont ils ne parlent point. Après cela, s'il se trouve, comme il se trouvera sans doute, des Praticiens qui pensent & agissent comme nous, nous espérons qu'ils ne s'offenseront pas de nos critiques générales, & qu'ils voudront bien se placer dans l'exception qui leur est due. C'est principalement d'eux, parce qu'ils sentent mieux la nécessité d'opposer une digue au torrent de l'habitude & du préjugé, que nous attendons de l'indulgence pour nos propres écarts; car nous n'ignorons pas que la confiance d'avoir combattu quelques erreurs avec avantage, fait quelquefois qu'en poursuivant d'autres erreurs, on se laisse emporter au-delà des limites du vrai.

On trouve à la fin de cet Essai quelques notes assez étendues ; nous croyons devoir faire connoître ce qui leur a donné lieu. Lorsque nous rédigeâmes cette Dissertation, nous la destinions à un Corps savant, qui depuis a daigné l'accueillir. Comme les Ouvrages académiques n'admettent pas les détails, nous supprimâmes plusieurs grands morceaux qui appartenoient au nôtre, & que nous croyons devoir restituer en le donnant au Public ; parce qu'ils contiennent, pour la plupart, des preuves ou des complémens de preuves de certaines théories ou de certains faits sur lesquels nous avons passé trop légèrement dans le texte. Nous n'avons pas jugé à propos de refondre notre plan pour les y faire entrer, tant parce que nous nous y sommes permis quelques digressions qui s'éloignent un peu de notre objet principal, que parce qu'ils n'y pouvoient entrer qu'au préjudice de l'ordre & de la méthode, contre lesquels nous n'avons d'ailleurs que trop péché (1).

Nous prions, en finissant, ceux qui trouveront dans le texte des assertions qui paroîtront trop légèrement avancées, des faits trop res-

(1) Ces Notes ont été refondues. Voy. l'*Avertissement* qui suit.

ferrés, des détails tronqués, &c. de recourir à ces notes, dans lesquelles nous avons remédié de notre mieux à ces défauts. Malgré cet ample supplément, nous aurons laissé sans doute beaucoup de choses à désirer. Mais nos Lecteurs voudront bien se souvenir que nous n'avons prétendu donner qu'un Essai, qui pourra croître & se perfectionner, s'ils daignent l'accueillir favorablement.



AVERTISSEMENT

Sur cette seconde Edition.

C'EST dans les Sciences, & sur-tout en Médecine, une forte de petit phénomène, que le succès d'un Ouvrage où l'on attaque une foule d'opinions accréditées, où l'on fronde les préjugés qui les appuient, où l'on s'efforce de ramener à des sentiers difficiles la multitude, qui se laisse entraîner doucement dans les vastes routes ouvertes par l'empirisme & battues par l'habitude, l'insouciance & la paresse. En publiant cet Essai pour la première fois, je vis les obstacles que la prévention élèveroit sous mes pas, & je sentis qu'il me seroit difficile de les vaincre tous. Je pris donc la sage résolution d'user de ménagement envers les Praticiens routiniers, c'est-à dire, envers le plus grand nombre; je fis plus, je n'attaquai qu'avec précaution l'erreur elle-même. Dans une infinité de circonstances où j'aurois pu prouver que l'opinion régnante est erronée & fausse, je me contentai d'ébranler cette opinion, de

xvj *AVERTISSEMENT.*

montrer qu'elle n'est pas aussi solidement établie qu'on se le persuade; enfin je crus que c'étoit faire assez, dans ce premier moment, que d'inspirer à des Lecteurs prévenus, un peu de défiance sur les motifs de leur crédulité.

Aujourd'hui que les routiniers les plus endurcis me paroissent disposés à compter avec eux-mêmes, à se rendre raison des évènements de leur pratique, à concevoir que toutes les fois qu'il s'est fait dans l'Art de guérir une réforme utile, un seul a eu raison contre tous, aujourd'hui, dis-je, que les esprits sont mieux disposés, rejetant enfin des ménagemens qui ne peuvent être excusés que par les motifs qui les inspirèrent, nous présentons nos principes & nos opinions dans tout leur jour, avec tous leurs développemens, toutes leurs conséquences pratiques, sans nous embarrasser de la secousse qu'en pourront recevoir des Praticiens d'habitude, qui n'ont pas même assez de lumières pour être désabusés; des imitateurs serviles, dont les opinions sont presque autant de préjugés, parce qu'ils n'ont rien examiné, rien discuté, ni jamais osé penser d'après eux-mêmes.

Développer

AVERTISSEMENT. xvij

Développer nos opinions & leurs conséquences , compléter des preuves que nous n'avions fait qu'ébaucher , exposer quelques idées nouvelles déduites des principes déjà posés dans la première édition de cet Ouvrage, tel est l'objet des augmentations considérables qu'on trouvera dans celle-ci. Le fonds de cet Essai reste donc le même , mais la forme est changée , & nous devons exposer les motifs de ce changement.

Pour ne point interrompre le fil de nos raisonnemens , & rapprocher , autant qu'il étoit possible , les faits qui servent de base à la partie dogmatique de cet Ouvrage, nous avons rejeté les preuves accessoi res , les détails , les éclaircissomens , &c. dans un grand nombre de notes fort étendues , qui le terminoient. Cette forme , assurément très-méthodique , ne déplaisoit pas aux bons esprits ; mais elle n'étoit pas sans inconvéniens pour ces hommes superficiels , paresseux , ennemis de toute application , qui lisent , non pour s'instruire , mais afin de pouvoir dire qu'ils ont lu. S'il arrive par hasard que des Lecteurs de cette trempe daignent , en prenant un Livre , se

dépouiller un moment de leur indifférence orgueilleuse, c'est pour se ranger dans la classe infiniment nombreuse de ces Zoïles, pétris d'ignorance & de présomption, pour qui rien n'est neuf, qui n'ont point de fausse opinion à rectifier, d'erreur à perdre, de vérité nouvelle à acquérir, de ces êtres enfin qui se croient nés pour donner la loi, même dans les objets qui n'ont jamais fixé leurs études ni leurs réflexions.

Pour satisfaire, à cet égard, même la classe d'hommes qui nous lira le moins, & plus encore pour mettre une juste proportion entre la première & la seconde partie de cet Ouvrage, nous avons converti les notes qui le terminoient, en autant de Chapitres particuliers. Plusieurs Sections nouvelles ont été jointes aux anciennes; de sorte que leur ensemble embrasse aujourd'hui les principaux objets & à-peu-près tous les symptômes ou accidens des maladies vénériennes. Ce changement dans la forme des notes, a quelquefois produit des vides considérables dans les matières qu'elles traitoient. Une remarque importante suffit pour une note; il n'en est pas de même

AVERTISSEMENT. xix

d'un Chapitre : on veut y voir épuisé le sujet qu'il annonce. Il nous eût été facile de mettre un juste complément à toutes les matières traitées dans cette partie de notre Ouvrage, & de le convertir ainsi en Livre classique, d'en faire en un mot un *Traité complet* de Maladies vénériennes : Livre d'autant plus nécessaire, nous ne craignons pas de le dire, qu'il n'en existe aucun de véritablement dogmatique & rationnel ; car ils se ressentent tous de l'empirisme où furent puisés les premiers Ecrits sur cette matière. Mais pourquoi redire ce qu'on a dit tant de fois ? n'étoit-il pas plus raisonnable de nous borner aux bonnes choses qu'on n'a point dites, qu'on a négligées, où qu'on a depuis long-temps perdues de vue, plutôt par oubli, que par une réprobation motivée. Nous avons donc négligé beaucoup de menus détails qui ne fauroient plaire qu'aux jeunes gens. C'est aux hommes faits, aux maîtres eux-mêmes que nous adressons notre Ouvrage : ils en deviendront les juges légitimes, si, mettant de côté, pendant qu'ils nous liront, les opinions reçues dans leur jeunesse, sans examen & sur parole, ils veulent

xx *AVERTISSEMENT.*

bien ne se ressouvenir que des évènements bons & mauvais de leur pratique.

Dans la première édition de cet Ouvrage, les notes compléttoient la partie dogmatique. Il falloit les lire à mesure qu'elles étoient indiquées , & l'on ne pouvoit guères les lire avec fruit , qu'en se rappelant l'endroit correspondant du texte. Aujourd'hui , lues avec ce même texte , elles l'éclaircissent , le fortifient , le complètent ; mais on peut les lire séparément , parce que les matières qu'elles embrassent sous la nouvelle forme , sont traitées avec plus d'étendue , de développement & d'ensemble : elles forment , pour la plupart , un tout , qui peut se passer du texte , quoiqu'elles l'appuient , lorsqu'on prend la peine de les réunir , en passant successivement de l'un à l'autre.

On s'attend sans doute à trouver ici l'apologie de la méthode de traiter les maux vénériens par les alkalis volatils ; & nous aurions eu peut-être cette condescendance & cette foiblesse d'usage , si le respect qu'on doit au Public & à soi-même , n'interdisoit une charlatanerie usée , plus pro-

pré à jeter du mépris sur l'Auteur, qu'à faire estimer l'Ouvrage.

Cependant une modestie mal entendue ne nous fera pas négliger les intérêts de la vérité. Nous dirons donc que les succès de l'alcali volatil, qui nous étoient particuliers autrefois, nous sont communs aujourd'hui avec beaucoup de Praticiens éclairés; que la méthode que nous proposons, & plus encore les principes qui lui servent de base, ainsi qu'à toutes les bonnes méthodes anti-vénéériennes, quelqu'en soit l'agent, ont trouvé beaucoup de partisans, tant en France que dans les pays étrangers; enfin, que nos réflexions & les résultats de dix ou douze années d'expérience, n'ont fait que confirmer de plus en plus les vues générales & particulières répandues dans cet Essai. Comme il faut beaucoup de temps à la vérité, lors même qu'elle est accompagnée de l'évidence, pour s'emparer de tous les esprits, la possibilité de guérir la vérole confirmée, par l'alcali volatil, & la réalité de ce *mouvement febrile*, tant de fois mis en jeu dans cet Ouvrage, mouvement dont l'effet est constamment le

xxij *AVERTISSEMENT.*

même, quelle qu'en soit la cause, & qui peut seul opérer la guérison, parce qu'il est seul capable de fondre l'épaississement vérolique, &c.; ces nouveautés, dis-je, & quelques autres moins importantes, pouront trouver encore des incrédules, sur-tout dans la classe nombreuse des Praticiens d'habitude, dont les idées racornies ne laissent aucune prise aux nouvelles opinions. Si nous osions leur demander une grace, nous les prierions, quant au premier objet, d'essayer l'alkali volatil, mais plusieurs fois, parce qu'il est difficile qu'on use bien d'une méthode avec laquelle on n'est pas familiarisé: & pour le second objet, *le mouvement fébrile*, nous les inviterions à comparer, avec ce principe lumineux, les résultats bons & mauvais de leur pratique, & sur-tout à conduire d'après ce même principe quelques traitemens, mercuriels ou autres, afin d'en reconnoître la réalité. Leur indiquer les moyens de se juger par l'expérience, c'est montrer que j'ai moins à cœur la fortune de mes idées, de mes principes, de ma méthode, que les intérêts de la vérité. Cette invitation est d'autant plus nécessaire, que les meilleurs

AVERTISSEMENT. xxiiij

esprits tombent quelquefois dans l'inconsequance absurde, de juger un nouveau remède sans motifs, sans examen, sans expérience propre. Un Médecin de la Capitale, qui ne manque ni de connoissances ni de jugement, & que je nommerois, si je ne craignois de le désobliger, me disoit, il n'y a pas trois mois : *Votre Ouvrage sur les Maladies vénériennes est solidement & profondément pensé ; il n'est point de Praticien qui ne tire quelque profit de sa lecture.... Je n'ai point essayé l'alkali volatil, mais je ne l'admets pas.* Que d'hommes jugent aussi légèrement, & néanmoins croient être justes & donner un suffrage digne d'être compté !

Après les éclaircissémens qu'on vient de lire, il est presque superflu d'ajouter ici, que l'utilité de notre Ouvrage doit être à-peu-près la même pour tous les Praticiens, soit qu'ils adoptent ou qu'ils rejettent l'alkali volatil, soit qu'ils donnent la préférence aux frictions ou qu'ils la réservent au sublimé corrosif, ou aux autres préparations mercurielles salines : qu'on retranche de ce Livre dix ou douze pages consacrées à l'alkali volatil, tout le reste

A ne considérer que le nombre des Remèdes anti-vénériens , on ne peut qu'admirer les richesses de l'Art ; si nous les comparons l'un à l'autre , si nous les pesons collectivement , c'est toute autre chose ; l'abondance devient disette : éclaircissons cette espèce de paradoxe.

La vraie richesse de l'Art consiste moins dans la pluralité numérique des moyens curatifs , que dans celle qui vient de leur diversité réelle & effective , telle qu'on la voit briller dans les productions de la nature. Il ne suffit pas à notre Art d'avoir de quoi remplir abondamment plusieurs indications , il faut qu'il satisfasse à toutes , en accordant aux contre-indications ce qu'elles exigent. Les maladies vénériennes diffèrent entr'elles à raison du sexe , de l'âge , du tempérament , de la nouveauté ou ancienneté de l'infection , de la nature des symptômes , de leur peu d'importance ou de leur gravité ; des complications , du nombre & du genre des traitemens infructueux qui ont précédé , &c. circonstances dont les combinaisons n'ont point de bornes. Ces maladies présentent donc des indications diverses , même opposées. L'Art a donc besoin , pour les remplir , de moyens qui ayent entr'eux les mêmes rapports que ces indications. Sans cette diversité générique dans les remèdes , quelque nombreux qu'ils soient d'ailleurs , l'Art est pauvre au milieu de ses richesses apparentes , & dans la disette au sein de l'abondance. En effet , sans cette diversité d'agens , comment

remplir avec la précision que le succès exige quelquefois, les indications & les contre-indications que ces maux présentent ? Or, comment une seule substance, le mercure, anti-vénérien unique dans l'opinion commune (1), pourra-t-elle être tellement modifiée & pour ainsi dire, dénaturée, qu'elle fournisse, selon les vues du Praticien, non-seulement des moyens divers, mais opposés ? Niera-t-on que l'opposition dont je parle se rencontre dans les indications ? je fais que la routine ne l'y voit pas, mais la sagacité l'y découvre.

Un exemple répandra sur mes idées la clarté nécessaire, & confirmera ce que j'avance. Nous avons certainement un très-grand nombre de plantes anti-scorbutiques âcres; chacune d'elles peut recevoir beaucoup de préparations diverses, & l'on peut, en variant leur nombre & leurs proportions, combiner ces substances de tant de manières qu'on en feroit aisément sortir une série indéterminée de formules de médicamens. Voilà sans doute un très-grand nombre de remèdes anti-scorbutiques. Cependant, l'Art seroit-il riche en secours contre le scorbut, s'il étoit réduit à ce genre de moyens ? Non certainement : ce qui fait les richesses à cet égard, c'est la multiplicité, la variété & la diversité des sources

(1) Il semble que cette opinion s'affoiblit de jour en jour parmi les Gens instruits. Ce n'est pas à nous à décider si notre Ouvrage a eu quelque part dans l'utile révolution qui s'opère.

où il puise : les *Doux* , les *Acescens* , les *Acides* , les *Austères* , les *Amers* & leurs *Composés*.

Nous avons dit que l'Art étoit pauvre en secours contre la vérole , s'il n'avoit qu'un seul remède à lui opposer. Il ne fera pas mal - aisé maintenant de prouver qu'il n'a qu'un seul agent , qu'on peut modifier , mais qui ne tarde pas à se dépouiller des modifications qu'on l'avoit forcé de recevoir , pour reprendre son caractère primitif.

Il règne un préjugé funeste , que les Ulrich de Hutten , les Fallope , les Fernel , les Paulmier , les Sydenham , les Boerhaave , &c. n'ont pu détruire , qui défend de chercher ailleurs que dans le mercure des secours contre le mal vénérien. C'est , nous n'en doutons pas , dans cet invincible préjugé qu'on doit chercher la source de ce grand nombre de préparations mercurielles qui remplissent nos Pharmacopées ? Avec une origine commune , ces préparations ne peuvent différer que très-peu entr'elles , relativement à leur vertu principale , leur propriété anti-vénérienne. Aussi ne vois-je dans ce catalogue de drogues mercurielles que deux médicamens vraiment distincts :

Mercure sous forme métallique , simplement divisé & maintenu dans sa division par l'excipient.

Mercure sous forme saline.

Voilà les deux seules préparations mercurielles primitives , les deux préparations mères , d'où partent & où vont se rendre toutes les autres , qui n'en sont en quelque sorte que des ramifications & des varié-

tés : ici c'est une division médiocre, grande ou extrême ; là c'est un sel métallique, où l'acide est tantôt minéral, tantôt végétal, tantôt en excès, tantôt en défaut, pour constituer une exacte neutralité saline (1).

Mais avons-nous dans ces deux préparations deux remèdes divers ? Je ne le pense pas : les signes sensibles de leur action sont si ressemblans, que je ne puis m'empêcher de croire cette action, au moment où s'opère l'effet utile ou la guérison, absolument la même, & conséquemment de tenir ces deux préparations pour un seul & même médicament. Les loix des affinités ne permettent-elles pas en effet de conjecturer que les préparations mercurielles salines se décomposent aux dépens de la terre absorbante

(1) Les préparations où le mercure paroît être dans un état moyen, telles que les *éthiops*, les *cinnabres*, &c. n'ont probablement aucune vertu, tandis qu'elles conservent leur aggrégation. Les applique-t-on en fumigations ? dès-lors elles rentrent dans le premier genre. En rangeant les *précipités*, tant proprement qu'improprement dits, parmi les préparations salines, je crois les avoir mis à leur vraie place. *Le mercure gommeux* ne diffère de l'onguent ordinaire que par la nature de l'excipient. Je ne l'ai jamais administré, mais je soupçonne qu'il passe difficilement dans les secondes voies, en général. Nous devons peu compter sur les vertus des médicamens insolubles dans nos liqueurs, & le mercure gommeux est de ce nombre. Telle étoit notre façon de penser sur le compte de ce médicament, lorsque cet Essai vit le jour pour la première fois. Le temps a confirmé notre conjecture ; il n'est plus question de mercure gommeux.

de nos fluides & de nos solides , & que le mercure se revivifie , ou par lui-même ou par l'intervention du phlogistique animal.

La plupart des dissolutions mercurielles par les acides minéraux , appliquées aux parties animales y déposent une sorte de précipité , qui forme en partie la matière de l'escare. Je me suis convaincu qu'il se passe ici une véritable décomposition. Pourquoi cette décomposition n'auroit-elle pas lieu , lorsque ces mêmes dissolutions sont appliquées aux organes internes ? conçoit-on quelque cause capable de l'empêcher ? Ajoutons à ces raisons d'analogie , que l'observation clinique paroît moins infirmer que fortifier cette conjecture.

Les remèdes mercuriels , considérés sous ce point de vue , ne nous offrent plus , au lieu de cette abondance imaginaire qu'on vante tant , qu'une disette bien capable d'exciter les gens de l'Art à de nouvelles recherches , & d'arrêter ceux que porteroit à la débauche l'excès de confiance , que semble devoir inspirer la multiplicité des ressources.

S'il reste quelque doute sur la disette que j'annonce , qu'on jette les yeux sur cette foule de drogues mercurielles , dont les formules sont entassées dans nos Dispensaires. On les verra pour la plupart oubliées ou méprisées des Praticiens. Nous connoissons vingt formules de pommades , de cérats , d'onguens mercuriels. Quel avantage l'Art en retire-t-il ? C'est toujours à-peu-près la même qui règle l'opé-

ration du Pharmacien. Nous avons beaucoup de sels neutres ou approchans de la neutralité ; le mercure doux & la panacée sont les seuls qui conservent quelque réputation , encore n'est-ce qu'à titre de *Purgatif* & d'*Altérant* (1). Nous ne manquons pas de précipités ; la Médecine interne les a tous proscrits : si la Chirurgie en conserve un , c'est moins comme anti-vénérien que comme caustique. La Chymie a produit divers sublimés ; un seul est d'usage ; que ne puis-je dire qu'ils sont tous bannis ! Je n'ignore pas que le sublimé corrosif a beaucoup de partisans. Mais ce n'est pas sur sa vogue qu'il faut le juger , les plus mauvais remèdes , les plus meurtriers ont eu la leur (2), c'est sur sa nature ,

(1) Je suis bien éloigné de croire que la panacée mercurielle soit un remède insuffisant pour la guérison de la vérole générale. Je pense au contraire, que si les mercuriaux conviennent encore après un ou plusieurs traitemens réguliers & infructueux par les frictions , c'est à la panacée que la préférence est due.

Les trois acides minéraux en possession depuis long-temps de fournir à l'Art des sels neutres mercuriels , partageront désormais cette prérogative avec un quatrième acide , l'acide crayeux , air fixe , ou gas méphitique , &c. Les sels provenant de la dissolution du mercure par cet acide , fourniront une nuance peut-être nécessaire , entre le turbith & le sel mercuriel acéteux.

(2) On a vu , presque de nos jours , à Montpellier , un Charlatan se faire en peu de temps une réputation étonnante , par un fébrifuge merveilleux. Les effets pernicioeux , mais malheureusement tardifs du remède , ouvrirent enfin les yeux du Public , & ce fé-

sa façon d'agir , ses effets (1) : or le peu que nous connoissons de toutes ces choses est-il bien propre à dissiper les justes craintes de tout Praticien éclairé ?

J'ai vu administrer ce remède en Allemagne & dans la partie septentrionale de la France , où ses effets doivent être & sont réellement moins pernicious que dans les régions plus chaudes , & c'est dans la juste balance du bien & du mal qui résultent de son usage , que j'ai puisé ma répugnance à le compter parmi les moyens qu'il est permis d'employer (2).

brifuge admirable se trouva dans l'examen un poison terrible, l'*arsenic*.

(1) Je crois avoir prouvé, par des expériences multipliées , dans un Mémoire présenté il y a quinze ans à l'Académie des Sciences de Toulouse , la décomposition du sublimé dans la machine animale. De sa décomposition résultent deux effets principaux : plaies infiniment petites , mais infiniment nombreuses dans les solides , épaisissement & stagnation dans les liquides. Ce dernier effet surtout trouvera beaucoup d'incrédules. Qu'ils daignent cependant examiner les malades quelque temps après les prétendues guérisons opérées par le sublimé , j'espère que l'observation ne tardera pas à les désabuser.

(2) A Dieu ne plaise que je veuille jeter des soupçons odieux sur la probité des Praticiens qui administrent le sublimé corrosif ; je crois qu'ils en espèrent les succès qu'ils promettent à leurs malades. Si néanmoins quelqu'un d'eux étoit choqué de la dureté de l'expression échappée à ma plume , je le prie de considérer qu'elle est plus âpre encore dans les écrits du plus judicieux des Ecrivains de *Matière médicale* , du célèbre Cartheuser , de qui je l'emprunte : « *Unumquemque hortor Medicum , ut ab usu hujus concreti corrosivi interno semper abstineat , si aliàs conscientiam*

» L'embarras n'est pas toujours, dit un Médecin non moins éclairé que sage, M. Baron, de trouver des remèdes efficaces contre certaines maladies opiniâtres, la principale difficulté consiste à en trouver dont l'usage n'entraîne pas après soi des suites fâcheuses ». Quelque efficace que soit le sublimé, car nous voulons bien supposer que sa vertu mérite les éloges qu'on lui donne, la Médecine pratique a-t-elle à se féliciter de l'adoption de ce nouveau moyen, jadis réprouvé généralement après l'avoir admis à faire ses preuves ? S'il nous vend la guérison au prix des inflammations & des ulcérations sourdes des viscères, de la cachexie, de la phthisie, du marasme, &c. c'est payer bien cher ses bienfaits ! Nous conviendrons que ces pernicioeux effets, ces ravages extrêmes, tant reprochés au sublimé corrosif, ne sont pas inséparables de son usage. Nous avouerons même que les individus phlegmatiques n'en sont presque jamais sensiblement incommodés. Mais que ses partisans avouent aussi de leur côté, en se rendant à l'expérience, que les personnes sanguines & très-irritables, les bilieux, les mélancoliques en reçoivent toujours des impressions fâcheuses & quelquefois des secousses funestes, & qu'elles n'y trouvent que

» *salvam & famam illibatam servare velit ; noxa enim quas productum hoc internè usurpatum infert non semper post primam statim adsumptionem, sed persæpe post notabile demùm tempus sentiuntur* ». Pharm. pag. 192, in-4°.

très-rarement l'entière guérison. Ajoutons à cela , qu'il ne montre que peu ou point d'efficacité contre les maladies vénériennes récentes. Les maux commençans demandent des fondans énergiques , & si le sublimé corrosif a quelque propriété médicale éminente , ce n'est certainement pas la propriété de fondre les stagnations lymphatiques , stagnations qui constituent essentiellement la cachexie vénérienne naissante.

Nous n'avons donc que trois ou quatre préparations mercurielles , & ces différentes préparations agissant de la même manière , comme il a été dit , ne constituent que le même médicament. L'art est donc relativement aux anti-vénériens , dans la plus extrême disette. Je ne crois pas que la Thérapeutique fournisse d'autre exemple d'une telle indigence (1). Loin donc de regarder comme superflu , avec quelques esprits inconsiderés & superficiels , tout travail qui auroit pour objet la découverte de nouveaux remèdes contre la vérole , on doit en reconnoître l'importance , je dirai même la nécessité.

Il semble que les détracteurs de l'art de guérir aient pris à tâche de détourner ses vrais Ministres de la recherche des remèdes nouveaux , en attribuant toutes les découvertes utiles à la conservation des hommes , au hasard & à l'empirisme.

On me permettra de m'arrêter un instant à discuter cette prétention , aussi décourageante qu'injuste.

(1) Il n'y auroit ni bonne-foi ni justice à me démentir par des exemples tirés des maladies que l'Art ne guérit point.

Nous conviendrons sans peine avec eux , que la plupart des remèdes simples découlent des sources qu'ils indiquent. Mais à quelle Science ne conviendrait pas ce reproche , si la Médecine le méritoit ? Est-ce un Astronome qui inventa le Télescope ? A la naissance de l'Art , la Physique générale étoit dans le berceau , la Physique animale n'étoit pas née encore : on ne connoissoit ni la nature de la substance médicamenteuse qu'on avoit dans les mains , ni celle du dérangement qu'on vouloit combattre. La première application du remède à la maladie dut donc se faire au hasard. Que conclura-t-on de cette marche nécessaire de l'esprit humain , au détriment de la Médecine dogmatique ? Voudroit-on qu'elle n'eût point passé par l'enfance , pour arriver à l'état de consistance où nous la voyons ?

Que Maupertuis ne lui reproche donc pas de n'avoir point découvert elle-même la plupart des remèdes qu'elle emploie ; car ce seroit lui reprocher en d'autres termes , de n'avoir pas appliqué ses principes avant d'en avoir : des hasards heureux réunis , comparés , appliqués , ont produit des élémens ; de ces élémens rapprochés , ont résulté des principes , & de la réunion des principes , un corps de doctrine ou l'art.

Reconnoissons donc que , si l'empirisme a été une des sources de la Médecine , il n'est ni ne fut jamais la seule. Peut-être même est-il temps de tarir celle qu'il fournit ; du moins est-il certain que lorsque nous

chercherons de nouveaux secours contre une maladie connue, nous pourrons puiser dans des sources plus limpides & plus salubres.

Il s'agit moins aujourd'hui de former de nouveaux remèdes, que de faire de nouvelles applications de ceux que nous avons déjà. - Les tentatives de ce dernier genre pourront bien n'être pas toujours suivies du succès qu'on attend, mais elles ne feront jamais nuisibles : l'Art avouera toujours des essais enfantés par le savoir & conduits par une conscience timorée (1).

Après cette nécessaire introduction, je vais parler des alkalis volatils, considérés comme antivénériens. En rendant compte de mes tentatives, je suivrai la marche qui m'a conduit à la découverte que je publie.

J'étois depuis long-temps dans la ferme opinion, qu'ainsi que tous les amers astringens guérissent les fièvres intermittentes (2), de même tous les fon-

(1) Toutes les fois qu'un ignorant applique une substance, dont les principes & les propriétés lui sont inconnus, à une maladie dont il ignore la nature, il devient en quelque sorte contemporain des premiers inventeurs de l'Art de guérir. Il seroit leur émule, si d'un côté, il n'agissoit que dans les cas d'absolue nécessité, qui doivent être aujourd'hui fort rares, & que de l'autre, il pût s'élever jusqu'à eux par le vif amour de l'humanité & le désintéressement, qui dirigeoient & ennoblissoient leurs précieux essais.

(2) J'espère qu'on n'ira pas malignement donner à cette proposition une extension que je lui refuse. Je sais que la racine de

dans de la lymphe devoient guérir la vérole. De cette persuasion à des tentatives, il n'y avoit qu'un pas. Je cherchai parmi les fondans non métalliques, quels étoient les plus puissans : Je vis les végétaux *sudorifiques*, les *antiscorbutiques*, les *baumes*, les *résines*, le *camphre*, les *sels neutres*, *lixiviels*, les *alkalis fixes purs*, le *savon ordinaire*, celui de *Starkey*, l'*offa de Van Helmont*, les *huiles animales très-rectifiées*, les mêmes *dissoutes dans l'esprit-de-vin*, les *savons animaux*, &c. (1).

chardon bénit n'est pas aussi fébrifuge que le quinquina, mais elle l'est. Je fais aussi que les plus puissans fébrifuges ne guérissent pas toujours les fièvres intermittentes compliquées, &c. Pour l'homme de bonne-foi & point vérilleur, ma proposition est vraie ; cela suffit.

(1) J'aurois pu faire ici l'énumération ennuyeuse d'une foule de végétaux employés avec quelques succès contre les maux vénériens. Le buis, le genièvre, le fouchet, l'angélique, l'impératoire, le fenouil, l'hysope, la rue, le *scordium*, la saponaire ; & cent autres pourvus des mêmes principes, attestent qu'on a cru voir dans les végétaux indigènes la faculté de guérir la vérole. Grossissant encore, à la faveur de l'analogie, cette longue liste, j'eusse pu réduire à me copier, un homme à qui j'ai laissé la misérable ressource de me commenter, de me parodier, de me *singer*, au mystère près, qu'on ne trouvera pas dans mes Ecrits. Une série de pamphlets publiés depuis la première édition de mon *Essai*, à propos de tout, & même *sans propos*, par ce rap-sodiste, froidement & politiquement hargneux, n'est que le développement nauséabond de ma méthode & de mes principes. Il est pourtant entre nous une différence bien essentielle, c'est que

Je m'arrêtai d'abord aux huiles animales empyreumatiques : je les donnai en *oleo-saccharum*, dans des syrops, &c. Les divers excipients que j'employai ne couvrirent pas (1) assez exactement leur saveur; leur goût désagréable à l'excès, vainquit toujours la confiance, je dirai même l'intrépidité des malades : les plus fermes n'en ont jamais soutenu le dégoût au delà de cinq ou six jours. Cet incident ne m'arrêta pas. Les bons effets que j'en avois vus, me faisoient

pénétré de la dignité de mon état, je n'ometts rien de ce qui peut mettre tout Praticien & les malades eux-mêmes, à portée de se servir aussi-bien que moi du remède que je propose, & que le rapsodiste marche sans cesse entre le desir de faire entrevoir quelque chose & de ne rien montrer; de donner à croire qu'il possède un secret & de ne pas dire qu'il a ce secret; entre le desir très-ardent de faire soupçonner qu'il s'est frayé des routes nouvelles inconnues à la Médecine vulgaire & la crainte assurément très-fondée de s'enfoncer si avant dans la foule des Charlatans, que sa Compagnie ne puisse plus le reconnoître pour un des siens. Elle a de la vigueur, cette Compagnie, elle a de l'honneur; malheur au rapsodiste s'il la fait rougir.

(1) J'aurois pu en former des bols, des électuaires; mais je croyois avoir des raisons suffisantes pour rejeter ces formes. J'aurois pu aussi employer des huiles très-rectifiées; j'en fus détourné par une circonstance étrangère à mon sujet. Au reste, l'huile animale de Dippel est dans les mains de tout le monde; qu'on l'essaie, j'en augure avantageusement, ainsi que de la plupart des fondans indiqués ci-dessus. Parmi ces fondans, le savon ordinaire & les alkalis fixes, ont déjà été tentés avec succès, d'après mes instructions, par un des Elèves de mon Cours particulier de *Pratique chirurgicale*.

desirer la continuation de mes épreuves ; je cherchai donc un correctif de cette saveur , qui n'altérât pas l'énergie du médicament. Mais pendant que je faisois de nouvelles combinaisons , les alkalis volatils vinrent s'offrir à mon esprit. Je saisis d'autant plus avidement cette nouvelle vue , que je crus avoir trouvé dans la même substance un correctif & un adjuvant. Je voulus d'abord unir les huiles animales à l'alkali volatil concret ; j'en fus dispensé , car celui que je me procurai se trouva très-amplement pourvu de cette espèce d'huile. Je le fis fondre dans un syrop aromatique ; il eut , quant à la saveur , le même inconvénient que les huiles empyréumatiques. Fatigué par la difficulté de rendre ces ingrédiens supportables au goût , je jettai les yeux sur l'alkali volatil *fluor* , ou tiré par la chaux. J'étois bien sûr pour le coup d'avoir écarté tout empyréume. Je l'étendis dans le véhicule qui avoit servi aux expériences précédentes. L'arrière goût de celui-ci ne flattoit pas mes malades ; la saveur urineuse en rebuta même quelques-uns , plutôt à la vérité par l'effet de l'imagination , qui se porte naturellement vers l'excrément dont on sent le goût , que par la saveur elle-même. Je remédiai sans peine à cet inconvénient , en substituant à l'alkali volatil fluor , l'alkali volatil concret , parfaitement dépouillé de toute odeur empyréumatique. La saveur urineuse de celui-ci fut à peine sensible. Dès-lors je me vis en état

de recommencer mes épreuves , & je n'ai plus varié dans mes tentatives (1).

(1) Je m'attends , si mon remède est accueilli , qu'on essaiera de me prouver , par les plus jolies subtilités du monde , que d'autres ont eu la même idée. Peut-être en effet est-elle consignée dans quelque écrit que je n'ai pas lu ; peut-être même dans quelque Ouvrage que j'ai eu dans les mains. Tout cela est assurément très-possible ; mais ce qui est constamment vrai , c'est que je ne la dois qu'à moi. Si quelque grave Auteur a conseillé l'alkali volatil comme agent suffisant de la curation de la vérole générale , tant mieux pour le remède ; les gens instruits de cette anecdote , répugneront d'autant moins à l'adopter. Quant à moi , il m'importe peu qu'on m'accorde ou qu'on me refuse l'honneur de la découverte ; je suis très-éloigné de m'en faire un mérite. Si j'avois quelque prétention , ce seroit celle d'acquérir , par la publication d'un remède que je crois inconnu & bon , l'estime des honnêtes gens. Je renonce même à l'acquérir par ce moyen , si l'on s'accorde une bonne fois pour toutes , à couvrir de honte & d'opprobre ceux qui tiennent une conduite opposée. Je désavoue d'avance toute maligne application.

Il n'est pas inutile de dire ici que ma prévoyance ne fut pas trompée. A peine mon livre avoit-il paru , qu'on essaya d'atténuer le petit mérite de l'invention. On trouva sans peine quelques formules de médicamens anti-vénériens employés avant , pendant ou après les traitemens ordinaires , qu'on crut pouvoir comparer à celle que je proposois. J'en publiai moi quelques-unes , échappées à l'œil perçant de la critique. Mais que trouve-t-on dans ces formules ? Un peu d'alkali volatil joint à différentes drogues , à titre de *stimulus* , donné passagèrement , ou pour déterminer la sueur & suppléer les tisannes des bois , ou comme correctif de la prétendue acidité du virus vénérien. Il est donc résulté des efforts impuissans

Pour.

Pour mettre quelque ordre dans ce que j'ai à dire du nouveau remède.

- 1°. J'en tracerai la formule.
- 2°. J'indiquerai les préparations que son usage exige.
- 3°. Je détaillerai son administration générale & particulière, journalière & totale.
- 4°. J'exposerai ses effets sensibles.
- 5°. Enfin, je dirai quelque chose de son usage dans les complications vénériennes les plus communes.

Formule du Remède.

℞. Feuilles de Mélisse (ou quelqu'autre substance aromatique agréable, à une dose proportionnée) . . ℥ iv.

Follicules de Sené (ou quelqu'autre purgatif) . . ℥ ss.

Eau commune lb. j.

Faites infuser à une douce chaleur dans un vaisseau fermé pendant une heure, passez, &c.

℞. Infusion ci-dessus . . . ℥ xj.

Faites y fondre sucre blanc . . . ℥ iv.

de la critique, qu'avant la publication de notre *Essai*, personne n'avoit proposé l'*alkali volatil* comme agent suffisant de la curation de la vérole générale, & c'est précisément ce que nous avons osé présumer dans la première édition de cet Ouvrage. Au reste, ceux qui désireront d'être informés de cette petite controverse littéraire peuvent consulter un *Gazette médicale* qui se publioit dans le temps, le *Journal de Médecine* de 1774, & sans doute quelques autres Ouvrages polémiques, où l'on m'a fait l'honneur de s'entretenir de moi, & qui ne sont pas parvenus à ma connoissance.

Mettez ce demi syrop dans une bouteille de chopine , & ajoutez,

Alkali volatil concret , dépouillé de tout empyreume . . . ʒj ou ʒj. ʒ.

On partage , selon les circonstances , cette dose totale en quatre doses partielles ou davantage.

Je ne donne pas cette formule comme un archétype (1) sur lequel chaque Praticien doit régler la sienne ; on peut la varier à l'infini. Je n'y vois qu'une chose essentielle , c'est d'administrer l'alkali volatil , étendu dans une certaine quantité de véhicule. Je l'ai quelquefois donné moi-même dans le véhicule suivant :

℞. Syrop de Chicorée , composé de Rhubarbe . . ʒij.
de Stéchas . . . ʒiv.

Alkali volatil concret . . . ʒj. ou ʒj. ʒ.

Eau commune . . . ʒx.

Partagez comme ci-dessus.

(1) Il est trop facile de donner à ce remède mille formes diverses , pour qu'on ne s'avise pas de le contrefaire. Si cela arrive , les contrefacteurs ne manqueront pas , à la faveur d'un peu de mystère , de l'ériger en spécifique. Croiroit-on qu'un soi-disant Chirurgien , qui a fait des Livrets , m'invita dernièrement à voir faire des épreuves de mon propre remède déguisé , dont je n'avois pas cru devoir lui refuser la composition quelques mois auparavant ? Je me contentai de lui dire froidement , pour toute réponse : *Je ne vous ai communiqué mon remède , ainsi qu'à beaucoup d'autres , que parce que je le crois bon.*

Boisson ordinaire du Malade pendant le Traitement.

℞. Feuilles de Mélisse. . . . ℥ij.

Jetez les dans trois pintes d'eau, fermez le vaisseau, laissez infuser pendant un quart-d'heure, passez : c'est la boisson d'un jour.

On pourroit substituer à la mélisse telle autre substance atténuante, incisive, sudorifique, &c. qu'on jugeroit à propos.

Les préparations sont nécessaires ici, comme dans tous les cas où l'on veut continuer long-temps l'usage des fondans & des apéritifs (1). Notre malade sera donc préparé, comme celui que l'on destine aux frictions, par une ou plusieurs purgations, par des bains, des boissons délayantes, &c. lorsque ces remèdes généraux ne seront pas contre-indiqués : car il est des cas où les préparations ordinaires seroient nuisibles & même pernicieuses; telles sont les vieilles maladies vénériennes, qui ont éteint une portion du ton & de l'irritabilité des solides, & augmenté la proportion de la partie aqueuse des liquides. En général, tous les individus que leur constitution, naturelle ou acquise, range sous le tempérament éminemment phlegmatique, se trouveroient mal de ces remèdes préparatoires.

La manière d'administrer ce remède est fort

(1) Voyez le Chapitre des *Préparations*.

simple : le malade en prend trois ou quatre onces le matin à jeun & autant l'après-midi, quatre ou cinq heures après son dîné. La boisson doit être prise tiède ; on laisse au malade la liberté de boire quand bon lui semble. La quantité de tisane n'est pas invariablement fixée ; il en boit ordinairement deux, trois, quatre pintes par jour. Comme il est à propos que l'estomac du malade ne soit pas noyé d'eau au moment où il prend son syrop, je lui défends de boire durant l'heure qui précède celle qui est fixée pour prendre le remède. Dans les mêmes vues, il doit laisser écouler une heure sans boire après l'avoir pris. S'il a bu suffisamment de sa tisane ordinaire à ses repas, il doit rester aussi deux ou trois heures sans boire, pour ne pas troubler la digestion. Tout bon Praticien sentira que ces règles ne sont que des précautions subordonnées à mille circonstances, qu'il peut modifier à son gré.

La diète doit être assortie au remède. La quantité d'alimens qu'on peut permettre, tient à tant de circonstances, que je ne dois pas la fixer. J'observerai seulement qu'elle doit être au-dessous de l'ordinaire, parce que l'estomac, n'ayant que trois ou quatre heures à donner à la digestion, il n'en peut préparer qu'une quantité proportionnée à ce court espace de temps. Par la raison contraire, le repas du soir peut être plus copieux que le dîner. Quant à la qualité des mets, on peut à cet égard donner beaucoup aux facultés, aux positions diverses & même aux

goûts particuliers des malades : qu'on leur interdise les alimens aigres, fûrs, fortement acescens & les liqueurs spiritueuses, c'en est assez.

On connoît maintenant l'administration journalière; disons un mot de l'administration générale, de la conduite du Traitement.

Lorsque je donne la pleine dose du remède, c'est-à-dire ℥iv de syrop, contenant xvij grains d'alkali volatil (1) le matin & autant le soir, je n'en continue jamais l'usage plus de huit jours sans interruption. J'établis ensuite une pause de six, huit, dix jours, pendant laquelle j'augmente la force & la quantité de la boisson ordinaire.

Qu'on ne pense pas que ce temps, en apparence d'inaction, soit un temps perdu; non-seulement le Traitement marche toujours d'un pas égal vers la guérison, mais même sa marche n'en devient quelquefois que plus rapide. Chaque pause doit être terminée par une douce purgation, tant afin d'entraîner une portion des matières fondues, qu'afin de préparer les voies au syrop, dont on va reprendre l'usage. On fait dans le même ordre & avec les mêmes précautions, deux ou trois pauses, & autant de reprises; dix-huit ou vingt jours d'usage de ce re-

(1) La dose d'alkali volatil que j'indique ici, est celle des constitutions ordinaires; pour les individus dont la fibre lâche & peu irritable, demande un plus fort aiguillon, la pleine dose est de xx à xxx grains.

mède suffisent ordinairement. On peut, & l'on doit quelquefois, le porter plus loin (1).

Il nous reste à parler des effets sensibles de l'alcali volatil. Sa première impression se porte sur l'estomac; car c'est dans la région de ce viscère qu'il donne les premiers indices de son action, par une chaleur douce & un sentiment agréable. Bientôt se répandant dans toute la machine, il relève le ton du système vasculaire, augmente ses oscillations, & produit une moiteur universelle. On distinguera cette moiteur de celle qui seroit l'effet de la chaleur de l'atmosphère ou de l'appartement, de la somme des couvertures & d'une infinité d'autres causes, par sa puanteur, sa viscosité & sur-tout par le calme & la liberté des mouvemens, qui l'accompagnent ou la suivent.

Il produit quelquefois des sueurs abondantes, qui nuisent plus qu'elles ne servent à la guérison. Nous ne manquons pas de moyens capables de les borner à une douce moiteur, & je ne me dispense jamais d'en faire usage. Bien des gens porteront cependant sur ces sueurs un jugement contraire au mien, car la nécessité de donner, ou au moins de laisser à nos humeurs pendant l'usage des fondans un abondant véhicule, ne frappe pas également tous les Praticiens. J'invite ceux que je ne pourrois amener à mon opinion, à

(1) Voyez ci-après le Chapitre des intermissions ou pauses dans l'administration des altérans.

consulter l'expérience, & j'ai lieu d'espérer qu'elle ne tardera pas à les désabuser.

L'alkali volatil purge quelquefois assez fortement ; mais ces cas sont rares. Il faut les prévoir, & quand on les rencontre, retrancher tout purgatif, diminuer la dose du sel & substituer l'infusion de fleurs de coquelicot à la tisane ordinaire. Plus communément il tient à peine le ventre libre. La faculté purgative est étrangère à l'alkali ; il la doit aux purgatifs, dont le Praticien doit augmenter ou diminuer la dose selon ses vues. Nous pensons qu'en général une ou deux selles de consistance moyenne, dans l'espace de vingt-quatre heures, suffisent : la constipation fermeroit une des voies par où se fait la dépuratation ; le dévoiement troubleroit la digestion & entraîneroit peut-être trop précipitamment une portion du remède, double écueil qu'il importe d'éviter.

On ne parvient pas toujours dès les premières prises à trouver ce juste milieu, attendu que tous les médicaments énergiques sont sujets à produire trop ou trop peu d'effet, & à tromper ainsi l'attente de celui qui les administre. Cette diversité d'action n'aura rien d'étonnant ni de bizarre, si nous voulons bien considérer que, malgré les progrès de la partie théorique de l'art de guérir, nous ne saurions évaluer avec quelque précision l'énergie d'un remède, ni calculer sans erreur dans un malade, *quid ferre recusent, quid valeant humeri*. De là vient que lorsqu'on frictionne, on a des salivations qui n'étoient ni désirées ni attendues, que lorsqu'on veut purger un peu fortement,

on éprouve l'alternative de la non-purgation , ou de la superpurgation , &c.

Prévenu par ces réflexions , on ne fera donc pas surpris que , dans certaines circonstances , l'alkali volatil ne donne d'abord presque aucun indice de son action , ou même qu'il n'en ait aucune , & qu'ensuite , à la même dose , il agisse avec véhémence. Lorsqu'il n'agit que foiblement , je l'observe deux ou trois jours avant d'augmenter sa dose , & lorsque son action , quoique plus forte que je ne la desirois , est modérée , je me contente d'en suspendre l'usage , & je mets sa fougue même à profit. Cette fougue n'est jamais que momentanée ; souvent une cessation de vingt-quatre heures ramène le calme. Si elle devenoit extrême , ce que je n'ai jamais vu arriver , je saurois l'arrêter très-promptement : une décoction d'oseille , ou de tamarins , la limonade , une eau de groseille , le syrop de limons & celui de vinaigre , étendus dans l'eau , ne manqueroient pas de l'abattre en très-peu de temps. Peut être gagneroit-on à lui laisser , même dans ces instans d'explosion , si l'on peut exprimer ainsi , toute sa force & son activité. Je ne veux ni le garantir ni faire un précepte de timidité , mais j'ai le bonheur de sentir que tout homme qui fait des tentatives qui peuvent coûter la vie ou la santé à un seul individu , s'il n'est circonspect & prudent à l'excès , est un monstre (1).

(1) Dix années écoulées depuis la première publication de cet Ouvrage , ont dissipé mes craintes.

Si je cédois au torrent de l'habitude par lequel les meilleurs esprits sont trop souvent entraînés dans les routes ouvertes par l'ignorance ou la fraude, je placerois ici l'infructueuse mais longue liste des guérisons opérées par mon remède, durant l'espace de quinze années. Cette ruse ne seroit pas à négliger. Je le ferois sans doute, si j'attachois quelque prix à la confiance extorquée au Public crédule, par des moyens, ou frauduleux, ou suspects. Combien seroit utile à l'art & à l'humanité une ligue médicale, qui déclareroit controuvées toutes ces histoires de guérisons merveilleuses, où l'amour propre tient la place de l'amour du vrai, & qui ne compteroit parmi les véritables richesses de l'art, que les faits qui seroient tout-à-la-fois authentiques & anonymes ou posthumes, & destinés à l'être par ceux qui les ont recueillis ! Que n'a-t-on pas à craindre des ruses de l'intérêt & de la vanité, rédacteurs ordinaires de ces sortes de productions !

Comme les observations n'ont guère d'autre utilité que celle de mettre dans tout leur jour les vues particulières du Praticien & les moyens par lesquels il les remplir, & que nous croyons n'avoir rien omis à ces différens égards, nous supprimons les nôtres. Elles seroient inutiles aux Gens de l'Art, pour lesquels seuls nous écrivons. Il leur suffit de savoir, que j'administre l'alkali volatil contre les maladies vénériennes, depuis quinze ans (1); que j'ai lieu

(1) J'annonçai en 1769, dans le Mémoire indiqué page 8, les

de penser qu'il a toujours opéré la dépuration générale ; que le succès a souvent répondu complètement à mon attente ; enfin , que lorsque la guérison n'a pas été complète & entière , la conduite du malade , la mienne , ou d'autres incidens très - connus des Praticiens , m'ont fourni des raisons suffisantes du manque de succès , & disculpé pleinement le nouveau remède (2).

S'il se rencontre parmi mes Lecteurs des *Routiniers* , espèce d'hommes pour qui l'assurance d'une dépuration constante n'est qu'un vain son , qui ne se rendent qu'au mot d'*observation* , d'*expérience* , garans justement suspects à l'homme instruit (3), ils

tentatives dont je publie aujourd'hui le résultat. Depuis cette époque , j'ai communiqué , sans réserve , & le remède & la méthode aux Elèves qui suivent mes Cours publics & particuliers , & généralement à tous ceux qui m'ont paru désirer de connoître l'un & l'autre.

(2) Sous le spécieux prétexte d'*amélioration constante* , je pourrois dire que j'ai toujours réussi. Mais encore une fois , je n'écris pas pour le Peuple , & les Gens de l'Art savent qu'en ce genre *dimidium plus toto*.

(3) Rien n'est plus difficile , rien ne demande tant de talens & de connoissances que l'Art d'observer , & rien n'est si commun que les Observateurs ; aussi pour un MORGAGNI , que de VAN-DER-WIELS. Si l'expérience étoit de tous les hommes , comme elle est de tous les temps , la Médecine auroit aujourd'hui à-peu-près la perfection dont elle est susceptible , & ce terme est malheureusement encore si éloigné , que l'œil perçant du Génie ne l'a pas même entrevu.

ne manqueront pas de me demander si mon remède guérit toutes les especès de maladies vénériennes, tous les symptômes ; ils voudront savoir quels sont les accidens qu'il a le plus fréquemment vaincus, quels sont ceux qui lui ont le plus fréquemment résisté : car pour les Routiniers un remède antivénérien ne borne pas son action à la modification des humeurs, à la destruction des causes qui entretenoient la maladie & des obstacles qui s'opposoient à la guérison. Ces opérations sont trop métaphysiques ; ils veulent qu'un remède guérisse, & non pas qu'il mette la nature à portée de guérir. Je dois les satisfaire ; qu'ils sachent donc que l'alkali volatil ne guérit ni caries, ni exostoses vraies anciennes, ni fongosités du vagin, ni fistules urinaires, ni bubons squirrheux, ni en un mot aucun des symptômes que la modification générale ne fait que rendre plus dociles aux moyens accessoires. L'enthousiasme, il est vrai, fait céder journellement au mercure de pareilles maladies ; mais l'enthousiasme trompe, il est aveugle & ne raisonne pas.

Par cet aveu, nous croyons avoir acquis le droit d'être crus sur notre parole dans l'allégation des succès : nous avons vu céder assez constamment à l'action de l'alkali volatil, plus ou moins soutenue, les gonorrhées virulentes simples des deux sexes, les chancres, les bubons, les exostoses fausses, dont le tissu cellulaire n'a pas entièrement perdu son organisation, les duretés lymphatiques des corps caver-

neux , certaines espèces de rétention d'urine (1) ; tous les symptômes dépendans de la cachexie vénérienne , maux de tête gravatifs , foiblesse d'estomac , fleurs blanches suspectes , pustules , dartres (2) , douleurs vagues des membres , douleurs nocturnes & même , à notre grand étonnement , des engorgemens de la matrice durs , douloureux , suppurés & quelques-uns réputés squirrheux (3).

En décrivant l'administration générale du nouveau remède , en réglant la marche la plus ordinaire du traitement , nous avons omis à dessein , pour procéder avec plus d'ordre & éviter la confusion , de parler des modifications que son usage exige dans certaines circonstances. Nous allons maintenant faire connoître ces modifications ou précautions pratiques , laissant à chaque Praticien le soin de les étendre ou resserrer , à raison de la plus ou moins grande analogie que pour-

(1) Voyez ci-après nos Réflexions sur chacun de ces accidens , dont nous avons fait autant de Chapitres particuliers.

(2) L'alkali m'a constamment réussi contre une espèce de dartre très-rebelle & très-répendue dans nos flottes pendant la dernière guerre. M. Billard , célèbre Chirurgien-major de l'Hopital de la Marine à Brest , s'est fait un plaisir de m'apprendre , qu'à mon exemple & d'après les renseignemens de M. Pepion , Chirurgien ordinaire de la Marine au même Port , témoin oculaire de l'administration & des succès de l'alkali volatil , il avoit fait usage de ce remède contre la même espèce de dartres , & que le succès avoit surpassé son attente.

(3) Voyez les Chap. où l'on traite en particulier de ces accidens.

ront avoir les maladies soumises à ses soins , avec celles que nous prendrons pour exemple.

I. Quelle que soit la maladie vénérienne qu'on se propose de combattre , l'état inflammatoire doit fournir la première & principale indication. Les fondans irritans ou chauds ne peuvent que nuire beaucoup dans la première période de l'inflammation ; ceux qui donnent du mercure dans le premier temps des gonorrhées , des bubons , des phimosis , &c. l'éprouvent journellement. Pour éviter cet écueil , j'attends que l'inflammation commence à diminuer avant de passer à l'usage de l'alkali volatil , & alors même , crainte de trop irriter , je ne donne que la moitié de la dose usitée , c'est-à-dire , huit ou dix grains , dans la même quantité de véhicule que pour la pleine dose ; donné ainsi , il accélère la résolution commencée. J'en continue l'usage pendant cinq ou six jours ; j'établis des pauses , comme il est dit plus haut , & je fais autant de reprises que la maladie en exige , sans néanmoins passer jamais à la pleine dose , quand je n'ai à combattre que des symptômes primitifs.

S'il arrive que les écoulemens séreux , qui éternisent si souvent les gonorrhées , résistent à ce traitement , j'ajoute à quinze onces de syrop , dans lequel il n'entre , comme je viens de le dire , qu'un demi gros d'alkali volatil , une once d'extrait de genièvre , & je partage le tout en huit prises. Le malade en prend une le matin à jeun , & une autre le soir en

se couchant, buvant par-dessus un verre de l'infusion ci-dessus décrite (1).

Les gonorrhées de l'un & de l'autre sexe cèdent pour l'ordinaire à ces moyens réunis. Si elles résistent, je n'espère plus de les voir céder aux remèdes généraux, & je me voue à des traitemens particuliers appropriés aux divers genres d'obstacles auxquels je crois devoir rapporter leur ténacité (2).

II. On fera sans doute surpris de voir associer *les fleurs blanches* aux maladies qui composent le domaine des remèdes anti-vénériens. Ce seroit en effet une association étrange, si j'entendois parler des fleurs blanches exemptes de tout soupçon de virus. Mais il en est moins qu'on ne pense de cette espèce, sur-tout dans la Capitale : parmi le très-grand nombre qu'on confie à nos soins, la plupart ont un caractère suspect, ou douteux. Il est très-difficile & peut-être impossible, d'après les connoissances acquises, d'en porter le diagnostic jusqu'à l'évidence : les preuves tirées des aveux & des désaveux de la malade nous trompent plus souvent qu'elles ne nous éclairent ; en un mot, nous n'avons pas de signe univoque de cette maladie. Aussi les Praticiens ont-ils bien de la peine à sortir de ce labyrinthe, où ils ne marchent qu'à tâtons (3).

(1) Voyez le Chap. de la Gonorrhée.

(2) Ibid.

(3) J'ai guéri une gonorrhée gagnée avec une femme, à

Il est pourtant un signe certain de la gonorrhée , dont la présence établit incontestablement la maladie , c'est l'écoulement d'un humeur jaunâtre ou blanchâtre par l'urètre. Mais cet écoulement est rare , parce qu'il arrive rarement que le virus passe dans ce canal. Le suintement fourni par les lacunes n'est pas ordinaire , & peut dépendre d'autres causes. Enfin la prétendue cessation des fleurs blanches pendant les règles est une idée chimérique , démentie par le fait , toutes les fois que les fleurs blanches ont une de leurs sources dans les lacunes du vagin. Car alors les fleurs blanches ne se tarissent pas plus que la gonorrhée ; elles ne font que disparaître à l'œil , confondues avec l'écoulement menstruel , qu'elles peuvent tout au plus étendre & délayer. Les pessaires âcres introduits dans le vagin & dont la présence excite la douleur , font bien un indice qu'il existe dans ce conduit des excoriations ; mais ne fait-on pas que certains flux blancs produisent non-seulement des excoriations mais encore de vrais ulcères ?

Quant à moi , je coupe le nœud que je ne puis dissoudre. Sans m'épuiser en conjectures vaines sur

qui un traitement de neuf mois , dont trois au moins avoient été donnés au sublimé corrosif , n'avoit laissé , disoit-on , que des fleurs blanches. Si je pouvois nommer trois Praticiens qui avoient traité ensemble & séparément la malade , & jugé son écoulement non vénérien , on verroit que leurs lumières & leur savoir les mettent à l'abri de l'injurieux Adage , *non crimen artis , si quod professoris est* , & que c'est à l'Art qu'il faut s'en prendre.

le caractère des fleurs blanches, pour peu qu'elles soient anciennes & douteuses, je m'attache principalement à l'épaississement de la lymphe, que je crois les précéder, les accompagner & les produire. D'après cette étiologie, sachant que les alkalis volatils sont très-propres à détruire tous les épaissemens lymphatiques non inflammatoires, je les donne sans hésiter.

Ici l'administration est absolument la même que dans les gonorrhées. Les fleurs blanches cèdent presque toujours à ce moyen, placé à propos. Je dis placé à propos, car lorsque cet écoulement est compliqué de toux sèche, d'aridité à la peau, de maigreur extrême, de fièvre habituelle, de marasme, &c. je le crois non-seulement contraire, mais pernicieux. Quand il convient, il doit être continué long-temps, c'est-à-dire, qu'on doit en prendre cinquante, soixante prises dans l'espace de deux ou trois mois, en faisant de longues & fréquentes pauses.

Ces pauses ou repos, dont j'ai déjà parlé plusieurs fois, ne sont pas un temps perdu. La nature peu-à-peu rendue à elle-même & sollicitée par le remède, continue pendant ces intervalles, de travailler efficacement à la destruction de la cachexie, au dégorge-ment des couloirs, à l'expulsion du virus, s'il existe : la précipitation laisseroit subsister une partie des causes éloignées qui fomentent la maladie. Il faut, pour assurer la guérison, que les fluides reprennent leurs qualités naturelles, les solides leur ton & les
viscères

viscères, sur-tout l'estomac, le libre exercice de leurs fonctions, & c'est la nature & non le remède, quel qu'il soit, qui produit ces salutaires effets. Il faut donc l'aider peu-à-peu, & ne pas exiger d'elle qu'elle produise dans l'espace de trente ou quarante jours consécutifs, avec le peu de forces qui lui restent, ce qu'elle ne peut exécuter qu'en trois ou quatre mois, avec les forces qu'elle acquerra successivement, à mesure qu'on avancera dans le traitement. Ces intermissions & ces reprises, utiles dans tous les cas, sont peut-être d'une absolue nécessité dans les véroles anciennes. Peut-être n'est-ce que par elles qu'on peut assurer la guérison & prévenir les récidives.

III. *Les Laits-répandus* sont du nombre de ces maladies *anomales*, dont l'Art a bien de la peine à déterminer la nature & plus encore à saisir le caractère spécifique (1). Ils existent sans doute, mais ils ne sont

(1.) Pour me conformer à l'usage, j'emploie ici la dénomination de *lait-répandu*, quoique je la tiennne pour fausse & abusive. Elle a donné lieu de croire que le lait retenu parmi les humeurs qu'il ne devoit que traverser, en se rendant aux organes destinés à le filtrer, ou bien repompé, après avoir été déposé dans les mamelles, occasionne aux femmes qui ne nourrissent point, tous les accidens divers compris sous cette dénomination générique. Raisonnant juste sur un principe faux, les Praticiens ont ourdi, je ne sais comment, une sorte de curation anti-laiteuse, & l'évènement a presque toujours démenti la fausse conception qui les abusoit. On eût évité cette erreur, si l'on eût voulu considérer que les femmes qui nourrissent & chez qui le lait abonde, sont sujet-

pas aussi communs qu'on se le persuade ; souvent la maladie à laquelle on donne ce nom n'a de commun avec eux , que de s'être manifestée pendant la couche. L'époque de l'apparition des symptômes n'est pas une raison suffisante pour nous faire rapporter à la dépuration imparfaite de l'humeur laiteuse , des accidens , qu'en d'autres temps & dans d'autres circonstances nous eussions réputés vénériens. Ne faisons pas que l'apparition subite de quelques symptômes

tes , comme celles qui ne nourrissent point , aux laits-répandus , aux dépôts laiteux , aux hémiplegies , &c.

Je ne crois pas me tromper en attribuant ces accidens aux sucres déposés successivement , durant l'espace de neuf mois , dans le tissu spongieux de la matrice , & destinés à la développer , en conservant à-peu-près la même épaisseur à ses parois. Si ces sucres , qui devroient s'écouler en lochies , sont en partie repompés , ce qui n'est pas rare , ils irritent , parce qu'attendu leur longue stagnation , ils ont beaucoup de tendance à la dégénération alcaline. De cette irritation proviennent des stases , des dépôts : si le sujet est très-irritable , très-sensible , si ces qualités ont été développées par un accouchement long , pénible , douloureux , & que ces sucres se répandent dans toute la machine , ou qu'ils affectent les principaux organes de la vie , ils produiront *la fièvre maligne des femmes en couches*. Le météorisme du ventre chez toutes ces femmes , & l'état des viscères de cette cavité , chez celles qui succombent , indiquent la cause que j'invoque & la source qui la fournit. C'est de ce phénomène que je suis parti , d'abord pour refasser , ensuite pour réformer mes idées sur les laits-répandus. Je ne donne ici qu'un foible aperçu de mon opinion ; ce n'est que dans un Ouvrage *ex professo* , qu'elle peut recevoir son entier développement.

véroliques dans le cours d'une maladie ordinaire , n'est pas une chose rare. Pourquoi la maladie factice , qui suit l'accouchement des femmes qui ne nourrissent point , ne produiroit-elle par le même effet que les autres maladies , sur un virus caché , que la faiblesse empêchoit de se montrer dans la pleine santé , ou qui du moins en se montrant avant la couche , n'a pu produire que des symptômes légers équivoques & trompeurs ? A moins que les signes vénériens ne soient de la dernière évidence , on ne s'avise guère ici d'aller chercher une cause éloignée & cachée , aux accidens qui surviennent ; on les attribue tout bonnement à celle qui frappe les yeux , à la présence de l'humeur laiteuse. Je n'appuierai pas sur le peu d'efficacité des traitemens dirigés vers une cause chimérique , ou vers une seule cause réelle , quand il doit être formé d'après la connoissance de deux causes bien distinctes & opposées. On ne fait que trop que la méprise dont je parle ici ne peut manquer d'avoir des effets funestes : que de femmes qui pourroient lui reprocher des écoulemens fétides par le vagin , des ophthalmies ténaces , des maux de tête périodiques ! que d'enfans à qui elle assure une vie languissante & une mort précoce !

Pour sortir du doute où jettent les symptômes incertains & vagues de cette maladie , nous n'avons pas des ressources particulières inconnues aux gens de l'Art ; mais nous osons préférer le sentier que nous suivons à la route battue. Sur les moindres soupçons

de vice vénérien ; nous ne balançons point à l'inculper. Nous trouvons dans cette décision une entière sûreté , puisque le traitement par l'alkali volatil convient également aux laits-répandus simples , & à ceux qui seroient compliqués du vice vénérien.

La composition & l'administration du remède , dans ce cas-ci , ne diffèrent pas de celles que nous avons détaillées à l'article des écoulemens gonorrhéiques séreux ; nous y renvoyons (1).

IV. De toutes les maladies qui peuvent compliquer le vice vénérien , les scrophules sont la moins embarrassante. On ne leur doit aucun égard dans le traitement de la vérole ; elles en coindiquent le remède.

(1) On peut , & l'on doit même , dans bien des circonstances , laisser ignorer aux personnes intéressées , & les soupçons acquis sur le vice vénérien , & les raisons qui les autorisent. Combien de fois des questions inconsiderées , une sincérité déplacée , un mot échappé durant le traitement , n'ont-ils pas troublé la paix des familles ! combien de fois le Praticien n'a-t-il pas eu lieu de se repentir d'avoir cherché des éclaircissemens dont il pouvoit se passer & qu'on s'obstinoit à lui cacher ! Les laits-répandus & les fleurs blanches fournissent deux des plus épineuses situations de notre état. On soupçonne le vice vénérien de causer en partie ou en totalité l'une ou l'autre de ces maladies. Ose-t-on prendre des éclaircissemens ? Les moindres questions offensent la malade. Commence-t-on à trouver des preuves ? le mari prend feu. Malheur au Médecin , s'il parvient à confirmer ses conjectures ; il sera congédié par le coupable , & décrié peut-être. Pourquoi faut-il que des préjugés de toutes les espèces mettent à chaque instant les hommes dans la fâcheuse alternative de trahir ou leurs intérêts propres , ou ceux de la vérité.

Aussi avons-nous observé que , loin de s'opposer à la réussite , elles la rendent complète , en cédant elles-mêmes. Je ne prétends pas dire que l'alkali volatil résout les vieilles tumeurs désorganisées , qu'il exfolie les caries ; j'entends seulement , qu'il rend aux humeurs lentes & visqueuses leur fluidité , effet précieux , qu'on desire toujours & qu'on obtient si rarement des tisanes sudorifiques & des meilleurs fondans anti-scrophuleux. Si l'alkali volatil pouvoit donner aux solides foibles & lâches assez de force & de rigidité , il rempliroit parfaitement toutes les indications que les scrophules présentent (1).

(1) Puisque l'occasion s'en présente , je dois communiquer aux jeunes Praticiens un anti-scrophuleux très-simple , peu dispendieux & d'autant plus digne de leur confiance , que je l'ai donné cent fois avec le plus grand succès aux enfans du peuple. Les enfans des riches , mieux nourris , exigent quelques modifications.

Rx. Eau-de-vie commune ℥xxx.

Alkali fixe végétal , concret 3j. ou 3j. ℞.

Racine de Gentiane 3j. ou 3j. ℞.

Faites infuser la liqueur pendant vingt-quatre heures avant d'en commencer l'usage , & laissez-la sur la racine , où elle ne peut que se fortifier , à mesure qu'elle y séjourne.

On donne avant le déjeuner , le dîner & le souper , une cuillerée à bouche de cette teinture. Elle fond & donne du ressort , affaisse le ventre ordinairement dur & volumineux , facilite la digestion & la nutrition , & rétablit toutes les fonctions. La nature , rendue à elle-même , guérit les ulcères , même avec carie ; je ne les fais panser que par un motif de propreté.

Cependant si déjà la fièvre lente s'étoit emparée du vérolé scrophuleux , il est probable qu'on n'auroit point de succès ; mais aussi connoît-on quelque remède dont on puisse attendre la guérison dans cette extrémité ?

V. La complication du virus vénérien avec le scorbutique est beaucoup plus fréquente , plus difficile à détruire & plus dangereuse^e que les précédentes. On pense généralement que la rencontre de ces deux virus est produite par le hasard ou par des circonstances purement accidentelles. Nous sommes d'un sentiment tout opposé , car nous croyons que le scorbut , qui survient à des malades anciennement entichés du vice vénérien , est moins une maladie accessoire indépendante , qu'une dégénération nécessaire de la constitution vérolique : & c'est peut-être dans cette pente de la vérole vers le scorbut qu'il faudroit chercher la raison qui fait supposer une affinité très-marquée entre deux maladies infiniment diverses dans leur origine (1).

Cette dégénération est la décomposition putride. Elle

(1) Je ne nie pas la complication de la vérole avec le scorbut accidentel & vrai , mais je dis que celle-ci est fort rare , & celle dont je parle dans le texte fort commune. Je n'exclus pas non plus les diathèses putrides développées dans nos fluides par l'action répétée du mercure , à qui l'on ne peut refuser la propriété très-marquée de porter nos humeurs à la plus excessive putridité. Mais comme on ne peut pas tout dire à la fois , je prie le Lecteur de suspendre son jugement , jusqu'à ce qu'il ait lu tout l'article.

peut arriver de deux manières : ou bien le principe vital travaille seul à fondre , atténuer les fluides épais pendant le premier période de la maladie , ou bien il est aidé par un remède quelconque. Si l'un des deux agents , ou les deux ensemble rétablissent la fluidité des suc , la décomposition putride n'aura point lieu ; si les deux échouent , elle arrivera nécessairement , mais avec des circonstances , qui ne seront pas les mêmes dans les deux cas ; ce que nous allons examiner.

Si l'épaississement vénérien est abandonné aux seules forces de la nature , & que celles-ci soient insuffisantes pour le vaincre , elles s'affoibliront peu-à-peu ; la somme du mouvement & conséquemment la chaleur qui en est le produit , diminuera dans l'individu. Or , comme la putréfaction est en raison directe du degré de chaleur , toutes les fois que celle-ci ne passe pas le quarantième degré du thermomètre de Réaumur , la putréfaction ira lentement lorsque la chaleur du sujet languira. Donc le scorbut vénérien doit arriver , mais arriver tard , quand l'épaississement des fluides est abandonné aux seules forces de la nature.

Le scorbut doit au contraire s'approcher d'un pas rapide , lorsque la nature ne pouvant venir à bout de rendre aux humeurs leur fluidité naturelle , on emploie un remède irritant , tel que les fondans en général , & les mercuriaux en particulier , qui échoue à son tour. Car ce fondant peut bien ne pas dissoudre les humeurs

épaisses, mais il ne peut manquer d'augmenter la chaleur : or, tout étant égal, la fonte putride est proportionnée au degré de chaleur actuellement existant dans l'individu, comme on l'a dit plus haut.

Pour bien apprécier cette théorie, il faut l'appliquer à l'observation. Voyons comment elle soutiendra cette épreuve, la plus redoutable de toutes pour les fausses spéculations. Dans quelles circonstances le vice scorbutique complique-t-il le vénérien ? lorsque celui-ci est ancien & invétéré. Quels sont les individus dont le scorbut s'empare le plus fréquemment ? Ceux qui, foibles par leur nature ou par accident, ont le plus de tendance à l'épaississement des sucs & le moins de force pour le vaincre, ou pour chasser par les divers émonctoires les miasmes putrides, à mesure que la colliquation s'opère. Quand est-ce enfin que le scorbut vénérien est le plus difficile à détruire & le plus formidable ? lorsqu'un ou plusieurs traitemens infructueux, en augmentant la chaleur du corps, ont hâté sa naissance, les progrès & le développement des symptômes ou accidens qui lui sont propres.

Puisque l'observation confirme toutes les inductions que notre théorie fournit, cette théorie est vraie. Il est donc prouvé que le scorbut vénérien est une suite nécessaire de l'épaississement & de la stagnation des sucs, & conséquemment qu'il doit compliquer souvent les vieilles véroles, sans que le hasard s'en mêle. Nous sommes maintenant en état de résoudre trois questions pratiques très-importantes.

1. La vérole générale récente est-elle plus difficile à guérir que l'ancienne, toutes les circonstances, à la durée près, étant supposées égales ?

Pour résoudre cette question, il est nécessaire de rappeler sommairement l'opinion la plus généralement reçue touchant la nature des maladies vénériennes, mettant de côté mille conjectures, aussi vagues qu'inutiles, sur le caractère du virus qui les produit.

On convient assez unanimement que l'épaississement des suc lymphatiques est l'effet primitif, constant, essentiel de l'infection vénérienne. Cet état des humeurs se manifeste par des congestions dans divers organes, & sur-tout dans ceux qui sont principalement composés de tissu cellulaire lâche. C'est à la trop grande consistance des suc blancs que doivent leur naissance les engorgemens des enveloppes cellulaires des gros vaisseaux, des glandes, du périoste, des os, &c. les douleurs vagues des membres, les douleurs nocturnes, les lassitudes spontanées, les digestions dépravées, les douleurs de tête gravatives, les ophthalmies, &c.

Dans les maladies vénériennes récentes l'épaississement, dont nous parlons, est au plus haut point où il puisse arriver. Nous ne savons pas s'il suffit, comme l'ont cru quelques Praticiens, de rendre aux humeurs épaissies leur fluidité pour guérir la vérole, ce qui est au moins très-probable, mais nous savons très-positivement qu'on ne la guérit jamais sans leur donner

cette fluidité; or, plus l'épaississement est considérable, plus les stases & les engorgemens sont multipliés, & plus par conséquent il est difficile d'opérer dans les humeurs l'atténuation que la guérison exige. Donc les remèdes anti-vénériens, qui ne sont, comme nous le dirons plus bas, que de purs fondans, exerceront moins d'action utile dans la vérole récente que dans la vérole ancienne. Donc, &c.....

D'ailleurs l'irritabilité & la sensibilité, sources des principaux obstacles qui s'opposent à la guérison lorsqu'on fait usage des mercuriaux, décroissent pour l'ordinaire à mesure que la maladie vieillit, tandis que d'un autre côté les solides perdent de leur ton; changemens très-favorables à l'action des anti-vénériens. La question est donc résolue affirmativement par la théorie, comme elle l'étoit d'avance, aux yeux des observateurs attentifs, par la pratique.

2°. Y a-t-il un temps de maturité dans la vérole, durant lequel elle est dans son *minimum* de force & de ténacité?

La solution de cette seconde question est presque entièrement renfermée dans la réponse à la première. S'il y a un point dans la durée de la vérole où elle est dans son *maximum* de résistance, comme nous croyons l'avoir prouvé, il y en a un où elle est dans son *minimum*. Le temps durant lequel subsistera ce dernier état fera le temps de maturité. Je crois que ce temps commence lorsque les engorgemens ayant reçu toute la densité que les forces circulatoires peu-

vent leur donner , & toute la cohésion dont la nature spécifique des humeurs constituanes les rend susceptibles , ils commencent à obéir au mouvement intestinal , qui tend sans cesse à décomposer & décompose en effet toutes les substances animales privées de leur mouvement propre , & déposées dans un lieu chaud & humide : plutôt , les engorgemens offriroient trop de solidité , trop de cohésion à l'action des médicaments ; plus tard , les humeurs & les solides eux-mêmes feroient altérés par la putréfaction , & rendroient le traitement plus compliqué , plus difficile & le succès incertain.

Mais quand est-ce que la vérole cesse d'être réputée nouvelle ? quand est-ce que commence la maturité ? à quelles marques reconnoîtra-t-on ces divers états ? l'Observation & la réflexion m'ont conduit à soupçonner ces états ou périodes dans la vérole ; la raison & l'expérience me forcent à croire qu'ils existent , mais je ne me trouve pas les connoissances nécessaires pour en former le diagnostic , avec cette certitude que l'Art exige pour établir ses préceptes.

3°. Le virus vénérien a-t-il quelque influence sur les plaies & les fractures indépendantes de cette cause , & , s'il en a quelqueune , quelle est-elle ?

Tous les Praticiens reconnoissent l'influence du virus vénérien sur les plaies , les ulcères & les fractures de ceux qu'il infecte ; mais ils jugent très-diversement de ses effets : les uns prétendent qu'il hâte la réunion des plaies & la consolidation des fractures ; les autres ,

& ceux-ci sont en plus grand nombre, qu'il retarde ces opérations de la nature. L'expérience semble pouvoir accorder leurs opinions, quoique contradictoires : si j'ai bien entendu son langage, les deux parties ont également raison.

1°. Quelles sont les dispositions physiques les plus favorables à la réunion des plaies, à la consolidation des fractures? c'est sans contredit une rigidité médiocre de la part des solides, & une très-grande viscosité de celle des liquides; car ce sont les dispositions naturelles aux enfans, chez lesquels, comme on fait, les plaies & les fractures se réunissent plus sûrement & plus promptement que chez les adultes & les vieillards. Qu'on se rappelle maintenant ce que nous disions, il n'y a qu'un instant, de l'état des solides & des fluides dans les corps infectés, pendant le premier période de la vérole, c'est-à-dire, pendant que l'épaississement subsiste, on verra que cet état réunit les conditions qui favorisent chez les enfans la consolidation des plaies, l'incarnation des ulcères, l'agglutination des fractures. Tout étant égal, les solutions de continuité doivent donc se réunir plus promptement chez les sujets atteints de cachexie vénérienne récente, que dans ceux qui en sont exempts.

Ceux qui disent que le virus vénérien, loin de retarder la réunion des fractures l'accélère, ont donc raison.

2°. Puisque les deux conditions des humeurs assignées ci-dessus, sont les plus favorables à la réunion

des solutions de continuité, les conditions contraires sont donc les plus défavorables : or, ces conditions contraires se recontrent dans le second période de la vérole, dans le temps où s'opère la dissolution, que nous avons dit succéder à l'épaississement primitif. Dans ce période de la maladie les humeurs sont âcres, demi-putrides, tendantes à la putréfaction absolue, & conséquemment peu collantes. Les solides de leur côté sont ou relâchés outre mesure, & alors ils participent à la putréfaction des fucs, ou excessivement tendus, rigides, secs, &c. & alors il y a pour l'ordinaire *fièvre lente*, ou au moins disposition très-prochaine à cet accident. Qu'un corps ainsi constitué reçoive une plaie ou une fracture, n'est-il pas à-peu-près certain que l'une se convertira promptement en ulcère, & que l'autre se consolidera tard ou point du tout.

Cette conjecture devient un fait positif & authentique, si nous l'appliquons aux sujets scorbutiques. Pourquoi perdrait-elle de sa force, étant rapportée aux vérolés anciennement infectés, dont la constitution physique a tant de ressemblance avec celle des scorbutiques, qu'il n'est donné qu'à la plus présomptueuse ignorance de prétendre assigner ce qui l'en distingue ? Comme la vérole, le scorbut est contagieux ; les pères la transmettent à leurs enfans avec la vie, les maris à leurs femmes, les nourrices à leurs nourrissons ; comme la vérole, il a pour cortège ordinaire des douleurs de tête, de bras, de jambes, de lombes,

des assoupissemens, des insomnies, des taches, des pustules par-tout le corps, même des bubons, des ulcères aux parties honteuses, à la langue, à la gorge, des croûtes, des galles, des aridités & des craquemens dans les articulations, des caries, des exostoses vraies & fausses, &c.

Ceux qui prétendent que le virus vénérien est un obstacle à la réunion des plaies & des fractures ont donc raison aussi.

Résumons; les plaies & les fractures se guérissent plus promptement, ou au moins dans le temps ordinaire, chez les vérolés, tandis que l'épaississement subsiste encore; elles se réunissent difficilement, tard ou point du tout chez les sujets anciennement imbus du vice vénérien, c'est-à-dire, chez ceux en qui la colliquation a remplacé à l'épaississement. Voilà comment j'ai cru pouvoir concilier deux opinions contradictoires, & mettre l'expérience, qu'on réclame de part & d'autre, d'accord avec elle-même.

J'espère qu'on me pardonnera cette digression en faveur des vues que j'ai tâché d'y répandre. Si elles sont bonnes, elles ne peuvent manquer d'influer beaucoup sur le traitement des véroles compliquées de scorbut, qui sont le sujet de cet article.

On doit distinguer deux temps dans le scorbut vénérien, relativement à sa curation: ou il commence ou il touche à son dernier degré. Dans le dernier cas tous les fondans indistinctement sont contr'indiqués: ils feroient tous funestes. C'est aux anti-septiques à

ramener la santé, & ce n'est que d'eux seuls qu'on peut l'attendre.

Le scorbut vénérien commençant demande d'autres secours. Car si une partie des humeurs est dissoute, l'autre partie est trop épaisse ; il faut donc atténuer. Mais l'atténuation augmente la chaleur, & la chaleur augmentée met le comble à la putréfaction des humeurs dissoutes. Voilà l'écueil où vont échouer la plupart des traitemens anti-vénériens. Quel parti prendre ? Il semble que la raison veut qu'on donne la préférence à celui des fondans, qui, à force égale, est le moins irritant, ou, ce qui est la même chose, à celui qui excite la moindre chaleur possible.

Le mercure n'est qu'un fondant mécanique ; ce n'est qu'en rendant plus fortes & plus fréquentes les oscillations des vaisseaux & généralement de tous les solides du corps humain, en broyant lui-même, pour ainsi dire, les humeurs épaissies, qu'il fond & atténue ; il doit donc augmenter beaucoup la chaleur. De-là vient sans doute son peu d'efficacité dans les complications dont nous parlons : son impuissance est ici presque absolue, & les anti-scorbutiques chauds qui le précèdent ou l'accompagnent dans les cas graves, ne corrigent que bien rarement & bien imparfaitement l'impuissance que nous lui reprochons.

L'alkali volatil est un fondant vrai, un fondant physique. Chez lui la faculté fondante est en plus grande raison que la faculté stimulante, tandis que dans le

mercure la faculté stimulante est considérable, & la fondante absolument nulle.

J'ai employé plusieurs fois avec succès l'alkali volatil contre le scorbut vénérien commençant. Quatre, six, huit, dix grains au plus sont des doses suffisantes pour commencer : on augmente ces doses après quelques jours, si la chaleur & l'irritation se renferment en de justes bornes.

L'emploi que je fais de ces sels dans la circonstance présente, n'est pas même une innovation, ce n'est qu'une application nouvelle d'un précepte ancien & connu. De bons Praticiens ont employé l'alkali volatil dans le scorbut. Si leur méthode n'a pas été suivie aussi généralement qu'elle auroit dû l'être, c'est qu'en indiquant la route, ils ont négligé d'en marquer les écueils; c'est qu'ils n'ont point annoncé, comme ils le devoient, que l'alkali volatil est autant nuisible dans le dernier période du scorbut, dans le temps de la colliquation, qu'il est efficace dans le premier, c'est-à-dire, pendant la durée, quelquefois très-longue, de l'épaississement des suc blancs.

Je dois prévenir que l'administration de ce remède est ici très-difficile, qu'elle exige beaucoup de lumières, de savoir, de prudence & de discernement (1).

(1) L'alkali volatil a plus d'une fois guéri sous ma direction des malades qu'il avoit manqués sous la conduite de gens instruits, mais à qui manquoit l'habitude de l'administrer. Il en est de ce

Je ne dois pas non plus laisser ignorer que j'ai associé souvent à l'alkali volatil les racines de gentiane & de trèfle d'eau. Ont-elles contribué d'une manière quelconque à la guérison ? Je le pense. Mais quelle part ont-elles à réclamer dans le succès ? Il est difficile de la déterminer ; chacun pourra la fixer au gré de ses conjectures.

Nous n'entendons pas conclure du particulier au général , & inférer de ce que l'alkali volatil a guéri quelquefois le scorbut vénérien, qu'il le guérira toujours. Nous nous bornons à demander la préférence pour un remède qui réussit quelquefois , sur le mercure , qui ne réussit jamais , & dont l'impuissance & les mauvais effets sont si connus , que la bonne pratique en interdit l'usage.

Il pourra d'abord paroître étrange qu'on ose employer les alkalis volatils dans les complications scorbutiques : leur prétendue faculté putréfiante semble en effet devoir les exclure d'une maladie où la crase putride est manifeste. Mais les opinions de préjugé doivent céder à l'observation , & l'observation nous apprend à bannir des craintes qui n'ont d'autre fondement que cette prétendue faculté des alkalis volatils. Rien , dans le long usage que j'en ai fait , ne m'a

remède comme des frictions : souvent elles guérissent sous la main d'un Praticien exercé ; plus souvent encore elles échouent sous celle de l'homme instruit qui manque d'expérience.

paru déceler en eux la propriété qui pourroit les rendre redoutables dans les dispositions putrides avec atonie des solides & stagnation des liquides en général , & dans la scorbutique en particulier. L'expérience de son côté doit aussi nous rassurer; elle a montré, toutes les fois qu'on l'a consultée, que l'alkali volatil pur n'est pas un ferment putride. Il n'excite donc pas la putréfaction dans les corps vivans par sa nature, par un effet nécessaire de sa présence. Il lui résiste au contraire dans les corps morts, comme l'expérience l'a mille fois prouvé.

Si les alkalis volatils disposent les corps vivans à la putréfaction, ce ne peut être qu'à trop forte dose, parce qu'alors ils excitent une chaleur excessive, cause très-puissante & très-réelle de putréfaction (1).

C'est par le même excès de chaleur que le mercure, dans lequel on ne soupçonnera certainement pas la propriété pourrissante, donne à ceux qui le re-

(1) Nous tenons de M. Demours père (de l'Académie des Sciences) qu'il emploie les alkalis volatils dans la goutte seréine à une dose bien capable de rassurer ceux qui craignent leur effet putréfactif. Il en donne un scrupule dans un véhicule échauffant, toutes les quatre heures, & le continue pendant trois, quatre jours & davantage. Nous pourrions nous dispenser d'ajouter ici, qu'en stimulant les solides avec une force peu commune, ce Praticien a principalement en vue d'exciter, non un simple mouvement fébrile, tel que nous le désirons, mais une véritable fièvre.

çoivent, une respiration infecte (1), & qu'il produit une vraie putréfaction dans les urines, les sueurs, le sang (2), la salive; &c. qualité si marquée dans cette dernière humeur, qu'on l'a vu fermenter avec les acides, & donner la couleur verte au syrop violat (3).

Au reste, je ne propose les alkalis volatils, que dans l'intention d'achever de fondre l'épaississement général, & de dissoudre les engorgemens particuliers; si cette indication ne subsiste plus, les alkalis volatils, le mercure, les anti-scorbutiques âcres & tous les autres fondans, sont contr'indiqués & pernicieux.

V. Il est une classe de malades pour qui le mercure semble s'être dépouillé de ses propriétés utiles & n'avoir conservé que ses qualités nuisibles. Pour eux, chaque méthode a des inconvéniens graves, qu'elle ne rachete par aucuns bons effets réels. Le traitement des frictions, par exemple, quoique le plus sûr de tous ceux dont le mercure est l'agent, suit pour eux une marche capricieuse, bisarre: tantôt il produit des salivations orageuses & traîne après soi des accidens terribles; tantôt, soit qu'il pénètre les corps, ce dont on peut raisonnablement douter,

(1) Grainger, De Ptyalismo, pag. 27, 228.

(2) Idem.

(3) Baron, Cours de Chymie, pag. 190.

soit qu'il se perde en grande partie à leur surface, ce qui est beaucoup plus probable, il ne donne absolument aucune marque de son action. Dans l'un & l'autre cas les malades sortent presque toujours des remèdes sans être guéris.

Des signes certains auxquels on reconnoîtroit d'avance les sujets que menace plus particulièrement cet évènement fâcheux, seroient sans doute bien précieux à l'Art. D'un côté, ils conserveroient aux frictions la confiance qu'elles méritent, & de l'autre, ils épargneroient aux malades la gêne, l'ennui, les dégoûts qu'ils vont essuyer ou les risques qu'ils vont courir, & aux Chirurgiens un désagrément, qui ne peut être bien apprécié que par ceux qui l'ont senti. Mais où prendre ces signes? à leur défaut ne négligeons pas la foible lueur que l'observation a répandue sur cet objet.

Il est constant que les sujets les plus exposés à l'alternative de la fougue ou de l'inaction du mercure & conséquemment à être manqués, sont ceux d'un tempérament éminemment sanguin, éminemment bilieux, mélancolique, les habitans des pays chauds, où ces constitutions abondent, & sur-tout les Américains. Pour ces derniers l'un des deux écueils, dont nous parlerons, est presque inévitable, lorsqu'ils sont traités en Amérique, & même en France, avant qu'un long séjour les ait en quelque sorte naturalisés dans nos climats. Les individus qui ont la fibre

très sensible & très-irritable, ceux dont la peau est habituellement sèche, âcre, brûlante, & reste telle malgré les plus longues & les plus exactes préparations, enfin ceux dont le genre nerveux est affecté, rencontrent presque toujours dans le cours des traitemens mercuriels quelque écueil contre lequel l'espérance du succès échoue.

Dans ces cas, si épineux pour les méthodes mercurielles, la mienne a eu des succès que je n'avois pas prévus : les personnes vaporeuses, qui ont pris l'alkali volatil, ont été guéries aussi promptement, aussi complètement que les phlegmatiques ; je puis même assurer que dès les premières prises, il calme les nerfs. Ce calme est sur-tout d'un très-grand prix, lorsqu'on conduit des mélancoliques, gens inquiets, inconstans, désespérant toujours de la guérison & la cherchant sans cesse, commençant mille traitemens, & n'en finissant aucun ; parce qu'ils ont tous l'inconvénient d'augmenter le mal-aise intérieur, qui paroît à leurs yeux la maladie essentielle, quoique dans le fait il n'en soit qu'un accident, toujours très-subordonné & quelquefois indépendant de la véritable cause de leurs maux. L'administration du remède aux individus désignés dans ce paragraphe, n'a rien de particulier : on commence par la pleine dose ; si le corps s'échauffe outre mesure, si la peau devient sèche, il faut la diminuer un peu, humecter beaucoup, purger avec des minoratifs, & s'en tenir,

pour le reste du traitement , à la dose à laquelle on est descendu.

VI. Dans la grossesse , le danger de l'avortement arrête & ou pour le moins inquiète beaucoup les Praticiens. J'ai traité fort heureusement des femmes grosses , même dans le huitième & neuvième mois de leur grossesse. Je crois qu'il est prudent , peut-être même essentiel , dans cette circonstance , de s'arrêter à la demi-dose & de supprimer entièrement le purgatif qui entre dans ma formule. Pour s'opposer à la constipation , on fait prendre à la malade , de deux jours l'un , le soir en se couchant , une once de casse cuite. Il est raisonnable de diminuer ce jour-là le repas du soir ; un potage suffit.

VII. Nous devons à l'observation la connoissance d'une espèce de maladies vénériennes bisarres , capricieuses , rebelles , qui sous une apparente bénignité cachent une ténacité , une résistance extrêmes : tantôt elles semblent céder dans le cours des remèdes , & reparoissent dès qu'ils sont cessés : tantôt elles résistent obstinément au traitement le plus régulier , dont aucun obstacle , aucun accident n'a dérangé la marche. Contre toute apparence , j'ai échoué plusieurs fois dans sa traversée & quelquefois au port. Eh ! quel est le Praticien qui n'a pas éprouvé de pareils revers ? quiconque n'a jamais manqué le but , n'y a jamais visé. Rarement se décourage-t-on après une première épreuve infructueuse. On ne manque jamais de prétextes pour

hasarder de nouvelles tentatives. Les frictions ont-elles échoué? on n'avoit pas assez insisté sur les préparations, les onctions n'avoient pas été assez nombreuses ou assez fortes &c. Les préparations mercurielles salines ont-elles manqué le but? on ne les a pas prises à l'heure indiquée, on n'a pas été sobre dans la diète, on n'a pas assez gardé la chambre, &c. On entasse ainsi des raisons qui peuvent bien déterminer les malades à tenter l'évènement du mercure une seconde fois, mais qui ne les persuadent pas de son efficacité. Ils se jettent sans confiance & comme par désespoir, dans une longue suite de traitemens mercuriels; j'en ai vu plus d'une fois accumuler jusqu'à six & sept, tous infructueux comme le premier.

Tous les malades ne sont pourtant pas doués de cette heureuse docilité aux dogmes de l'Art : ses ministres ne peuvent leur offrir que le mercure, médicament, dont ils ont éprouvé plusieurs fois l'infidélité, & qu'ils ont pour ainsi dire en horreur : ils renonceroient plutôt à leur guérison, que de la chercher de nouveau dans ce minéral. Ils se précipitent donc dans les bras de l'empirique à tréteaux, qui déclame le plus haut contre le mercure. Il promet un remède non mercuriel; c'en est assez pour capter la confiance & ranimer l'espoir. Dès-lors les maux du malade s'allègent, & c'est peut-être le seul bien qu'il recevra du remède mystérieux qu'il va prendre. Je n'ose dire qu'il y trouvera souvent

la mort ; car la protection spéciale que le Public semble accorder aux Charlatans , doit nous rendre très-circonspects avec ces Messieurs. Que falloit-il pour arrêter le désespoir du malade & le conserver à l'art & à la vie ? Un peu moins de rigidité , je dirois presque de despotisme , dans les Praticiens qu'il a consultés. Il suffisoit qu'ils fussent persuadés , ou du moins qu'ils parussent l'être , d'un côté , que le mercure n'est pas un médicament infallible , de l'autre , qu'on peut guérir la vérole sans le secours de ce minéral.

Revenons à notre sujet. Quelle est donc la cause de l'opiniâtreté de ces maladies bisarres qui paroissent d'abord très-difficiles à guérir & qui peut-être l'étoient en effet ? ne pourroit-on pas la déduire des engorgemens infiniment petits , mais infiniment multipliés des aréoles cellulaires , & de ceux des derniers filets vasculaires de tout genre , engorgemens dont tous les phénomènes prouvent l'existence ou la possibilité ? Pour guérir de pareilles maladies , il faudroit dissoudre les très-petites obstructions qui les forment & les entretiennent. Or un premier traitement qui ne les a pas détruites , soit faute d'une ténuité suffisante dans l'agent , soit par quelque autre cause , les a nécessairement endurcis ; car c'est le propre des atténuaus de rendre plus compactes les engorgemens qu'ils ne fondent pas : par-là , le premier remède a donné lui-même à la maladie de

nouvelles forces pour résister à ceux qui le suivront (1). Peut-être que dans la fuite les globules mercuriels trop volumineux, arrêtés dans leurs courses par l'*angustation* du segment de vaisseau qui précède immédiatement la portion engorgée, ou par quelque autre cause, échappée à nos foibles regards, n'arrivent plus jusqu'à l'obstruction. Peut-être aussi que l'obstacle que la colonne des fluides a rencontré dans sa route directe, l'a portée avec force dans les ramifications voisines, qu'elle a dilatées jusqu'à égaler leur calibre à la somme du calibre qu'elles avoient

(1) Cette triste vérité, confirmée par trop de faits pour pouvoir être révoquée en doute, devrait bien convaincre les malades de l'importance dont il est pour eux de tomber d'abord en des mains habiles ! Je n'ai jamais conçu qu'un être qui se prétend raisonnable puisse donner tant de soins au choix d'un homme d'affaires, d'un cuisinier, d'un jockey, &c. & recevoir en quelque sorte des mains du hasard, sans défiance & sans examen, un ministre de santé. Croit-on que le ton patelin, l'air dogmatique & empesté, les courbettes, l'astuce, le masque de l'affection & du dévouement, l'adresse à mettre habilement en jeu les plus viles machines pour arriver à la confiance, &c. supposent le talent ou le suppléent ? L'inconséquence va si loin sur cet objet, qu'un homme, dont j'estime, à beaucoup d'égards, le jugement & les connoissances, me disoit un jour de son Médecin ou Chirurgien (qu'importe ici la qualité du personnage) M. *** est un *sot*, mais il fait parfaitement son métier. Comment ne voit-on pas que si l'homme d'esprit, faute d'étude ou d'exercice, peut ne pas savoir son art, le *sot* est incapable de l'apprendre.

auparavant, joint à celui du tronc obstrué, & qu'alors les atomes mercuriels s'abandonnant doucement à la pente naturelle du torrent des fluides, n'arrivent pas non plus jusqu'à l'obstruction sur laquelle ils devroient agir.

De quelque source que l'inefficacité d'un traitement mercuriel découle, il est aujourd'hui bien reconnu qu'un premier échec en prépare un second, & sur-tout qu'on ne doit pas se hâter de passer à de nouveaux moyens : la précipitation en feroit perdre le fruit. Qu'un bon régime, mais pas trop strict, rétablisse les forces du malade : elles achèveront la guérison, si elle est avancée, ou prépareront le succès du traitement qui doit suivre celui ou ceux qu'on a tentés en pure perte. Si le malade a été manqué une ou plusieurs fois par les frictions, la saine pratique ne veut pas qu'on insiste sur ce moyen. On peut tenter alors les préparations mercurielles salines ; aidées d'un bon régime, & continuées, deux, trois, quatre mois, elles pourront réussir complètement, pourvu que la constitution du malade ou la nature de la maladie ne soit pas incompatible avec leur *stimulus*. Mais si ces préparations échouent encore, qu'on ne s'obstine pas à chercher dans le mercure un succès qu'on n'y trouvera point. Transportez alors votre confiance à la méthode de *Hutten* ou à quelque autre agent non métallique. N'oubliez pas qu'une longue expérience avoit porté Boerhaave à recourir

aux bois , dans ces circonstances , & qu'il nous assure que ce n'étoit pas sans beaucoup de fruit. Une femme traitée pendant dix ans , presque à chaque saison , par divers Praticiens célèbres de la Capitale , conservoit encore les signes les plus caractéristiques de la vérole. On lui proposa pour dernière ressource un remède végétal très-doux , que M. Astruc n'improva pas , *ne le croyant pas plus capable de nuire* , comme il le disoit lui-même , *que de guérir*. La malade en reçut , contre l'attente de ce grand Médecin , une entière & parfaite guérison. J'ai été témoin , mais témoin désintéressé , de ce fait , & je lui dois en partie ma façon de penser actuelle sur la manière d'agir générique des remèdes anti-vénériens.

Nous avons opposé plusieurs fois l'alkali volatil à des maladies de l'espèce dont nous parlons ici , & nous pouvons assurer qu'il a surpassé notre attente. J'observerai néanmoins , pour ne rien omettre de ce qui peut éclairer les Praticiens , que j'ai cru dans ces circonstances devoir augmenter la proportion du purgatif. Cet ingrédient a contribué sans doute à la guérison ; il doit être admis à partager l'honneur du succès.

VIII. Tous les Ecrivains *de maladies vénériennes* , ont spécifié des cas où les tisanes sudorifiques doivent terminer le traitement & consommer la guérison. Ce précepte est très-salutaire. Les bons Praticiens ne s'en écartent point ; mais les malades cherchent à s'y

soustraire : la saveur désagréable de ces boissons, la quantité à laquelle elles veulent être prises, pour produire l'effet désiré, les effraient. Supposons néanmoins leur résistance vaincue, ces tisanes n'excitent pas toujours la sueur; le vœu de l'Art n'est pas rempli. Ne pourroit-on pas, dans les mêmes vues, donner vingt, trente grains d'alkali volatil, & faire boire par-dessus quelques tasses d'infusion de thé, de mélisse, de petite sauge ou de quelqu'autre boisson diaphorétique agréable? Il est très-certain que ce sel exciteroit la sueur, & je présume qu'elle ne seroit pas moins profitable que si l'esprit recteur ou l'huile essentielle des bois exotiques, ou quelqu'autre substance végétale indigène la déterminoit. La raison au moins le veut ainsi; mais il faut consulter l'expérience, & j'en trouverai difficilement l'occasion, puisque je ne frictionne point.

Après avoir annoncé d'après l'expérience, que des faits nombreux attestent la vertu anti-vénérienne des alkalis volatils, il me semble que je pourois me dispenser de faire parler en leur faveur les notions pathologiques & thérapeutiques. Il le faut pourtant : dans ce siècle de philosophie, on donne tout au raisonnement; on refuse tout au témoignage des hommes, & je n'ai pas assurément le droit de demander une exception. Cherchons donc dans les dogmes de l'Art de quoi détruire la prévention qui fait du mercure le remède exclusif, le *spécifique* du mal

vénérien. Les argumens que nous emploierons pour ébranler & renverser peut-être sa *spécificité* & son *unité*, serviront à prouver dogmatiquement la possibilité de guérir la vérole par les alkalis volatils.

J'ai vu la difficulté de l'entreprise ; elle est effrayante : » Nous voulons être éclairés, a dit quelqu'un avant moi ; nous permettons qu'on ajoute à nos connoissances, mais nous souffrons impatiemment qu'on nous convainque d'erreur, qu'on nous force à perdre une partie de notre savoir ». De-là sans doute cette résistance extrême qu'ont éprouvée de la part de leurs contemporains tous ceux qui ont proposé des opinions contraires à l'opinion règnante ; de-là Galilée aux genoux des Cardinaux inquisiteurs, & Descartes sans patrie. Mais tirons le voile sur ces grands exemples d'aveuglement, aussi étrangers à ce siècle de raison qu'à notre sujet, & renfermons-nous humblement dans la question médicale, que nous nous sommes proposé de discuter dans cet article.

On tient généralement le mercure pour le remède unique de la vérole, & son spécifique. Qu'on demande cependant aux plus fermes défenseurs de cette opinion, les raisons sur lesquelles ils se fondent. Ils répondront tous, s'ils sont de bonne-foi, qu'ils tiennent pour vraie l'opinion générale ; qu'ils n'ont rien vu dans leur pratique, qui ait dû les défabuser ; mais qu'à la vérité ils n'ont jamais pris la peine d'analyser, de discuter l'objet de leur croyance. Qu'ils

avouent donc dès le premier pas, que si le mercure réunit les suffrages, c'est moins à la raison qu'à l'habitude qu'il les doit. Je ne prétends pas avancer que l'idée avantageuse qu'on a de la vertu de ce minéral n'est pas fondée en raison, mais j'ai en vue de prouver, que ce n'est pas de l'aveu de la raison, qu'on l'a cru l'unique remède de la vérole & son spécifique.

D'après la connoissance que nous avons de la crase primitive des humeurs dans la vérole, feroit-ce trop avancer que de prétendre, que toute la vertu du mercure se réduit à la faculté que nous lui connoissons, d'atténuer les fucs épaissis & de détruire, par cette opération unique, les stases & les engorgemens? nous ne le présumons pas; or, si d'un côté cet épaississement est démontré, autant qu'un fait conjectural peut l'être, & si de l'autre, la raison ne peut se refuser à la façon d'agir que nous attribuons à ce minéral, sur quel fondement l'a-t-on donc cru le remède seul & exclusif de la vérole? sans doute sur la foi de l'expérience? Mais qu'a-t-elle dit cette expérience? elle a montré qu'entre tous les anti-vénériens connus, le mercure semble mériter la préférence. J'accorderai même pour un instant qu'elle a tenu le même langage à tous les peuples soumis aux coups de ce redoutable fléau. Mais que prouve cet accord? il dit à ma raison & la contraint d'avouer, que le mercure est le meilleur des anti-vénériens généralement connus & rien au-delà. Des mêmes

Faits, on se croit pourtant en droit de conclure, non-seulement qu'il est le seul anti-vénérien existant, mais encore le seul possible. Le dernier membre de cette assertion révoltera peut-être, par son absurdité frappante, les partisans les plus zélés du mercure, quoiqu'en d'autres termes cette même proposition soit à chaque instant dans leur bouche. Qu'on propose un anti-vénérien quelconque, non mercuriel; vous les entendrez tous faire en chœur contre le nouveau venu ce terrible raisonnement : *il ne tient pas sa vertu du mercure ? il ne guérit donc pas ; car on ne guérit point la vérole sans ce minéral.* Ils font donc réellement & presque sans s'en douter, le raisonnement qu'ils trouveront absurde ici. Je suis donc en droit de dire que ceux qui tiennent ce langage croient le mercure non-seulement le seul anti-vénérien connu, mais encore le seul possible.

Qu'on juge combien une telle erreur a dû borner l'investigation des anti-vénériens; combien peu il a dû trouver d'hommes zélés, sur-tout parmi les gens instruits, qui aient osé sortir du cercle étroit que la prévention traçoit autour d'eux; combien enfin on a dû multiplier les préparations mercurielles, puisqu'il ne s'en est point trouvé qui ne laissât beaucoup à désirer. La vogue du mercure & l'énorme multiplication de ses composés, sont donc les fruits du préjugé, & la prétention de sa vertu exclusive, une absurdité révoltante. Nous avons essayé de prou-

ver par le raisonnement, que le mercure n'est pas le seul remède de la vérole. Tâchons d'en compléter la preuve par l'expérience, en parcourant rapidement les divers genres de remèdes anti-vénériens, qui ont tour-à-tour & en différens temps, partagé la confiance des Praticiens.

Pour se convaincre donc que le mercure n'est pas le seul remède capable de guérir la vérole, il suffit de jeter les yeux sur l'histoire de l'Art, d'ouvrir les recueils d'observations. On y verra des cures admirables antérieures à la découverte de la propriété anti-vénérienne de ce minéral ; on y apprendra qu'après avoir été long-temps en possession de la confiance publique, le mercure fut dépossédé par diverses substances végétales, & décrié même à tel point, qu'au commencement de ce siècle, il ne se trouvoit pas un seul Praticien qui se permît de l'employer, dans cette même Bologne où Bérenger de Carpi se rendit autrefois célèbre par la méthode des frictions, qu'il inventa (1). Si le mercure s'est élevé depuis à la plus haute réputation, s'il a plongé dans l'oubli les remèdes qui l'avoient fait oublier lui-même, il le doit en partie à la simplicité des méthodes dont il est la base, simplicité qui n'exclut pas l'ignorance de son administration ; tandis que les méthodes où il n'entre pas, sont pour la plupart très-compli-

(1) Morgagni, Epist. LVIII, N°. XVI.

quées , & n'accordent le succès qu'au seul savoir. On doit d'ailleurs se souvenir que de nos jours , il n'a pas tenu à Boerhaave , que le mercure réduit à sa juste valeur , ne perdît la meilleure partie de sa célébrité , & que les remèdes végétaux , qui n'en ont plus , ne reprissent celle qu'ils méritent à juste titre.

Il feroit sans doute bien à desirer qu'un homme instruit & sans préjugés , entreprît de rendre à chacun des remèdes employés avec succès contre les maux vénériens , la portion de confiance dont il est digne.

Qu'on ne dise pas que mes vues sont remplies ; elles ne le sont qu'en apparence : il existe à la vérité un *Aphrodisiacus* , mais qui lit les *in-folio* ? N'est-il pas cependant de la dernière importance que quiconque traite les maladies vénériennes , soit familier avec toutes les méthodes , avec tous les moyens ? Le meilleur de tous les remèdes n'a pas une efficacité absolue ; elle n'est jamais que respectueuse : le mercure est sans contredit un meilleur remède que la squine ; il existe cependant des cas où cette racine lui est préférable , & *Hutten* manqué sept fois par le mercure , fut guéri par le gâiac. Ceux qui nous disent que le mercure guérit toutes les maladies vénériennes , nous trompent ; car il en est , dit le célèbre *Van-Swieten* (1), d'après l'illustre *Boerhaave* & une longue expérience , il en est où son efficacité

(1) Aphor. 1478.

ne suffit pas , de quelque manière qu'on l'emploie.

J'ai cru l'énumération de ces moyens utile aux jeunes gens , qui , pour la plupart , ignorent même l'existence de ces ressources. Ceux qu'une louable émulation porteroit à chercher de plus amples instructions , les trouveront dans *Aloysius Luifinus* , sur-tout dans l'édition qu'en a donnée Boerhaave.

I. *Les sudorifiques*. Ils sont de deux espèces : les uns se bornent à chasser les suc blancs par les organes de la transpiration , sans aucune atténuation préparatoire immédiate , tels sont les étuves sèches , humides , les bains d'eau commune très chauds , de vendange , de tan , de fumier , de sable , la vaporation avec l'esprit-de vin , &c.

Quoique ces moyens soient plus propres à favoriser l'action des autres remèdes , qu'à opérer seuls la guérison , il n'en est cependant aucun qui , placé convenablement , ne produisît des effets qu'on attendroit en vain de tout autre moyen. Plusieurs même ont souvent guéri seuls : le bain de fumier est encore aujourd'hui presque le seul remède des Payfans de certaines Provinces de Pologne , & des témoins oculaires m'ont assuré , que les malheureux n'ont pas à se plaindre de la disette où les réduit l'ignorance ou la pauvreté.

Les sudorifiques de la deuxième espèce délayent , dissolvent , atténuent les humeurs viciées , avant de les chasser hors du corps. Ceux-ci sont très-nom-

breux ; je ne comprendrai dans la liste suivante, que les sudorifiques qui ont été le plus communément employés.

Le gaiac, la squine, la falsepareille, le sassafras, le bois de genièvre, de frêne, de cirtonnier, de cyprès, de térébinthe, de cèdre, d'ébene, de buis, de figuier ; les racines de bardane, la rhubarbe, le rapontic, la racine d'aunée, d'aristoloche, de centauree, de *scordium*, de dictame, de cabaret, de lys - asphodèle, de gentiane, d'herbe de coq, de *galanga*, de roseaux, de roseau aromatique, de schénante ou jonc odorant ; les écorces de canelle, de canelle gérosée, de sureau, d'ieble, de caprier ; les fruits de gérosée, de muscade, de genièvre ; & parmi les herbes, le chamédris, la lavande, l'absinthe, le pouillor, le serpolet, le calament, l'herbe aux chats, l'hypérimon, le thym, l'hysope, le chardon bénit, la bénoite, la bistorte, &c. On me permettra de mettre au nombre des sudorifiques, en attendant que de nouvelles connoissances marquent leur véritable place, les trois plantes suivantes : la cigüe, l'aconit, la *Lobelia*, ou *Rapunculus Americanus*, *flore dilutè caruleo*, de Boerhaave, & la figue d'Inde, en cela remarquable, selon Rodrigue Diez de Isla, qu'elle guérit la vérole en excitant une fièvre de douze heures.

La plupart de ces substances, sur-tout les indigènes, sont si profondément ensevelies dans l'oubli,

qu'il ne faut pas espérer qu'une simple énumération leur ramène les regards des Praticiens (1). Elle ne fera pourtant pas inutile , si elle rappelle à leur souvenir , dans les revers dont la pratique la plus heureuse n'est pas exempte , que le syrop de S. Ambroise a guéri plus d'une fois des maladies rebelles , & qu'une vérole ancienne , grave & opiniâtre ne tint pas contre la décoction de racines de bardane , de marrube & d'écorces de noix vertes (2).

La cigüe , l'aconit , la *lobelia* ne sont comptées que depuis peu d'années parmi les anti-vénériens. L'expérience a fait connoître leur vertu , mais elle ne l'a pas confirmée ; c'est l'affaire du temps. Les premiers essais de ces plantes sont très-frappans : la cigüe a guéri une maladie grave , non-seulement rebelle au mercure pris intérieurement & extérieurement , mais encore , à beaucoup d'autres moyens choisis avec discernement (Storck. Collin.).

Dans une vieille femme , une maladie qui avoit résisté à tous les anti-vénériens connus , ne tint pas contre l'aconit (Storck) ; & la *lobelia* non-seulement guérit , au rapport de Van-Swieten , mais guérit en

(1) La nature & l'objet des Pamphlets dont nous parlions à la page 13 publiés depuis la première édition de cet Essai , prouvent que nos vues n'ont pas été perdues pour tous les Lecteurs.

(2) Morgagni , Epist. 58 , N^o. 17.

vingt jours au plus (1). Enfin l'on vient de découvrir dans l'opium, donné depuis trois grains jusqu'à quinze, dans l'espace de vingt-quatre heures, en augmentant graduellement la dose, un anti-vénérien d'autant plus précieux, qu'il pourroit offrir, dans certains maux vénériens dégénérés, une ressource unique (2).

Les bois sudorifiques exotiques, le gaïac, la squine, la falsepareille, le sassafras n'ont point dégénéré; or ils guérissent autrefois à tel point, que Nicolas Pol, Médecin de Charles V, atteste, » que » trois mille malades désespérés, furent guéris presque à » la fois par l'usage de la décoction de ces bois, & » qu'après leur guérison, il leur sembloit renaître (3). D'où vient donc l'apparente inefficacité de ces bois? Il y a long-temps que Mathiolo en a montré la source; c'est de la négligence des Praticiens, qui ont beaucoup trop diminué la dose de ces remèdes, trop abrégé la durée du traitement & donné trop de liberté à leurs malades. On passe presque toujours d'un excès à l'excès opposé: dans la vue d'éviter les sueurs excessives, on les a donnés en si petite dose qu'on n'a pas même excité des sueurs modérées. Il est si vrai que le relâchement des Praticiens est la seule cause de l'inefficacité prétendue des bois sudo-

(1) Aphor. 1478.

(2) Voyez London Medical Journal, 1783, pag. 420; 1785, pag. 1. Medical Communications, pag. 307, &c.

(3) *Opuscul. de Curatione Morb. Gallici.*

riques, qu'en rendant au traitement sudorifique sa plénitude & sa vigueur, comme l'a fait Boerhaave, on retrouve son efficacité. Chargez la décoction sudorifique d'Astruc d'autant de principes actifs qu'en contient celle du Professeur de Leyde; adoptez les doses du premier & les précautions pratiques du second, vous accordez ces deux grands hommes, tout opposés qu'ils paroissent, & vous rendez à l'Art un secours utile, nécessaire & essentiel, dont on n'auroit pas dû le priver.

En un mot, puisque c'est des Indiens que nous tenons les sudorifiques, ne devrait-on pas les administrer à leur manière, ou du moins, retenir de leur méthode tout ce qui n'est pas impraticable dans nos climats! Or qui ne fait point, que les Indiens s'échauffent par les plus violens exercices avant de prendre leurs boissons sudorifiques, & qu'immédiatement après les avoir prises, il se couchent dans des lits de coton suspendus & branlans, dont le mouvement soutient l'agitation des fluides, & les dispose de plus en plus à s'échapper par les émonctoires de la peau.

Je ne m'arrêterai pas à décrire la marche qu'on devrait tenir dans l'administration des sudorifiques, lorsqu'on veut pousser à la peau; elle est connue de tout le monde. Il n'en est pas de même de leur administration dirigée vers les émonctoires des urines. Deux fois cette méthode a été imaginée ou

renouvellée avec succès , & deux fois elle est retombée dans l'oubli (1). Elle consiste à faire usage des décoctions sudorifiques , principalement de celle de gaïac , comme on use des eaux minérales. Valsalva en donnoit d'abord deux ou trois livres , observant soigneusement si elles prenoient la voie des urines , & non celles des sueurs & des selles , comme il arrive quelquefois. Si ces décoctions affectoient de préférence l'une des deux dernières routes , ou les deux à la fois , il en discontinuoit l'usage ; sans doute pour le reprendre , lorsque leur première impression seroit dissipée ou au moins affoiblie. Au contraire lorsqu'elles passoient facilement par les couloirs des urines , il en augmentoit la quantité jusqu'à la dose de dix livres par jour. Peut-être étoit-ce dans la vue d'entraîner les sudorifiques vers cet émonctoire , que Fioravanti leur associoit l'acide vitriolique , & Alexis Piémontois le vinaigre scillitique.

Quoique cette méthode ait eu des succès frappans entre les mains de Valsalva & de Morgagni ; son illustre élève , je n'oserois lui donner une préférence absolue sur l'ancienne , dont les bons effets sont connus depuis long-temps ; cependant je ne dissimulerai pas qu'il me semble appercevoir dans la nouvelle deux

(1) Par Maynard , Lib. 14 , Epist. Medic. 4 , & par Valsalva. Vid. Morgagni Epist. 58 , N°. 16.

avantages qui lui sont propres , & qui pourroient lui mériter la préférence dans quelques circonstances particulières.

La nouvelle méthode n'est pas aussi gênante que l'ancienne , elle doit aussi moins épuiser le malade , puisque d'un côté elle admet une diète plus nourrissante , & que de l'autre l'évacuation qu'elle détermine , étant plus naturelle , doit être moins laborieuse pour celui qui l'éprouve & moins dispendieuse pour le *principe conservateur* , dont il importe tant de conserver l'énergie dans le traitement des maladies chroniques.

Le second avantage se rencontre dans la tendance qu'ont les matières âcres , (& l'on prétend que les humeurs virulentes ont ce caractère) à prendre la route des reins , qui semblent spécialement destinés à leur séparation & à leur expulsion ; tandis qu'elles ont autant de répugnance à se porter vers la peau , que celle-ci en montre à leur livrer passage.

Il est probable que les miasmes âcres , irritans , parvenus à la surface du corps , crispent les vaisseaux qui devoient les transmettre au dehors , & s'opposent eux-mêmes à la dépuración , qu'on tente par cette voie. Peut-être est-ce pour cette raison que la transpiration diminue si prodigieusement dans l'érysipèle & le marasme , qu'on ne réussit jamais à la rétablir , à moins que par l'usage des bains & des autres moyens appropriés , on ne parvienne à faire perdre

à la peau sa sécheresse, sa tension, son excès de sensibilité, son éréthisme, &c.

Une autre conséquence de cette théorie, en tout conforme à l'expérience, est que les sudorifiques déterminés vers la peau, ne sauroient convenir aux habitans des Pays froids, aux vieillards, aux femmes; parce que tous ces individus transpirent peu dans l'état de santé, & qu'il n'est pas moins difficile de changer subitement les manières d'être physiques habituelles, que de réformer les habitudes morales; mais comme tous ces malades urinent d'autant plus qu'ils transpirent moins, les sudorifiques, pris à la manière de Valsalva, leur conviennent à titre d'atténuans diurétiques, & l'on ne doit pas les négliger, lorsqu'ils sont indiqués d'ailleurs par les circonstances générales de la maladie.

Nous passerons légèrement sur les bienfaits réels des bains sulphureux; mais nous insisterons sur les essais qu'il conviendrait de faire, dans certaines infections rebelles, du moyen proposé par Michel Paschalis. Cet Auteur loue beaucoup & réduit en méthode l'immersion du malade dans la vapeur de pyrites rougies au feu & arrosées de vinaigre (1). La vertu résolutive de cette vapeur étoit célèbre chez les Anciens; elle le seroit encore parmi nous, pour une

(1) De Morb. quodam composito.... in Collect. Luifini, pag. 219.

infinité d'accidens véroliques , si l'on daignoit rendre à l'Art un secours moins proscrire qu'oublié. Je n'ai point d'expérience qui puisse la rétablir dans ses droits anti-syphilitiques ; mais la raison approuve les tentatives qui pourroient la confirmer. Soyons, s'il se peut , aussi riches en ressources contre la vérole , qu'elle est féconde en expédiens contre les coups que nous lui portons.

II. Les *purgatifs*. On mettoit autrefois au nombre des méthodes anti-vénériennes le traitement par les purgatifs. On a cru depuis cette méthode insuffisante, & bientôt elle est tombée dans un profond oubli. Les purgatifs , considérés comme simples évacuans , ne sont pas suffisans pour guérir une vérole un peu renforcée ; mais ces mêmes remèdes envisagés comme atténuans & comme évacuans , peuvent , dans certaines circonstances , opérer l'entière guérison. Aussi l'expérience avoit-elle fixé la confiance de nos pères sur des substances qui réunissent les deux qualités que nous envisageons dans les purgatifs : la confection hamech , l'agarc , l'aloès , & sur-tout l'ellébore noir ; étoient les principaux instrumens de cette méthode.

On fait qu'un cocher de Paris , qui se mêloit de traiter les maladies vénériennes , guérissoit ou tuoit son homme en moins de huit jours , au moyen d'un vin de coloquinte. Cette méthode est fort ancienne ; on la trouve dans Léonard de Fioraventi ; en voici l'histoire.

» Pendant un séjour de quelques mois que je fis

autrefois à Palerme (avant 1549), dit Fioraventi, je vis un vieillard très-savant dans la pratique, mais peu versé dans les belles-lettres, qui guérissoit merveilleusement *le Mal François*, de la manière suivante. Il mettoit infuser le soir dans un verre de vin vieux, une pomme de coloquinte. Le matin de très-bonne heure il exprimoit le vin, il y ajoutoit un demi-gros de musc, & le faisoit prendre au malade, couché & bien couvert dans son lit, où il suoit pendant deux heures. Il le nourrissoit ce jour-là avec du pain trempé dans la décoction très-réduite d'une poule ou d'un chapon cuit dans le vin blanc doux, & la chair de la volaille. Les trois jours suivans, il tenoit le malade au lit, afin de profiter des sueurs, & le nourrissoit de biscuit, d'amandes & de vin pur pour toute boisson. Le cinquième jour il redonnoit le vin de coloquinte, ce qu'il répétoit jusqu'à trois fois dans l'espace de douze jours, après lesquels les malades étoient guéris (1).

Fioraventi témoin des succès du bon vieillard sur une douzaine de malades, ose à peine en croire ses yeux. Pour nous, de pareilles guérisons n'ont rien d'incroyable, ni de merveilleux. Combien de fois une fièvre inflammatoire n'a-t-elle pas guéri radicalement des maux vénériens très-graves ! la fièvre artificielle excitée en cette occasion, peut agir avec la même énergie ; mais l'épreuve est dangereuse ; il n'y auroit pas

(1) *Capricci Medicinali*, lib. 1.

moins d'imprudence à la conseiller indéterminément, que de témérité à la tenter, sans un grand fonds de connoissances, rarement réunies dans un seul homme. Peut-être l'infusion de la coloquinte sagement modifiée, fourniroit-elle une ressource utile dans les cas presque désespérés, où l'on n'attend plus rien des autres méthodes.

S'il convient d'atténuer dans cette maladie, il n'est pas moins important d'évacuer les matières atténuées. Combien de fois les frictions elles-mêmes n'ont-elles pas échoué, parce qu'on a négligé de remplir cette intention secondaire ? La peau, les reins ne fournissant pas toujours des issues suffisantes aux humeurs viciées, qui cherchent à s'échapper, elles se répandent dans le tissu cellulaire, l'engouent, y stagnent & produisent non-seulement la récurrence, mais encore, selon Rondelet, des accidens qui n'existoient pas auparavant (1). La remarque de Rondelet ne fut pas stérile dans les mains du célèbre Petit : on sait qu'il fut toujours très-exact à purger plusieurs fois & fortement les malades sur la fin du traitement, & qu'il regardoit ces évacuations comme une partie très-essentielle de la curation. En un mot, les vrais Médecins n'ont jamais

(1) *Novi ego multos, dit Rondelet, qui post inundiones & diatas, dolores vel exostoses passi sunt, cum antea nihil tale passi essent, quia materia fuit attenuata, liquefacta & ad partes externas attracta, non autem evacuata. DE MORB. ITALICO.*

dédaigné la ressource des purgatifs, même dans les véroles invétérées; ils sont trop sages pour adopter des opinions exclusives. Rivière guérit en vingt jours, par l'heureux concours des purgatifs & des sudorifiques, plusieurs vérolés, l'un desquels avoit été traité plusieurs fois inutilement par le mercure. Il est inutile de pousser plus loin les autorités, pour confirmer un fait dont chacun peut trouver la preuve dans ses propres Observations, s'il veut bien les peser sans intérêt & sans prévention.

Quand on pourroit méconnoître l'utilité des purgatifs drastiques dans les maladies vénériennes; quand on leur refuseroit la faculté de guérir la vérole générale, on n'en seroit pas moins forcé de convenir que certains symptômes, tels que les exostoses fausses, ne cèdent guères qu'à ce genre d'évacuans, & ne lui résistent presque jamais.

Les purgatifs sont aussi la panacée, le remède universel des empiriques: ils leur doivent le peu de guérisons sur lesquelles repose le fondement fragile de leurs réputations éphémères. Le hazard leur offre-t-il un cas où l'homme de l'art a laissé la guérison imparfaite, pour n'avoir pas évacué suffisamment? Ils purgent, non parce qu'ils reconnoissent l'indication de purger, mais parce que leur remède est purgatif, & ils guérissent. Deux ou trois succès suffisent pour les accréditer, mais ce n'en est pas assez pour nourrir l'enthousiasme qu'ils ont fait naître. Le nombre de

leurs victimes augmentant en raison de l'extension de leur pratique , & leurs succès restant nécessairement très-bornés, parce que les cas où leur prétendu spécifique convient ne sont pas communs, il arrive un moment où le peuple indigné d'avoir été la dupe d'un imposteur, brise les tréteaux & replonge le Charlatan dans la fange, d'où il l'avoit tiré.

Comment en effet les succès de l'empirique seroient-ils constans ? Il n'a qu'un moyen ; ce moyen unique, même en le supposant bon, ne peut avoir qu'une bonté respectueuse & dépendante d'une juste & précise application : or, cette application exige beaucoup de connoissances, & le Charlatan n'en a aucune. Allons plus loin, & supposons-lui de l'instruction, ce qui n'est pas impossible, vu les différentes classes de Charlatans répandus dans les grandes Villes, les malades ne s'en trouveront pas mieux ; car on ne doit pas s'attendre, ni qu'il renvoie le plus grand nombre de ceux qui s'adresseront à lui, par la raison qu'ils ne sont pas dans le cas privilégié que son remède exige, ni qu'il change de méthode : le premier est incompatible avec le sordide amour du gain qui lui fait porter la faux dans la moisson d'autrui, & le second choque évidemment les maximes fondamentales du charlatanisme.

III. *Les exercices forcés, la vie dure.* Quoiqu'il soit incontestable que bien des malheureux ont dû la cessation de leurs maux à ce genre de secours,

peu de gens ont été tentés d'y recourir, même dans ces cas extrêmes où il semble offrir une ressource unique. Nous ne manquons cependant pas de garans qui le conseillent, ni d'exemples qui en confirment l'utilité. Nous pourrions en citer un très-grand nombre, nous les avons sous les yeux; quelques-uns des principaux suffiront pour remplir notre objet.

Fracastor a chanté dans son Poëme (*Syphilis*), en Vers dignes du Cygne de Mantoue, les bienfaits de l'exercice :

*Vidi ego sapè malum qui jam sudoribus omne
Finisset, sylvisque luem liquisset in altis:
Sed ne turpe puta dextram submittere aratro,
Et longum trahere incurvo sub vomere sulcum,
Neve bidente solum, & duras proscindere glebas.....* Lib. 2.

J'ai vu dans les forêts la vérolique essence
En des flots de sueur éteindre son venin :
Qui que tu sois, veux-tu voir finir ta souffrance ?
Trace de longs sillons ou la bêche à la main,
De la terre endurcie ose entr'ouvrir le sein....

Fallope dit avoir vu des Galériens guéris par les travaux les plus violens, aidés de la nourriture la plus mince, & la moins saine en apparence (1). Des

(1) *Ego vidi aliquos curatos ligno fagi, qui conjecti in triremes, atque, institutâ victûs ratione tenuissimâ, laborantes, ex toto liberabantur. DE MORB. GALLIC. Cap. 37.*

faits semblables sont attestés par Emmanuel Aranda, dans la relation de sa captivité d'Alger.

Quoique la température de notre climat doive rendre ces sortes de guérisons moins communes en France qu'en Italie & en Afrique, elles ne sont pas entièrement inconnues dans nos Galères, sur-tout dans celles de la *Méditerranée*.

Rien ne caractérise mieux les grands Médecins que le rare & précieux talent d'employer à propos les ressources de l'Art. Dans un cas désespéré, Van-Swieten (1) a su tirer le plus grand parti de l'exercice, ressource ignorée du plus grand nombre des Praticiens, & ridiculisée par les autres : » J'ai vu, dit-il, un cas remarquable qui m'a montré ce que peuvent contre une vérole presque désespérée, la fermeté d'esprit du malade, jointe à une diète très-sévère & à un travail forcé, soutenus avec constance. Je fus consulté par un jeune homme de qualité réduit à la situation la plus déplorable : il avoit subi quatre fois le traitement par les frictions; chaque fois on avoit cru la guérison sûre, & toujours la maladie avoit reparu; trois fois aussi la décoction de gaïac avoit été employée sans succès. Il portoit sur le sternum & les clavicules plusieurs tumeurs, & une seule de même nature que les autres sur le front; sa peau étoit couverte en différens endroits, de taches difformes. Il

(1) Aph. 1478. souffroit

souffroit des douleurs nocturnes dans les os, &c. Ce malheureux, détesté de sa famille, & manquant de tout, ne trouvoit personne qui voulût le retirer chez soi, ni en prendre soin.

Je relevai son esprit abattu, en lui promettant du soulagement, n'osant lui faire espérer l'entière guérison d'une maladie aussi grave qu'invétérée. Il m'assura qu'il tenteroit & qu'il exécuteroit tout, même les choses les plus dures, s'il entrevoyoit le plus léger espoir de guérison. Comme il avoit reçu de la nature une complexion assez robuste & qu'il étoit dans la vigueur de l'âge, je le couvris d'un habit de payfan, & travesti de la sorte, je le mis au service d'un cultivateur, pour lui servir de valet, sans autre salaire du travail le plus rude, que la nourriture, même vile & grossière ; car, après le pain, il n'étoit nourri que de racines, de carottes, de panais, de pommes de terre, de poires, de pommes, d'orge, d'avoine, cuits dans l'eau & de choses semblables. Sa boisson étoit la sérosité aigrelette de lait écrémé. Il commença ce genre de vie, dans les premiers jours d'Avril, & soutint, avec la plus grande constance, les travaux de la campagne jusqu'au commencement d'Octobre. Pendant tout ce temps, il s'abstint sévèrement des viandes, des poissons, des œufs, du lait, du beurre, du fromage. Je l'ai vu quelques années après, père de plusieurs enfans, beaux & bien portans. On voit par les exemples des succès, tant anciens que modernes,

allégués dans ce paragraphe, que l'exercice & le travail forcé, considérés comme moyen curatif de la vérole, ne méritent pas le discrédit où ils sont tombés. Nous avons cru rendre à l'Art une de ses ressources, en les rappelant au souvenir des Praticiens. Qu'on ne me fasse pourtant pas l'injustice de croire, que je me sois flatté d'en accréditer l'usage; ce seroit mal connoître les hommes : il aura toujours contre lui sa dureté & son opposition avec la mollesse où nous vivons, & l'on peut assurément prédire, sans craindre d'être démenti par l'évènement, qu'il n'aura jamais la vogue.

IV. *Les alimens médicamenteux.* Les Voyageurs qui ont parcouru les côtes d'Amérique, assurent presque tous unanimement, que la chair des grandes tortues est excellente pour guérir la vérole; ils disent que si un vérolé ne prend pas d'autre nourriture, il lui vient d'abord des cloux par tout le corps, qui, venant à suppurer, entraînent le virus & amènent la guérison. Ils ajoutent que les Flibustiers ne se guérissent pas autrement. A la vérité, Astruc ne croit pas à ces guérisons : peut-être eût-il montré plus de prudence en se renfermant dans un doute volontaire & éclairé; voici du moins un fait qui fortifie ma conjecture.

Une femme de mauvaise vie, négligeant les premières atteintes du virus, tomba peu-à-peu dans un état si fâcheux, qu'elle parut à plusieurs Praticiens absolument sans ressource. Une vieille & abondante gonorrhée, des chancres à la vulve, des pustules sur

tout le corps , un crachement purulent , jaunâtre , avec une petite fièvre habituelle , étoient les principaux symptômes de cette affreuse maladie. Un Médecin de la Faculté de Paris lui conseilla le séjour de la campagne & la diète lactée , pour tout remède. Elle s'y fit transporter à la fin de l'hiver , & y passa environ sept mois , ne vivant que de lait de vache , qu'elle téttoit cinq ou six fois par jour , & de quelques fruits crus , bien mûrs. Nous la vîmes arriver , non sans étonnement , aux approches de l'hiver suivant , parfaitement rétablie. Elle voulut alors être traitée ; mais le sage auteur du conseil s'y refusa , bien convaincu qu'il ne manquoit rien à sa guérison. En effet , cette femme & deux enfans qu'elle a eu depuis , jouissent , au moment où j'écris ceci , de la santé la plus franche. Les faits de cette nature ne sont pas rares. Quoiqu'un seul dût suffire pour fixer sur cette précieuse ressource de l'art les yeux des Praticiens , nous en rapporterons quelques autres dans la Section suivante.

V. *L'influence du climat sur les maladies vénériennes.* Elle est telle , que non-seulement le climat les aggrave , lorsqu'il est défavorable , mais encore qu'il peut les guérir & les guérit en effet seul , au rapport de quelques Ecrivains , lorsqu'il leur est favorable. Le passage de Jean de Léon que je vais citer , d'après Astruc , appuiera cette double assertion. Cet Historien rapporte que „ dans la Barbarie on meurt pour l'ordinaire de la vérole , & qu'il est rare qu'on en guérisse au-delà du Mont-

Atlas. Dans toute la Numidie & la Libye, on la connoît à peine ; de sorte qu'il arrive souvent que les gens qui en sont attaqués, se réfugient au plus vite dans la Numidie ou dans le pays des Nègres, où l'air est si bien tempéré, qu'en demeurant là seulement quelque temps on se trouve guéri. C'est, ajoute-t-il, ce que j'ai vu de mes propres yeux arriver à un grand nombre de personnes, qui par-là n'avoient plus besoin ni de Médecin, ni de médecine.

On retrouve dans Fallope la même Observation (1) : il remarque que la vérole est moins répandue & moins fâcheuse à Naples & sur la côte méridionale de la Province d'Otrante, qu'à Padoue & dans les autres lieux plus froids de l'Italie. Quant aux guérisons opérées par la température & les autres qualités de l'atmosphère, si Fallope paroît s'éloigner un peu du sentiment de Jean de Léon, c'est seulement en ce qu'il fait entrer pour quelque chose dans ces guérisons, les fatigues du voyage & l'exercice inséparable du genre de vie propre aux Peuples Nomades, nécessairement adopté par les nouveau-venus.

Quoique ce moyen ne soit pas praticable à la rigueur, on peut jusqu'à un certain point participer à ses avantages : les pays froids & humides sont contraires aux vérolés, & défavorables au traitement ; le Norvégien fera donc bien, devant aller chercher du

(1) De Morb. Gallic. Cap. 38.

secours quelque part, de préférer *Vienne* à *Stockolm* ; l'habitant de *Vienne*, de préférer *Paris* à *Leyde*, &c...

L'influence du climat sur les maladies vénériennes & les avantages de l'émigration d'un climat froid dans un plus chaud, n'ont pas échappé non plus à l'Hippocrate Anglois : cet exact & pénétrant Observateur s'étoit apperçu, que ses Compatriotes guérissent mieux de la vérole en France qu'en Angleterre, & il ne s'est pas mépris sur les causes de la diversité des succès (1).

Quand on ne conviendrait pas avec Jean de Léon, qu'un climat favorable puisse sans autre secours guérir la vérole, on doit au moins inférer de la relation de cet Historien & des observations de Fallope & de Sydenham, que le choix des saisons pour le traitement de la vérole n'est pas une chose aussi indifférente, que les Praticiens semblent, depuis quelque temps, se l'être persuadé. Pourquoi, je vous prie, puisqu'on a retenu la méthode de guérir de

(1) *Qui fit, dit Sydenham, ut nonnulli lue venerea male mul-
tati in Galliam commigrare cogantur ut ab ea liberentur? Cujus
rei hanc esse rationem, quantum judicare possum, existimo; hu-
jusmodi agris, œconomiâ illorum corporum eversa ac viribus
prostratis, apud nos aër crassus ac humidus resarciendis minùs
idoneus est, cum iste Gallia, ut pote qui salubrior ac magis
serenus, spiritus corporis & vires deperditas instaurare aptus sit:
non quòd Practici ibidem degentes, utut docti quidem, methodum
quâ hîc morbus devinci possit, meliùs calleant, quàm nos hîc in
Angliâ. EPISTOL. RESPONSORIA SECUNDA.*

nos pères, en a-t-on retranché les circonstances les plus favorables au succès ? pourquoi dispense-t-on si facilement les malades de la clôture que nos pères exigeoient ? pourquoi traite-t-on presque indifféremment dans toutes les saisons, quoiqu'on sache que les échecs sont infiniment plus communs l'hiver que l'été ? je crois voir les réponses à tous ces *pourquoi* ; mais comment oser les faire ! il faudroit reprocher aux malades la frivolité des motifs qui les déterminent dans le choix qu'ils font d'un ministre de santé ; car de-là découle naturellement la mobilité de leur confiance. Il faudroit aussi reprocher aux Gens de l'Art leur cupidité. En est-il beaucoup en effet chez qui les raisons qu'on vient d'exposer puissent contrebalancer long-temps le désagrément de perdre un malade, impatient d'entrer dans les remèdes, & le chagrin, bien plus grand encore, de le voir passer en d'autres mains ?

VI. *Les seules forces de la nature.* N'en doutons pas, la nature peut guérir la vérole, comme elle guérit la maladie d'Amboine, le pian, la variole, &c. » Mais bien loin, dit un Ecrivain trop peu lu de nos jours, que les Médecins & les Chirurgiens ignorans, politiques ou ambitieux, tombent d'accord que la vérole se puisse guérir naturellement, ils ne conviennent pas même de la facilité qui se trouve quelquefois dans la cure qu'on en doit faire. Les ignorans ne sont pas assez laborieux pour aller au-delà des expériences com-

munes, & les ambitieux aiment trop leur réputation, pour proposer des moyens qui ne sont pas de l'usage ordinaire, & qui pourroient être condamnés par ceux qui n'en connoissent pas la vertu. En un mot, ces derniers sont trop attachés à leur intérêt, pour ne pas conseiller un remède qui ne leur coûte presque rien, qui ne guérit que dans un temps considérable, & qui ne souffre pendant son opération que des alimens très-peu dispendieux. Ce qui fait que ces sortes de gens assurent toujours que la maladie dont je parle ne peut être guérie que par le mercure, quand elle est à un certain degré, & qu'ils font ainsi souffrir le flux de bouche sans nécessité, aux hommes & aux femmes, aux vieux & aux jeunes, aux adultes & aux enfans, aux riches & aux indigens, enfin aux particuliers & aux personnes publiques, sans se mettre en peine d'exposer ni les uns, ni les autres à la perte des biens, de l'honneur, des emplois & de la vie même (1). » Pour l'honneur de la Profession, nous devons croire qu'il règne aujourd'hui parmi les Praticiens plus de délicatesse & de probité. Mais le même préjugé subsiste; le sarcasme offensant n'a pu l'abattre, essayons de l'attaquer avec l'arme de la raison «.

On conviendra que la nature commence souvent

(1) Blegny, Art de guérir les maladies vénériennes, Tom. I. pag. 202.

des efforts utiles , lorsque l'art cesse d'en faire d'impuissans (1) ; qu'elle seule guérit quelquefois la petite vérole , le pian , les scrophules , le *Rachitis* , le scorbut , la peste même ; on reconnoîtra qu'elle surmonte quelquefois , chez les personnes bien constituées , des virus féroces , tels que celui de la vipère (2) , & l'on niera rondement & sans scrupule , comme sans examen , que cette même nature puisse guérir la vérole (3). Cependant les faits & les témoignages que

(1) *Sapius natura novum opus exorditur, ubi conatus nostri desiere.* BAGLIVI.

(2) On fait périr en public tant de scélérats dans la capitale , n'en pourroit-on pas réserver quelqu'un pour des expériences utiles ! l'influence de l'exemple est-elle donc si puissante & si certaine , que dix rompus dans l'espace de douze mois , répri-ment plus que 5 , que 4 , ou qu'un nombre moins grand encore. Le xve. siècle vit faire des expériences sur des criminels ; ce n'est pas une preuve de la philosophie du xviiiè. , qu'on n'en fasse plus. On pourroit , par quelques inoculations faites à des malheureux destinés à périr sur la roue , s'assurer si le venin de la rage est essentiellement mortel , ce qu'on ne sçait pas encore. Il est bien vrai que tous les hydrophobes meurent , mais il n'est pas certain que tous ceux qui reçoivent le virus de la rage , abandonnés à la nature , deviennent hydrophobes ; des faits sans nombre semblent même prouver le contraire. Voyez ce que j'ai dit sur ce sujet , dans l'*Histoire de la Chirurgie* , Tom. 2^e , pag. 155.

(3) Il est pourtant des observateurs qui n'ont pas entièrement méconnu la réalité des guérisons spontanées. Voyez entr'autres Thierry de Hery , pag. 17 & suiv. , N. Massa , Vercelloni , Klein , &c.

nous avons rapportés, aux n^{os}. 4 & 5 de cet article, prouvent, à notre avis sans réplique, que la nature seule peut opérer la destruction ou l'expulsion entière du virus vénérien ; mais il faut des circonstances favorables pour qu'abandonnée à elle-même, elle triomphe de l'ennemi. Quelles sont ces circonstances ? au défaut des observations qui pourroient les faire reconnoître, tâchons de les saisir par le raisonnement.

Nous avons distingué plus haut deux temps dans la durée des maladies vénériennes, celui d'*épaississement* & celui de *fonte* ou de *colliquation*. Les premiers symptômes, & en même temps les premières preuves de l'épaississement des humeurs, produit par le virus vénérien sont, une difficulté de se mouvoir, une pesanteur habituelle de tout le corps, l'indolence qui entraîne l'aversion pour toute sorte d'exercices, une envie de dormir irrésistible, une mélancholie sombre, un fonds de tristesse qu'on porte partout avec soi, &c.

Il est raisonnable de penser qu'on doit peu compter sur les forces de la nature, lorsque l'épaississement est dans sa plus grande force. Dans ce période, les mouvemens musculaires, les oscillations des vaisseaux languissent ; ils sont opprimés par l'obstacle qu'ils devroient combattre & surmonter. La nature fera donc impuissante ici ; car elle n'a de forces, que celles des agens mécaniques, qu'on vient de

voir dans l'oppression & la *torpeur*. Cette impuissance est néanmoins conditionnelle, & subordonnée aux circonstances. Car si la nature, accidentellement sollicitée, acquiert des forces considérables & déploie toute l'énergie imprimée aux organes qu'elle régit, cette impuissance disparoît. Je veux parler ici des maladies aiguës entées sur la vérole. Combien de fois n'est-il pas arrivé que des symptômes vénériens très-graves ont cédé sans retour à des fièvres inflammatoires simples, à des petites véroles, à des fièvres putrides, &c.... De pareils faits ne sont pas rares ; mais le routinier n'ose ni les voir, ni en croire ses yeux, quand il ne peut les détourner.

Un épaisissement commençant, une cachexie vénérienne naissante, pourront être vaincus par les puissances mécaniques dont nous parlons, quoique aucun stimulus étranger n'augmente leur action ; la raison le veut ainsi, & l'observation le prouve. Astruc lui-même, tout rigide qu'il est, convient que la gonorrhée peut guérir radicalement à l'aide du seul régime. Un bubon primitif, qui tombe en fonte & s'ouvre de lui-même, ne laisse après sa guérison aucune trace de virus ; j'ai été cent fois à portée d'en répéter l'observation, faite avant moi par les Praticiens les plus graves & les plus expérimentés. Qu'on ne dise pas que ce ne sont là que des symptômes locaux, qui ne supposent pas nécessairement l'infection de la masse des humeurs ; car ce

Seroit répéter, sinon l'absurdité la plus grossière, au moins l'erreur la plus manifeste. Dans la foule de gens qui cultivent l'art de guérir, en est-il quelqu'un d'assez étranger à la physique animale, pour ne pas voir qu'il répugne à toutes les notions physiologiques & pathologiques, que le virus traverse une infinité de vaisseaux de tout genre, pour aller se nicher dans le tissu spongieux de l'urètre, dans les prostates, dans les glandes des aines, &c. sans s'écarter de la route qui conduit à sa destination, sans se mêler aux divers torrens qu'il rencontre dans son passage, sans se diffuser çà & là, à des distances plus ou moins grandes ? qui croira que ce virus, rendu au lieu où, huit, quinze, trente jours après, il doit donner les premières marques de sa présence, pendant ce long séjour, n'envoie aucune émanation aux parties qui l'avoisinent ? Il nous paroît incontestable que le virus se répand de proche en proche dans la masse des liquides, & par eux dans les solides. Si nous n'appercevons pas ses premiers effets sur les parties internes, c'est que n'en soupçonnant pas l'existence, on n'a pas appris à les reconnoître : ils seront même dans tous les temps difficiles à saisir, parce qu'ils doivent nécessairement avoir entr'eux les mêmes variétés, les mêmes différences que la nature a mises dans les fonctions des parties que le virus affecte.

Cependant je ne doute pas que les Praticiens n'aient sur ces symptômes *internes primitifs* d'infec-

tion, des observations qui pourroient ébaucher leur diagnostic, & fortifier l'opinion que nous hasardons ici. En mon particulier, je puis assurer que différens malades, instruits par une expérience personnelle, m'ont annoncé, d'après certains phénomènes extraordinaires excités dans leur machine, qu'ils se sentoient infectés du virus vénérien, & cela quatre, six, huit jours avant l'apparition des premiers symptômes locaux : chez les uns, ces phénomènes étoient un mal de tête particulier ; chez les autres, un certain mal-aise général, chez quelques-uns, une constriction, un spasme universel, qu'ils ne pouvoient définir, &c.

Lorsque la fonte s'est emparée des liquides épais, la nature doit suffire à la guérison, si elle suffit à l'expulsion des sucres liquifiés : or, elle peut produire ce dernier effet, lorsque les solides ont conservé quelque énergie & quelque vigueur. C'est ici le cas de ces scorbuts, où la diathèse putride n'attaque que les liquides, & tout le monde fait que ceux-ci se guérissent presque par la seule cessation des causes qui fomentent la putréfaction humorale. C'est même à cette époque de la vérole, que la nature a le plus d'avantage : les malades se trouvent alors à-peu-près dans le même état que lorsqu'ils quittent leurs linges, après un traitement mercuriel par les frictions, poussées jusqu'à la salivation. Il ne reste à cette époque, pour achever la guérison, qu'à rappeler à l'état

sain les liquides qui sont susceptibles d'y revenir, & à chasser les autres : la nature fait l'un & l'autre, & si l'art peut l'aider dans son opération, ce n'est qu'en soutenant l'énergie des instrumens qu'elle emploie & l'activité du principe qui les fait mouvoir (1).

La femme qu'on a vue plus haut guérie en peu de temps par les seules forces de la nature, étoit évidemment dans cette circonstance avantageuse, où la fonte a remplacé l'épaississement. C'est à la même circonstance que le malade, qui fait le sujet de l'observation suivante, dut la guérison d'une maladie aussi formidable & plus rebelle.

Un homme, dans la vigueur de l'âge, gagna une gonorrhée & un bubon, qui, quoique traités dès leur apparition, produisirent des accidens très-graves. Six traitements consécutifs ne modérèrent pas même l'activité du virus. Un septième non mercuriel, fait sous mes yeux, eut le même sort. Après une année entière de soins, donnés par des mains habiles, il restoit à ce malheureux réduit au dernier degré de marasme, une plaie énorme à l'aîne, qui

(1) Malgré le respect qu'on doit aux grands noms, je ne crains pas de dire, que parmi les erreurs échappées au savant Astruc, une des plus *anti-médicales* & des plus funestes est celle-ci, tirée de son MÉMOIRE CONTRE LES CHIRURGIENS, pag. 4 : *Si la nature agit dans les maladies vénériennes, ce n'est que pour se détruire.*

s'étendoit de jour en jour par l'érosion de plusieurs chancres répandus sur ses bords. La fonte putride avoit séparé d'avec les muscles abdominaux, une très-grande étendue de tégumens communs. La cuisse étoit en quelque sorte disséquée par mille clapiers, mille sinus ; la fièvre lente, inséparable du marasme, avoit tous les soirs des augmentations qui faisoient craindre à chaque instant pour la vie de cet infortuné. Il assembla plusieurs Praticiens qui, le trouvant hors d'état de supporter aucune espèce de remèdes, & prévoyant d'ailleurs une fin prochaine, se séparèrent sans rien statuer.

L'espèce d'abandon où le malade se trouvoit réduit, augmenta la confiance qu'il avoit en moi, & j'en sus profiter pour relever son courage & ranimer ses espérances. Ensuite mon premier soin fut de lui procurer un air plus pur que celui qu'on respire dans le centre de Paris ; il prit un appartement exposé au midi, dans l'endroit le plus élevé du Fauxbourg du Temple. Là, par mon conseil, il se livra tout entier à l'instinct, tant pour le choix, que pour la quantité des alimens. Il fit d'abord sa boisson principale d'une eau de riz ; il desira successivement du vin, du cidre, de la bière, & il satisfit tous ces goûts.

Je me contentois de tenir les plaies propres, & de les couvrir de topiques doux, sans autre inten-

tion que de procurer au malade le plus grand calme possible.

Deux mois se passèrent sans aucun changement sensible. Vers le milieu du troisième, le malade s'aperçut qu'il reprenoit de l'embonpoint, & bientôt après les plaies commencèrent à prendre un meilleur aspect. A compter de cet instant, rien ne troubla plus les soins de la nature, & la plus entière guérison les couronna vers la fin du sixième mois. Peu de temps après, il passa les mers, & je l'ai revu depuis à Paris, jouissant de la meilleure santé.

Des faits de cette importance, toujours présens à ma mémoire, m'ont procuré depuis la première édition de cet Essai, deux succès du même genre, que je crois utile de publier.

Un jeune homme de Province, arrivé très-sain dans la Capitale, partageoit ses momens entre les femmes & le jeu. Un accident fort ordinaire, un bubon vénérien interrompit enfin le cours d'une si belle vie. Long-temps avant l'infection, la fleur de santé qui brilloit autrefois sur son visage, avoit disparu ; il étoit hâve, décharné, rêveur, comme le sont d'ordinaire les joueurs de profession. Le bubon croissoit lentement, & cependant il faisoit éprouver au malade, non une douleur tensive ou pulsative, mais une douleur âcre & brûlante, telle qu'on l'éprouve toujours dans l'érésipèle gangréneux. Ne pouvant amener le malade à la réforme essentielle au

succès, je m'abstins de lui donner des soins; d'autres s'en chargèrent. Il fut baigné, frictionné, traité du mieux qu'on put, & son état ne fit qu'empirer. Le bubon fut ouvert, & l'on en vit sortir une humeur sanieuse, tenue & de très-mauvaise odeur. Bientôt les bords de la plaie se couvrirent de petits chancres; & tandis que le tissu cellulaire de la circonférence se détruisoit par la colliquation, la peau s'amincissoit, se renversoit en dedans, devenoit flottante, s'usoit & se convertissoit en un *ichor* putride & noirâtre. Quatre autres traitemens mercuriels furent ajoutés au premier, dans l'espace d'une année, & les deux derniers, dans la maison & sous la direction d'un Praticien qui ne manque pas d'expérience, accompagné d'un Consultant très-fameux. Cette suite de non-succès me ramena le malade. Je les avois prédits comme inévitables, & ils le feront toujours, lorsqu'on fera concourir l'action des mercuriaux avec l'alkalescence des fluides, le spasme soutenu des solides, l'épuisement, les fortes passions, &c. Ce malade vint s'établir chez moi sans m'en prévenir, & dès le jour même, je le logeai sur le nouveau Boulevard, dans un appartement exposé au midi. Là, je l'examinai soigneusement, & je trouvai les tégumens communs détruits dans tout l'espace compris entre les fausses-côtes, la ligne blanche, la colonne vertébrale & le tiers supérieur de la cuisse, du côté du bubon. Il étoit miné

miné par une petite fièvre, qu'entretenoient sans doute les douleurs aigres, plus inquiétantes que vives, compagnes ordinaires d'une plaie fanieuse, & parsemée de points chancreux.

On se doute bien qu'il ne fut pas question de traitement : le régime végétal, dans lequel étoient compris tous les fruits bien mûrs, la décoction de drèche pour toute boisson & beaucoup de constance furent les seules choses que j'exigeai du malade. Le cérat, la charpie & des bandelettes de linge fournirent la matière de tous les pansements. Quoique l'excessive sensibilité parût diminuer & la corrosion se rallentir, la plaie loin de se borner, fit de tels progrès, que dans l'espace de huit à neuf mois, toute la peau du tronc, depuis l'ombilic jusqu'aux hanches, de la fesse & des deux tiers supérieurs de la cuisse, du côté du bubon, se trouva détruite. Le malade, bien convaincu qu'il ne devoit attendre sa guérison que des soins bienfaisans de la nature, s'étoit retiré dans sa Province. Là, sa famille assembla des Médecins & des Chirurgiens, qui ne manquèrent pas d'assurer, qu'il falloit retraiter ce malheureux, en un mot, de débiter tous les beaux préceptes sur cette matière, répandus dans les livres classiques. Mais, prémuni par mes conseils, raffermi sans cesse par la correspondance que j'entretenois avec lui, le malade fut insensible aux plus belles promesses, & pour échapper aux instances & aux menaces qui se

succédoient tour-à-tour , il se retira dans une petite ferme isolée dont il étoit propriétaire. Là , l'instinct lui suggéra de vivre de haricots blancs & d'eau. Dans la vue de rétablir la transpiration , presque nulle dans ces circonstances , je lui avois prescrit tout l'exercice compatible avec son état. En conséquence il se traînoit cent fois le jour , à l'aide d'un bâton , hors de son appartement , où la fatigue & les douleurs ne tarديوient pas à le ramener. Vers le commencement du onzième mois , l'éréthisme cessa , les douleurs diminuèrent , la peau reprit un peu de souplesse & d'humidité. Ce fut là la première époque sensible de la convalescence : la plaie alla toujours en décroissant ; le malade sentoit renaître ses forces & revenir son embonpoint ; enfin trois mois au plus achevèrent la guérison. Les cicatrices hideuses qui couvrent la moitié de son corps , ont prêté suffisamment pour qu'il marche droit & qu'il exécute tous les mouvemens. Près de dix ans écoulés depuis cette guérison , ont dû rassurer contre l'apparition tant prédite de nouveaux symptômes , & j'ai dans ce moment sous les yeux , avec le malade lui-même , plus d'une preuve de sa bonne santé , & de la parfaite dépuration que je n'avois pas craint de lui promettre.

Un militaire d'environ trente ans , avoit été traité diverses fois sans succès pour quelques symptômes vénériens primitifs , de peu de conséquence. A chaque

traitement , nouveaux accidens , qui ne manquoient pas de se développer , tantôt dans le cours des remèdes , tantôt après leur cessation. Enfin après quatre ou cinq traitemens consécutifs , très-voisins l'un de l'autre , qu'on se proposoit d'augmenter d'un nouveau , si le malade l'avoit permis , voici quel étoit son état. Les cartilages & l'un des os propres du nez n'existoient plus : la peau qui recouvre les premiers avoit été détruite par une érosion inflammatoire & vive , dont les impressions donnoient à cet ulcère une apparence cancéreuse. La voûte du palais étoit percée d'un trou rond , à passer le pouce , où l'on voyoit une portion mobile des os palatins , qui sembloit n'être retenue dans sa place que par l'étroitesse relative de l'orifice. L'une des jambes , depuis l'articulation du genou , inclusivement , jusqu'aux malléoles , exclusivement , étoit occupée par un ulcère sanieux , qui , comme celui de l'observation précédente , avoit détruit la peau , le tissu cellulaire subcutané , & beaucoup endommagé celui qui unit les muscles entr'eux. Une fièvre hectique , avec des redoublemens le soir , précédés de frissons , jointe aux douleurs , aussi vives que continues , de l'ulcère , avoit réduit le malade à l'état d'un spectre , qu'un souffle de vie animeroit.

J'avois beaucoup réfléchi sur la constance & l'intensité des douleurs , le désordre qu'elles jettent dans les fonctions , l'obstacle toujours présent qu'elles met-

teint à la formation des bons sucs, & par conséquent au rétablissement des forces & de la santé. Je cherchai donc à calmer les douleurs. Pour y réussir, je fis fondre trois grains de laudanum solide dans cinq ou six gouttes d'eau, que j'étendis ensuite dans la quantité de cérat nécessaire pour un pansement. Dès le même jour, le malade qui ne dormoit plus, retrouva le sommeil, souffrit moins, & prit quelques alimens. Le sommeil avoit ici deux causes : la cessation des douleurs, & l'action immédiate de l'opium résorbé (1). Tant que la plaie resta douloureuse, le

(1) Je ne hasardai que la dose d'*opium* incapable de nuire ; après une entière résorption, que je regardois comme très-possible alors. Le fréquent usage que j'ai fait depuis dix ans de ce remède, dans un très-grand nombre de maladies chirurgicales, m'a rendu moins réservé sur la dose. Je suis aujourd'hui convaincu qu'on peut donner ou appliquer impunément les plus fortes doses d'opium : par exemple, je suis convaincu que si l'intensité de la douleur est telle qu'elle ne puisse céder qu'à quinze grains d'opium, ces quinze grains n'exerceront en aucune manière leur vertu soporifique : si dans ce cas le malade dort, son sommeil sera naturel, & ne dépendra que du calme produit par la cessation de la douleur. Si dans le cas supposé, l'on donnoit seize grains d'opium, l'effet soporifique factice, ou l'effet immédiatement utile pour amener le sommeil, seroit égal à un grain. Un exemple fera mieux sentir ce que je veux dire. Un jaloux donne à sa concubine une forte dose de cantharides. L'estomac & les intestins s'enflamment & s'ulcèrent profondément. La femme pousse des hurlemens continuels ar-

pansement fut le même. Je dis resta douloureuse, parce que s'il arrivoit par hasard qu'un pansement, du

rachés par la douleur. Pour la faire taire une fois pour toutes, le jaloux lui fait prendre deux gros de laudanum solide. Qu'arrive-t-il ? la femme dort trois jours & trois nuits, s'éveille, ne souffre plus, demande à manger ; la voilà guérie. Lettre de Valisneri à Lanzoni, tom. 1, pag. 268, des *Œuvres* de ce dernier.

Maintenant, discutons ce fait, qu'on pourroit étayer de plusieurs autres, si l'autorité de Valisneri ne le mettoit pas au-dessus de tout soupçon de supposition ou d'exagération. N'est-il pas certain que deux gros de laudanum solide auroient endormi pour toujours une personne saine ? Si la concubine, en proie aux plus vives douleurs, n'en est pas morte, c'est que les cinq sixièmes au moins de cette dose, furent employés contre la douleur, servirent à ramener les solides au degré de tension qui constitue l'état sain, & le reste à faire dormir.

Si je m'arrête long-temps sur un objet en quelque sorte étranger à cet ouvrage, c'est que je suis bien convaincu, qu'il périt, sur-tout par les maladies qui sont du ressort de la Chirurgie, une infinité d'hommes, par le seul effet de la douleur ; & comme il n'est aucune douleur que l'opium ne puisse ou dissiper ou calmer, je suis également convaincu qu'il périt une infinité d'hommes que l'opium, donné ou appliqué à des doses proportionnées à l'intensité de la douleur, auroit conservés à la société.

Je n'ajoute qu'un mot. Les gens de l'art ne sont pas assez persuadés de deux vérités fort importantes : l'une, que la douleur est l'ennemi le plus redoutable du genre humain ; l'autre, que l'opium est le plus grand remède que les hommes tiennent de la bonté du Créateur.

matin ou du soir, fût retardé de quelques heures, le malade sentoît approcher ses anciennes douleurs, qu'on ne manquoit jamais d'écarter par l'application de nouvel opium. La fièvre ne tarda pas à disparoître. En un mot, les bienfaits du stupéfiant furent si marqués, qu'en moins de huit jours, le malade se vit en état de sortir de son lit, de se tenir debout à l'aide d'un bâton, & bientôt après, de se promener dans sa chambre. Dès qu'il fut en état de soutenir la voiture, environ six semaines après mes premiers soins, je le fis partir pour sa province, où il ne vécut pendant plus de six mois que de galettes de bled noir, de fruits bien mûrs, de légumes & de laitage. Lorsqu'il put monter à cheval, il reprit l'exercice de la chasse, & s'en trouva bien. Quelques portions d'os se détachèrent des fosses nasales, & l'ulcère du nez se cicatrisa, vers le cinquième mois; celui de la jambe ne fut desséché parfaitement qu'environ un mois après (1) L'os flottant dans le trou du palais, importunoit beaucoup le malade & rendoit sa respiration infecte. Il revint à Paris, j'en fis l'extraction,

(1) Si la guérison se fit moins attendre ici que dans le cas précédent, c'est un des bienfaits de l'opium. Le moyen que la nature travaille utilement à réparer un corps dont les liquides & les solides sont également viciés & pervertis, au milieu des douleurs continuelles, ou du mal-aise importun qui prend leur place, lorsqu'elles viennent à s'affoupir!

sans effusion de sang ; ce que j'avois fort à cœur , parce que la perte de substance étant déjà fort considérable , il convenoit de ne pas l'augmenter par de nouvelles lacérations. Ce fragment d'os , que je conserve , a huit ou neuf lignes dans sa moindre dimension (1). La santé du malade étoit alors parfaite , & plusieurs années après , j'ai reçu de sa part , avec de nouvelles marques de sa gratitude , l'assurance infiniment plus flatteuse , que sa santé ne s'étoit point démentie.

Ces trois observations ne sont pas , comme on pourroit le croire , un triage fait à plaisir sur beaucoup d'autres de même espèce ; ce sont les seuls cas graves , où je me sois permis de confier à la nature tout le soin de la guérison.

Il est aisé de prévoir qu'on ne manquera pas de faire honneur de ces trois guérisons aux remèdes que les malades avoient pris auparavant , quoiqu'en apparence infructueux. Sur cela j'observerai premièrement , qu'aucun des Praticiens qui les virent , les uns & les autres , plus ou moins longtemps après le dernier traitement , ne les crut exempts de virus , que tous au contraire reconnurent

(1) L'extraction par la bouche de cette espèce d'obturateur ne changea rien dans l'articulation des sons ; le malade se fit entendre comme auparavant. J'avois annoncé le contraire ; je fus bien agréablement démenti par l'évènement.

la nécessité de combattre le vice interne , & l'impossibilité de le faire avec succès, dans l'état effrayant où ces malades se trouvoient alors.

En second lieu, je dis que ces trois guérisons ne sont pas davantage au-dessus des forces de la nature, que celle de la femme dont on a parlé dans le quatrième paragraphe : or, la guérison de celle-ci est incontestablement l'ouvrage de la nature , puisqu'elle n'a pris absolument aucuns remèdes anti-vénériens.

Dira-t-on que le virus roule encore dans les veines de ces trois malades ? Soyons de bonne-foi ; un pareil jugement porté sur des guérisons que nous aurions opérées nous-mêmes , par un de ces traitemens ambigus, où l'*inobservation* de quelque précepte de peu d'importance, offre un prétexte à la critique inquiète & jalouse, paroîtroit sans doute bien inique ou bien absurde aux personnes qui les auroient procurées. Ces Praticiens, vexés par l'ignorance ou la mauvaise humeur, ne manqueroient pas d'en appeller à la bonne fanté des malades. Eh bien, c'est cette même bonne fanté que j'oppose à ceux qui s'ostineroient à douter de la sûreté des *guérisons spontanées*.

Cette manière de procéder avec les partisans outrés du mercure est solide , conséquente, juste ; elle paroîtra telle aux bons esprits, aux personnes désintéressées, qui dans la recherche du vrai ne se font pas précéder par l'erreur ou par un intérêt fardide ; mais les enfans de l'habitude, de la routine & du pré-

jugé, qui souvent n'ont pas même assez de lumières pour être désabusés, se font d'autres principes & d'autres règles de raisonnement. Ces Messieurs ont deux poids & deux mesures. Arrive-t-il, ce qui n'est pas rare, qu'un traitement mercuriel n'ait pas le succès qu'ils s'en promettoient, que la guérison soit ou paroisse imparfaite? ils n'en feront pas moins affirmatifs pour l'entière dépuration. » S'il se trouve quelques malades assez hardis pour marquer leurs craintes, on les fait passer pour des malades imaginaires, on attribue à des sérosités bilieuses les mauvais effets de la matière vénérienne, & , comme si l'on parloit à des enfans qu'on voulût amuser, on leur dit, que le mercure est un furet, dont elle fuit même les approches, tellement qu'ils sont obligés de s'avouer guéris, pendant qu'ils souffrent des accidens insupportables.

Mais on n'en use pas ainsi avec des personnes traitées par d'autres remèdes : la moindre indisposition qui leur arrive est rapportée à l'action d'une certaine quantité de matière impure, échappée à l'action du médicament. On leur persuade que cette circonstance, jointe à celle de n'avoir pas été traitées par ce qu'on appelle *la bonne méthode*, avec le prétendu spécifique, sont des marques indubitables de l'imperfection de la cure, & souvent pour quelques petites bubettes ou quelques vestiges de morsures de puces, on les fait repasser par l'étamine, & ne pouvant

tirer de superfluités ni d'impuretés de leurs corps ; on épuise les humeurs naturelles , on altère la substance des parties solides , & on consume assez d'humidité radicale pour leur ôter la vie , ou du moins pour les rendre étiques , *marasmes* , desséchés , & comme des squelettes «. Voilà ce que nous aurions pu dire , & ce qu'a dit pour nous un Ecrivain du xvii^e. siècle (1). Les temps ont beau changer , les hommes restent toujours les mêmes.

Revenons aux guérisons spontanées , dont on ne sauroit révoquer en doute la réalité. Et certes , bien en prend à la plupart des malades , que les forces vitales puissent ou détruire ou chasser le virus vérolique. Sans l'utile effort de la puissance *médicatrice* individuelle , combien peu de malades se trouveroient radicalement guéris , même après le traitement le mieux conduit. Croit-on , bien positivement & d'une croyance motivée & réfléchie , qu'un malade qui sort des remèdes avec un ulcère vénérien , qui ne fera cicatrisé que trois mois après , avec une gonorrhée foncée en couleur , qui ne fera tarie qu'à la même époque ou plus tard encore , avec un testicule endurci , une exostose , vraie ou fausse , se trouvât dans la suite exempt de tout virus , si la nature n'achevoit ce que l'art a commencé ?

On ne peut douter que les liqueurs fournies par

(1) De Blegny , Opér. cit. Part. 3 , pag. 19 & 20.

l'ulcère & par l'urètre, inoculées à des sujets sains, ne leur transmissent la maladie, ce qui n'est pas rare dans les *inoculations de contact*; elles devroient donc perpétuer l'infection dans l'individu qui les fournit. On voit pourtant le plus grand nombre de ces malades guérir entièrement sans aucun secours postérieur. Peut-on méconnoître ici la bienfaisante nature, abattant enfin toutes les têtes de l'hydre!

En convenant de l'existence du virus vénérien après le traitement, quelques Praticiens prétendront enfin, qu'il est détruit par le mercure qui circule encore dans le système vasculaire. Je pourrois faire voir que ce n'est-là qu'une allégation destituée de preuves; mais il ne faut pas ôter aux gens de l'art une petite ressource contre les infortunes ordinaires de leur pratique, ressource dont leur probité répond qu'ils n'abuseront jamais.

Mais pourquoi, dira-t-on, quelques uns de ces sujets rechutent-ils? L'objection est facile à résoudre; c'est que la nature n'a dans un sujet quelconque, qu'un degré de force déterminé: si le virus repompé surpasse les forces expulsives de la machine animale, le malade rechutera; au contraire si l'énergie du principe conservateur est supérieure à celle du virus, celui-ci sera détruit, & le malade demeurera parfaitement guéri.

Il suit de là que, tout étant égal, les personnes foibles seront plus exposées à la rechute, que les

personnes vigoureuses, & c'est ce que l'expérience confirme. Il s'ensuit encore, qu'on devroit sur la fin du traitement, relever les forces, soutenir le principe vital, &c... & c'est ce qu'on ne fait point.

Je n'étendrai pas plus loin mes reflexions sur cette matière; j'en ai dit assez pour le vrai Médecin; c'est à lui seul que je soumets mes vues, & j'aime à croire qu'accoutumé, comme il l'est, à rapporter, dans une infinité de circonstances, l'entier succès à la nature, il ne rougira pas de le partager avec elle dans le traitement des malades vénériennes.

Qui pourroit, après ce qu'on vient de lire dans cet article, s'obstiner encore à douer exclusivement le mercure de la faculté anti-vénérienne! qui pourroit ne pas voir que cette faculté est presque aussi répandue que la maladie elle-même! En effet, quelle abondance de moyens pour celui qui fait les employer! quelle variété, je ne dis pas de remèdes, mais de genres de remèdes, de sources diverses, où le Médecin peut puiser abondamment, & à son choix, les secours dont il a besoin! Ouvrons donc les yeux à la lumière; reconnoissons que l'art est riche en anti-vénériens, pour celui qui fait tirer parti de ses richesses, & qu'il peut s'enrichir encore. Avouons enfin, que l'indigence où le réduisent les partisans de la vertu exclusive du mercure, n'a d'autre base que le défaut d'instruction ou le préjugé.

Je terminerai cet article par une réflexion qui doit

se présenter à tout lecteur attentif. Comment des remèdes entre lesquels règne une si grande variété, des remèdes si différens par leur nature & en apparence par leur manière d'agir (1), peuvent-ils jouir d'une propriété médicamenteuse commune? comment peuvent-ils tous guérir la vérole? Cette réflexion ne m'a pas échappé, & j'ai cherché la solution de la difficulté qu'elle renferme: l'ai-je trouvée? on en jugera.

Pour guérir la vérole, il faut fondre, atténuer, & j'incline à croire qu'il ne faut que cela. Comment les remèdes produisent-ils l'atténuation? De deux manières, ou en aiguillonnant les solides & les déterminant à augmenter leur effort sur les fluides, ou bien en divisant & atténuant ces mêmes fluides par l'action immédiate qu'ils exercent sur eux. Plus cette dernière opération des remèdes sera considérable, tout étant supposé égal, plus ils posséderont éminemment la vertu fondante. Mais ce n'est pas à la seule action immédiate que ces médicamens doivent leur vertu; car ils ne laisseront pas d'être atténuans, pour n'être que stimulans, pour n'agir que sur les solides. Ne voit-on pas en effet, sans beaucoup de réflexion, que l'atténuation est principalement l'ouvrage de la nature, & que nos solides, sur-tout les muscles & les artères, sont les instrumens qui l'exécutent. Or, tous les remèdes, dont nous

(1) Cette manière d'agir est commune à tous ces genres de remèdes, si l'on en excepte les alimens.

avons parlé , sont atténuans de l'une ou de l'autre manière; ils ont donc tous une action commune; ils doivent donc tous produire sur nos corps l'effet dépendant de cette action; s'il suffit d'atténuer pour guérir la vérole, ils doivent donc tous être anti-vénériens. Leur diversité n'est donc qu'apparente, & l'objection qu'elle semble offrir, une illusion facile à dissiper.

Il faut convenir que ces moyens ne possèdent pas tous au même degré la vertu anti-vénérienne; mais c'est par cette variété même qu'ils sont très-recommandables; c'est par elle qu'ils fournissent au Praticien de quoi satisfaire, dans une juste mesure, à tous les cas, quelque variés qu'ils puissent être.

D'après la manière dont nous envisageons les anti-vénériens, on voit que c'est moins leur action immédiate qui guérit, que celle qu'ils déterminent dans les solides. Il est donc plus indifférent qu'il ne le paroît d'abord, d'employer tel ou tel autre moyen. La chose importante, l'opération essentielle ici, c'est l'augmentation du mouvement des solides : il faut exciter, soutenir une émotion fébrile (1), la fièvre même dans

(1) Ce seroit contre mon intention qu'on confondroit l'émotion fébrile avec celle qui fait, dit-on, la crise, à laquelle quelques Ecrivains attribuent la guérison des maladies vénériennes. La première est réelle, sensible & dans mes principes; la seconde auroit besoin d'autres autorités que celles qui l'attestent, pour ne pas passer dans mon esprit pour une chimère, enfantée par l'esprit de système, & défendue plutôt par des subtilités que par des raisons solides.

certain cas ; il faut aiguillonner le principe conservateur , que nous appellons *nature* , l'avertir en quelque sorte de la présence de l'ennemi & l'aider à triompher de ses attaques.

Après avoir fait voir combien la base, où repose la prétendue vertu anti-vénérienne exclusive du mercure, est chancelante, & essayé de la renverser, passons à la *spécificité* de ce minéral. Cette propriété tant célébrée a-t-elle des fondemens plus solides ? Nous osons assurer que non. L'idée de *spécifique* renferme celle d'une vertu particulière, propre, individuelle, occulte, ne répondant à aucune indication, n'exigeant pour guérir aucune évacuation & guérissant sûrement. C'est par l'ensemble de ces qualités, toutes essentielles, que le quinquina, le seul spécifique peut-être, selon Freind, que la Médecine possède, est réputé le spécifique des fièvres intermittentes (1). Quoique sa

(1) Je me garderai bien de prétendre que le quinquina soit un spécifique absolu, que sa vertu anti-fébrile soit une faculté spéciale, individuelle. Je suis forcé de penser le contraire, quand je vois que presque toutes les substances, où l'on trouve à peu près la même nature & la même proportion de principes secondaires, ont des propriétés analogues. Il est très-vrai que nous l'administrons comme spécifique ; mais qu'est-ce à dire ? Nous ne verrons en lui qu'un médicament classique, lorsque nous aurons découvert l'indication des fièvres intermittentes à laquelle il répond. Mais quand cette condition sera-t-elle remplie ; quand perdra-t-il, à ce prix, le nom pompeux dont notre ignorance le

spécificité lui soit disputée, nous le prendrons pour modèle du vrai spécifique. Si le mercure mis en regard avec cette écorce, ne soutient pas le parallèle, il perd tout droit à la spécificité.

Le mercure agit-il d'une manière analogue à celle du quinquina ? qui pourroit le prétendre ? Les plus petites évacuations suspendent souvent l'effet de l'écorce du Pérou, rappellent même la fièvre, qui n'auroit pas reparu si le ventre n'eût point coulé : le mercure au contraire, après avoir agi comme atténuant mécanique, évacue l'humeur divisée par les couloirs de la salive, des urines, par les selles, la peau, &c. ou exige des moyens accessoires qui produisent quelque'une de ces évacuations, s'il est donné à trop petite dose pour les exciter lui-même. Nous ignorons absolument la manière dont le quinquina agit sur la cause matérielle des fièvres : la façon d'agir du mercure paroît démontrée. Le quinquina guérit assez constamment les fièvres non compliquées ; on pourroit même dire qu'il les guérit toujours dans les individus bien constitués & sains d'ailleurs : le mercure soutiendra-t-il le paral-

décure ? Je l'ai déjà dit, lorsque nous connoîtrons la nature des fièvres, & le célèbre Ramazzini, si digne du nom de *troisième Hippocrate*, que lui donna l'Académie des Curieux de la Nature, en l'associant à ses travaux, ne prouve que trop, que la Médecine l'ignore encore : *Veram febrium theoriam & praxim inter ea quæ adhuc desiderantur esse recensenda*, est le texte d'un discours, où ce grand-homme établit cette humiliante vérité.

lèle

lèle à cet égard ? A Dieu ne plaise que je veuille porter le désespoir dans le cœur des malades ; mais qu'ils jettent les yeux autour d'eux , ils y découvriront la triste vérité , dont je me crois permis de leur épargner la preuve. Quels accidens , quels ravages a jamais produits le quinquina donné à propos , sous quelque forme , de quelque manière & à quelque dose qu'on l'emploie ? Comme amer , il peut , à la vérité , nuire aux individus anciennement & fortement obstrués , à ceux qui sont secs , très-chauds , très-irritables , &c. mais il n'est personne qui ne connoisse ces cas d'exception : on me dispensera sans doute de peindre ici les ravages produits par le mercure , même entre les mains des gens instruits. Combien seroit affreux le tableau des maux dont il est tous les jours l'instrument dans celles des ignorans ! Convenons donc qu'il n'existe aucune analogie entre la façon d'agir , les effets & l'efficacité du mercure , & les qualités correspondantes du quinquina , ni par conséquent aucun rapport essentiel entre les facultés prétendues *spécifiques* de ces deux médicamens.

Ces considérations prouvent , à notre avis , d'une manière incontestable , que le mercure ne diffère aucunement des autres fondans : comme eux , il atténue , il fond , il désobstrue ; comme eux , il convient dans le temps de l'épaississement , & nuit quand la dissolution putride , effet nécessaire de la stagnation , s'est emparée des fluides & des solides ; comme eux enfin

il produit des accidens formidables dans les constitutions sèches , très-irritables , pléthoriques , fébriles , toutes les fois que les délayans , les humectans , &c. n'ont pas fait perdre à la fibre une portion de sa sensibilité. Est-ce donc là le caractère d'un *spécifique*.

Ajoutons à ce qui vient d'être dit une considération fort simple & qui me paroît très-concluante. Si le mercure agit sur le virus par une ou plusieurs propriétés qui lui soient particulières & indépendantes de son mouvement , on conviendra qu'il ne doit jamais manifester plus évidemment sa vertu anti-vénérienne , que lorsqu'il sera mis en contact avec le virus. Supposons maintenant un chancre primitif. Que devrait faire le Praticien persuadé de la spécificité de ce minéral ? Il se hâteroit , je pense , s'il étoit conséquent , de l'appliquer dans toute sa pureté , sans altération ni mélange , sur le chancre même. Personne ne s'est néanmoins encore avisé de l'appliquer dans cet état , & il est assurément très-probable que les malades n'y ont rien perdu ; mais on l'a appliqué dans un état de division conservé par la graisse , c'est-à-dire , selon l'opinion commune , sous la forme la plus avantageuse qu'il puisse recevoir. Quels effets a-t-il produits ? sans doute que dépouillant le chancre de sa virulence , il l'aura converti en plaie simple ? Rien moins que cela : il a irrité l'ulcère & la partie qui le portoit ; il l'a aidé à s'étendre , en soutenant & augmentant même l'inflammation. S'est-on obstiné à continuer l'application

de la pommade ? elle a rendu calleux & rebelle un *ulcuscul*e qu'en peu de jours l'eau de guimauve auroit guéri.

Il y auroit pourtant quelque sorte d'injustice à mettre sur le compte du mercure, considéré comme tel, des effets dont il est assurément très-innocent : il n'a rien fait en tant que mercure (1) ; la graisse seule & le sel ou savon mercuriel qu'elle contient, ont causé tout le mal. C'est principalement ce dernier agent qui produit tout le bien, lorsqu'il en résulte quelqu'un de l'application de la pommade sur les chancres, ce qui ne décèle pas assurément la propriété anti-vénérienne spécifique du mercure, mais bien la causticité du sel dont il est la base : ce sel agit dans ce cas comme les autres préparations mercurielles caustiques, & on fait que celles-ci n'agissent qu'à raison de leur causticité.

Si quelqu'un doutoit de ce que j'avance, il suffiroit pour l'en convaincre de lui faire observer, que les acides minéraux, les vitriols, la pierre infernale, le beurre

(1) On fait que je ne parle pas ici des effets que le mercure peut produire en se répandant dans la partie où est placé le chancre. Je le considère du côté de son application & non du côté de son mouvement. Les effets du mercure mû, bons ou mauvais, ce qui tient aux circonstances, sont évidens ; ceux qu'on attribue à son contact, ou ce qui est la même chose, ceux qu'on déduit de sa prétendue spécificité, & que j'ai seuls en vue ici, sont absolument nuls.

d'antimoine, &c. produisent sur les plaies vénériennes, susceptibles de leur application, les mêmes effets que les sels mercuriels corrosifs. En un mot, je le répète, si le mercure détruisoit le virus par une vertu particulière *spécifique*, il devroit l'annihiler par son seul contact. Qui lui reconnut jamais cette propriété? qui l'oseroit défendre? Renvoyons donc sa prétendue *spécificité* au siècle *semi-barbare* qui la vit naître (1). C'est donner assez à l'opinion régnante, que d'admettre le mercure au nombre des meilleurs atténuans ou fondans mécaniques.

L'erreur qui fait du mercure un *spécifique*, est ancienne, très-répandue & d'autant plus chère à bien des gens, qu'elle s'est en quelque sorte identifiée avec leur pratique. Ils ne consentiront pas facilement à s'en défaire; ne désespérons pas néanmoins d'obtenir d'eux ce sacrifice, en faveur de la raison, de l'expérience, de la bonne physique, & pour rendre ce sacri-

(1) On a porté l'inattention jusqu'à distinguer des degrés dans la spécificité du mercure, comme si une propriété *individuelle* ou *spécifique* pouvoit être plus ou moins ce qu'elle est nécessairement, plus ou moins *individuelle*, plus ou moins *propre*, plus ou moins *spécifique*. Il est clair qu'on a fait *spécifique* synonyme d'efficace; mais alors quelle absurdité de conclure qu'une substance ne peut guérir la vérole, de ce que le mercure est efficace contre cette maladie? C'est comme si l'on disoit : *La manne ne peut pas purger, parce que la casse est efficace contre la constipation.*

fice moins pénible & moins douloureux, tâchons de les convaincre qu'ils n'abandonnent qu'une chimère.

A la naissance de l'art de guérir, toute substance médicamenteuse dut passer pour spécifique; mais lorsque l'expérience & la réflexion eurent appris, que telle vertu qu'on croyoit individuelle, spéciale, *spécifique*, en un mot, particulière à tel corps, étoit commune à plusieurs autres, les *spécificités* disparurent & les vertus génériques prirent leur place. Cependant les remèdes *spécifiques* ont quelque chose de si consolant pour les malades, de si commode pour ceux qui les emploient, qu'ils conserveront long-temps des partisans zélés. Les médicamens hystériques, spléniques, hépatiques, &c. sont encore aujourd'hui des *spécifiques* pour une classe assez nombreuse de Praticiens, quoiqu'à peine jugés dignes du fouet du ridicule il y a deux mille ans (1). Je ne voudrois pas assurer avec un Ecrivain du dernier siècle, qu'il n'y a que des charlatans qui se servent du terme de *spécifique* (2); mais je suis

(1) *Utrum enim (aiunt) Praeses quidam eis (specificis) impérat? Quemadmodum in Tragœdiâ;*

Abi quidem tu flumina ipsa ad Inachi,

Thebas, at age tu pergito Cadmeias.

sic in his (medicamentis) tu quidem ad hepatis portas, tu ad vesicam, vel ad renes duos, proficiscere. Galen. de Comp. Medic. S. g. Lib. 1. Cap. 1. Voy. aussi Boerhaave, Trait. des Malad. vénériennes, pag. 55. 89.

(2) Lettres de Guy Patin, tom. 2. pag. 324.

très-persuadé qu'on ne croit aux *spécifiques* que par indolence, que pour s'épargner les frais d'une étude ou d'un examen, dont on ne sent pas assez l'utilité. Pour l'homme instruit, il est bien peu de spécifiques : le quinquina ne l'est plus (1); le mercure est sur le point de cesser de l'être.

Depuis long-tems le mercure étoit réputé le *spécifique* de la galle, lorsqu'on s'avisa de le transporter aux maladies vénériennes. En changeant sa destination, on conserva sa vertu putative ; il fut reçu comme *spécifique*. Ce n'est pas ainsi qu'on doit procéder dans les Sciences. Quand il seroit vrai que le mercure possédât

(1) *Cacos virium specificarum astimatores mecum hoc loco nequaquam consensuros prævideo : si sola , interrogabunt , virtus quinquina abstersorio adstrictoria , ab amaro-austero principio derivanda , profligandis rebellibus febribus intermittentibus sufficit , nec specifica prorsus , nobis quoad operandi modum ignota , subest ; cur alia-amara simul austera similem effectum heroicum in febribus edere nequeunt ? respondeo : Possunt omninò alia quoque austero-amara , & amaro-austera motus febriles , aequè feliciter , ac cortex Peruvianus , sistere , dummodò justo tempore , & majori , uti apud quinquinam moris est , quantitate exhibeantur. Pulvis radicis Tormentillæ , v. g. cum extracto trifolii fibrini , centaurii minoris , aut alio amaro , observatâ tamen decenti sub miscela proportione , in formam pilularem redactus , parem virtutem febrifugam , quòd ipse aliquoties , & alii pariter experti sunt , certissimè exserit , nec dubitandum est , quin plura hujus commatis , descripto modo in usum vocata , idem præstitura sint. Cartheus. Fundamenta Mater. Medic. De Cortice Peruviano , §. VII.*

Spécifiquement la vertu antipforique, on n'en pourroit rien conclure en faveur de la faculté anti-siphylitique. L'induction feroit doublement vicieuse ; car bien certainement le mercure n'est point le *spécifique* de la galle. Sans parler d'une multitude de plantes toniques & détersives, toutes très-efficaces contre les maladies de la peau, ne fait-on pas que le baume de soufre de Ruland, & sur-tout la décoction de galles aluminée, auroient sur lui bien des avantages, si la saine pratique pouvoit autoriser des applications qui contrarient la nature, de la manière la plus directe, en repoussant vers le centre l'humeur viciée qu'elle chassoit à la circonférence (1). Puisque le mercure n'est pas le spécifique de la galle, on a donc commis une double faute, on a donc mal raisonné sous deux rapports : 1°. en ce qu'on a conclu de la *spécificité antipforique* à la *spécificité anti-siphylitique* ; 2°. en ce qu'on est parti d'une fausse supposition. Soit, dira-t-on ; nos pères ont mal

(1) On m'a dit, & j'ai peine à le croire, que la plupart des Chirurgiens-majors de Régiment, à qui l'on ne passe que 20 ou 30 sols par galleux qu'ils traitent, pour que la dépense n'excède pas l'honoraire, bornent leurs soins à des lotions alumineuses, accompagnées de quelques prises de jalap. Si les choses sont ainsi, que de dépôts consécutifs, que d'obstructions, que de fièvres anormales & autres, que de morts enfin ne pourroit-on pas reprocher à cet aveugle empirisme. Si j'écrivois dans un pays où l'argent fût tout & l'homme rien, car l'on prétend que ce pays existe, je dirois, que jamais économie ne coûta plus cher.

raisonné, mais leur conséquence est vraie, & le mercure est le *spécifique* de la vérole. Pour détruire une assertion sans preuves, il suffit de la repousser par l'assertion contraire; mais cette marche rigoureuse du raisonnement n'est pas celle qu'il faut tenir lorsqu'on veut convaincre & persuader. Raisonnons donc, & prouvons contre ceux-là même qui veulent en être crus sur leur parole, & qui se dispensent de prouver.

L'idée d'un *spécifique* emporte celle d'un remède altérant. Un spécifique anti-vénérien, s'il existoit, feroit donc un médicament plus propre à dénaturer qu'à chasser le virus syphilitique. C'est au moins selon cette règle, que les absorbans sont le spécifique des acides des premières voies, & les acides, celui des miasmes alkalescens, répandus dans nos humeurs. Dans l'un & l'autre cas, dès que le *spécifique* a pu joindre le délétère, ce dernier n'existe plus. Le mercure doit donc déployer la même énergie, ou renoncer au titre de *spécifique*. Continuons. Pour que les absorbans agissent efficacement, & complètement sur les acides des premières voies, il faut que leur dose soit proportionnée à la quantité de ces sels. Il en sera donc de même du mercure, par rapport au virus vénérien. Il faudra donc proportionner la dose de l'antidote à la quantité présumée du virus (1). Maintenant, prenons

(1) On n'a jamais établi sur des preuves physiques, qu'il passe réellement de l'individu malade à l'individu sain, une matière,

une dose moyenne de mercure. Parmi les Praticiens attachés aux frictions, les uns emploient six onces d'ongent à parties égales, d'autres deux onces & demie, trois onces. Déterminons la dose moyenne à quatre onces, & par conséquent à deux onces de mercure. Cela posé, qu'on nous dise pourquoi six, huit, dix onces de mercure, reçu par certains individus dans le cours de cinq ou six traitemens successifs, ce qui n'est pas sans exemple, n'ont fait que pallier, & quelquefois même envenimer leurs maux? Il en est tout autrement des absorbans envers les acides : leurs effets sont constans, certains, invariables.

Voyons l'objet sous une autre face. Dix onces de mercure n'ont point détruit la quantité de virus présumée dans un sujet quelconque. En changeant de méthode, on donne, avec les précautions convenables, douze grains de sublimé corrosif. Je vois là six

un corps, un fluide quelconque distinct de nos humeurs, modifiées de telle ou de telle manière. De ce que ces individus, par un contact immédiat, se communiquent l'infection vénérienne, on a conclu qu'il passe quelque chose appelée virus, de l'un dans l'autre. Je ne nierai point ce transport, ce passage, cette communication; mais je dis qu'il n'est point prouvé, qu'il ne le sera peut-être jamais, qu'un corps subsistant & se reproduisant toujours le même, tel en un mot que l'être intellectuel appelé virus vénérien, existe dans nos corps. Ainsi considéré, ce virus est inassignable, & par conséquent inappréciable, quoiqu'on semble supposer le contraire dans le Texte.

grains de mercure. Ce mercure est en tout semblable à celui de l'onguent mercuriel ; il n'est ni plus ni moins mercure, ni plus ni moins *spécifique*. Cependant le malade guérit. Qu'on nous explique donc comment six grains du même *spécifique* ont fait ce que dix onces n'avoient pu faire ?

La réponse est sur les lèvres d'un grand nombre de mes Lecteurs : c'est qu'ici le mercure est dans un état salin, & qu'ainsi modifié, il est plus actif, plus puissant, plus efficace. Ces Lecteurs ne s'apperçoivent pas qu'ils ruinent leur cause en voulant la défendre. Car le mercure dans l'état salin, est un tout autre corps que le mercure coulant : il peut avoir des qualités plus éminentes que le métal ; mais ce n'est plus le métal même, & si la spécificité étoit inhérente à la nature métallique, comme ils le prétendent, cette spécificité n'existe plus. Une des propriétés inhérentes au fer, sa propriété *spécifique*, c'est d'être attirable par l'aimant. Unissez le fer à un acide quelconque, il perd sa *spécificité*, l'aimant ne l'attire plus : il a acquis des propriétés nouvelles, il fait vomir, il purge, il pousse aux urines, &c. mais il a perdu sa propriété *spécifique*, il n'est plus attirable par l'aimant. On ne peut douter que la même chose n'arrive au mercure en s'unissant aux acides ; il perd & il acquiert des propriétés : par conséquent, si toutes ses propriétés métalliques étoient essentielles à sa *spécificité*, sa spécificité n'existe plus.

On peut faire à l'objection que nous propo-

sons, une réponse plus vraie, plus conforme aux loix de la physique, la voici : c'est que les douze grains de sublimé corrosif, venant à se décomposer dans la machine animale, y déposent six grains de mercure coulant, dans la plus grande division. Convenons du fait; il nous paroît certain. Mais cela posé, qu'on essaie d'expliquer, sans choquer les premières notions de la physique, pourquoi six grains de spécifique font ici ce que dix onces n'ont pu faire? Je doute qu'on le tente avec succès dans l'hypothèse de la spécificité du mercure. Veut-on perdre un moment de vue cette *spécificité*, réduire le mercure & les sels qui l'ont pour base, à leurs qualités, irritante, atténuante, apéritive; la difficulté n'existe plus.

En effet, pour guérir la vérole il ne faut que fondre; pour fondre il suffit d'augmenter le mouvement des solides, non-seulement des grandes masses qui portent ce nom, mais aussi des élémens organiques qui les constituent. Pour produire ce dernier effet, il ne faut qu'irriter. Or, la faculté irritante est infiniment plus grande dans le sublimé que dans le mercure crud. Dès-lors l'irritation, l'ébranlement que le métal n'a pu porter au degré convenable pour opérer la fonte & la dépuration, seront déterminés par le sublimé. Ce sel peut donc guérir à petite dose, quand le métal à forte dose ne guérit point. On pourroit ajouter, que ce sel mercuriel soluble dans nos humeurs, & par-là même autant divisé qu'il peut l'être, pénétrera

dans des lieux reculés de la machine animale où le mercure, étendu grossièrement dans le sain-doux, n'arrivera jamais, & par conséquent qu'il fera sentir son *stimulus* à des parties que le mercure graisseux n'auroit ni atteintes ni sollicitées à se débarrasser de ces stagnations rebelles qui reproduisent si souvent les maladies vénériennes, plus ou moins long-temps après la disparition des principaux symptômes.

Concluons donc que le mercure n'est qu'un atténuant mécanique & passif; car puisqu'il est insoluble dans nos liqueurs, il ne peut exercer sur elles aucune action physique. Comme tel, il doit incontestablement être réputé inférieur en vertu aux atténuans physiques, aux fondans vrais. Si ce n'est qu'à titre d'atténuant qu'il détruit la cachexie vénérienne, ainsi que l'ont pensé Sydenham, Boerhaave, &c. & que nous croyons l'avoir prouvé, ne pouvons-nous pas espérer, puisque nous avons de meilleurs fondans, de trouver un jour de meilleurs anti-vénériens? Je laisse au temps & à une longue suite d'expériences à fixer le sort de cette conjecture.

Je crois avoir suffisamment prouvé, que ce n'est pas de l'aveu de la raison qu'on a cru le mercure le seul remède de la vérole & son spécifique. Je desiré en avoir dit assez pour encourager l'homme instruit & prudent à chercher de nouveaux anti-vénériens; j'espère au moins avoir convaincu ces hommes futiles & tranchans, qui décident de tout sans rien approfondir,

que lorsqu'ils prononcent qu'un remède quelconque ne guérit pas la vérole, par cela seul qu'il n'est pas mercuriel, ils nuisent aux progrès de l'art de guérir, avilissent leurs connoissances, insultent à la raison & contredisent l'expérience qui les dément.

Je ne crois pas mes raisonnemens sans réplique : on peut sur-tout les éluder en soutenant avec obstination, que ce n'est pas à titre d'atténuant que le mercure guérit la vérole ; qu'il doit sa vertu anti-vénérienne à quelque principe caché, unique dans la nature, comme le minéral qui l'enferme. Je ne me suis pas dissimulé cette sorte de défense. Mais que peut une allégation vague, pour ne rien dire de plus, contre des faits incontestables, & des raisonnemens dictés par la plus saine physique ? La philosophie d'Aristote n'est plus ; avec elle se sont évanouies *les qualités occultes*, après avoir fait pendant plus de deux mille ans la honte d'une infinité d'*amateurs de la sagesse*. Que l'exemple de sa chute nous convainque enfin, qu'il ne suffit pas de préconiser une qualité idéale, de résister en faveur d'une illusion enfantée par l'ignorance & nourrie par l'aveugle crédulité, à la force irrésistible de l'évidence, pour constater sa réalité aux yeux du Physicien.

Tout ce qu'on a dit plus haut de la nature de la cachexie vénérienne, & de la manière dont le mercure la détruit, est moins étranger qu'on ne pense à la preuve rationnelle que j'ai promise, de la possibilité de guérir le mal vénérien par les alkalis volatils. En effet, si

comme je le crois, sur de bonnes autorités & de mûres réflexions, l'action du mercure se borne à briser, atténuer les humeurs, à leur rendre leur fluidité naturelle, à désobstruer, &c. les alkalis volatils donneront d'autant plus sûrement aux humeurs ces modifications salutaires, que leur action n'est pas bornée à la trituration mécanique, au frottement dépendant du mouvement des solides sur les liquides & des liquides sur les solides. Et quand la chose seroit ainsi, les alkalis volatils ne sont-ils pas très-propres à solliciter les oscillations du système vasculaire, premier principe de l'atténuation ?

D'un autre côté, puisque la subtilité de leurs particules est démontrée aux yeux de tout Physicien, il n'est pas de petits rameaux vasculaires où ces sels ne puissent pénétrer, tant à raison de leur affinité avec les fluides obstruans & les solides obstrués, qu'à raison de leur ténuité. Ils sont en outre, comme je l'ai dit ailleurs, fondans vrais, c'est-à-dire, qu'indépendamment du mouvement, ils divisent les principes constitutifs des humeurs & les empêchent de contracter de nouvelles unions aussi ténaces que celles qu'ils viennent de vaincre; car ils les décomposent, la lymphe sur-tout, & l'on fait que c'est principalement de la trop grande consistance de celle-ci que découlent tous les accidens de la vérole. Si je voulois me livrer aux conjectures, je dirois qu'ils n'agissent si puissamment sur la lymphe, que parce qu'ils la dénaturent,

en s'emparant de l'huile nécessaire à sa composition & l'un des principaux instrumens de sa ténacité.

Difons plus; si nous voulions courir le risque de tomber dans l'absurdité que nous venons de combattre, qu'est-ce qui nous empêcheroit d'attribuer aux alkalis volatils une vertu *spécifique*? ne trouverois-je pas les esprits disposés à leur supposer cette vertu, par la propriété merveilleuse qu'on leur connoît, d'arrêter les effets du venin de la vipère & de dissiper, presque en un instant, les accidens survenus avant leur administration. Les connoissances pathologiques & thérapeutiques concourent donc avec l'expérience pour établir la propriété anti-vénérienne des alkalis volatils (1).

On m'accusera peut-être d'avoir attaqué sans nécessité la confiance due au mercure. Qu'on daigne cependant y réfléchir, on verra que, proposant un nouveau secours contre la vérole, j'ai dû sapper les fondemens de l'opinion peu raisonnée qui fait de ce minéral un remède exclusif. Je crois l'avoir fait avec les égards que mérite une opinion très-répondue, & la modération qui convient à l'impartialité. D'un côté, j'ai

(1) On sent bien qu'en publiant cet Essai pour la première fois, nous ne pouvions offrir que le résultat de notre propre expérience. Il en est autrement aujourd'hui : le nouveau remède est connu par-tout, & par-tout il a justifié mes promesses, quelquefois même surpassé l'attente des gens instruits qui l'ont tenté.

évité soigneusement de parler de la vertu absolue du mercure; de l'autre, n'ayant comparé le mercure à aucun remède du même genre, je n'ai eu ni l'occasion ni le dessein d'évaluer sa vertu respective. En accordant à mes raisons tout ce que je leur crois dû, l'on peut encore conserver au mercure le premier rang parmi les anti-vénériens, place que l'efficacité de la méthode des frictions, dans les cas où elle convient, semble lui mériter, & continuer même à le regarder comme le seul connu : car quoique je croie les alkalis volatils & beaucoup d'autres substances, doués de la même vertu, je ne demande pas pour mon sentiment une déférence que je fais n'être due qu'à l'expérience propre à chacun, ou au témoignage de tous. Je n'ai pas assurément la folle prétention de vouloir soumettre, sans examen, la doctrine générale à ma façon de penser, à mon expérience particulière; mais je crois pouvoir espérer que tout homme ami de la vérité voudra bien consulter l'observation, & déposer à ses pieds ses vieux préjugés, si elle l'ordonne ainsi.

Il me reste à dire un mot sur la manière dont on fait pour l'ordinaire les essais suggérés par autrui, & sur l'esprit qui préside au jugement dont ils sont suivis. Je me fixerai par un exemple, & restant dans mon sujet, je le prendrai dans le mercure & les alkalis volatils.

On commencera par supposer que le mercure con-
vient

vient également à tous les individus , à toutes les constitutions , à toutes les maladies vénériennes , quelle que soit leur nature , leur énergie , ou leur dégénération ; qu'il ne nuit jamais administré sagement ; qu'il est toujours efficace , même dans les plus étranges complications : on prétendra qu'il emporte constamment les symptômes , à quelques exceptions près , en détruisant la cause , qu'il n'engendre jamais de cachexie pire que le mal principal ; qu'il n'est pas une des principales sources des maladies vaporeuses ; enfin , qu'il ne rend jamais les gens mélancoliques , hébétés , maniaques , fous (1), qu'il ne les tue jamais.

Après s'être mis ainsi sous les yeux le tableau des bienfaits & de la bénignité du mercure , dont l'officieuse prévention garantit assez la fidélité , l'on fera

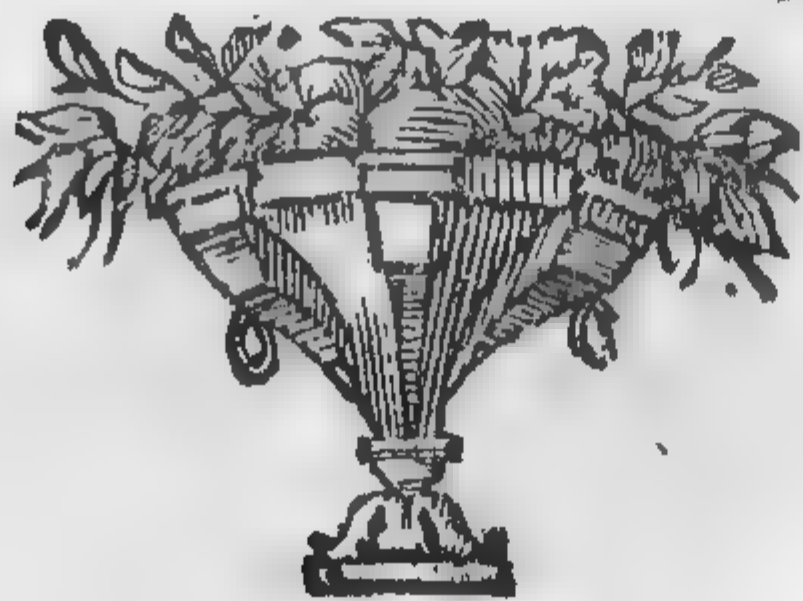
(1) J'ai vu plusieurs personnes , après des traitemens mercuriels , tomber dans des affections vaporeuses effrayantes , & même dans l'hypocondrie maniaque , avec laquelle la vérole a d'ailleurs beaucoup d'affinité. J'ai oui dire aussi , dans une consultation sur un cas de cette nature , par un Médecin célèbre de la capitale , qu'il avoit vu plus de dix exemples de cet accident. On lit dans les Livres de l'Art , que des malades ont perdu l'esprit dans ces traitemens ; les uns pour un temps , les autres sans retour. Est-ce l'effet du mercure ? est-ce celui de sa mauvaise administration ? La première conjecture paroissoit la plus probable au célèbre Practicien , dont je viens d'alléguer le témoignage , & je suis de son sentiment , sans néanmoins disculper entièrement la mauvaise administration de ce capricieux médicament.

dés essais avec l'alkali volatil, & je réponds d'avance qu'on ne choisira ni les sujets les mieux constitués, ni les maladies les moins graves. D'abord on trouvera que le nouveau remède agit foiblement (1); bientôt il produira des agitations considérables. On aura de la condescendance pour le malade; on conviendra que ce breuvage est désagréable, qu'il faut du courage pour en user; on dédaignera de s'abaisser jusqu'à veiller sur l'état de la peau. On mettra la même indifférence à réfréner la sueur, qu'à provoquer la douce & précieuse moiteur que nous exigeons. Le choix des alimens & des boissons, l'ordre de l'administration, &c. paroîtront vèrilleux. Enfin, après un traitement de quelques semaines, une carie, une exostose vraie, maladies absolument réfractaires aux

(1) Cela ne manquera pas d'arriver, si l'on prend l'alkali volatil du commerce, qui contient, à ce qu'on croit, les deux tiers de craie ou de sel ammoniac, & si par le vice de la manipulation, croyant donner l'agent, on ne donne que son véhicule. L'alkali caustique ou *fluor*, est au contraire trop actif & trop incertain dans ses doses réelles, absolument dépendantes de sa concentration. Je fais qu'on l'a beaucoup employé, même sans accident, contre toutes les espèce de maux vénériens, en France, en Angleterre, sur nos vaisseaux durant la dernière guerre, dans nos colonies, & qu'il a produit les mêmes bons effets que l'alkali volatil concret, tiré par les alkalis fixes; mais je fais aussi qu'il perd en vieillissant sa causticité, parce qu'il reprend son gaz, & qu'il devient alkali volatil doux, c'est-à-dire, tel que ie le demande & que je conseille de l'employer.

agens internes , subsisteront encore... Est-il besoin après cela de tirer la conséquence ?

Je viens de tracer la conduite de certains Guérisseurs aveuglés par le préjugé. J'aime à croire que les hommes impartiaux garderont un juste milieu entre ces deux extrêmes : ils savent que le mercure ne tient pas toutes les belles promesses que font les Livres. Si les alkalis volatils guérissent la vérole, ils sont précieux à l'Art & à ses ministres. Je ne dis rien du mérite respectif de ces sels : c'est à ceux qui savent estimer en même temps *la gentiane & le quinquina*, *le safran & l'opium*, à marquer leur place, dans l'ordre des anti-vénériens. Quelque rang qu'ils leur assignent, je reconnoîtrai dans leur décision le jugement de l'expérience, qu'ils ont seuls droit de faire parler.





REMARQUES

ET

OBSERVATIONS

THÉORIQUES ET PRATIQUES

Sur la Vérole & ses principaux Accidens.

CHAPITRE PREMIER.

De la Vérole.

IL n'est pas facile de déterminer ce qu'on doit entendre par le mot *vérole*; car tel Praticien, dans un cas donné, décidera que la vérole existe, & tel autre qu'elle n'existe point. En général, c'est l'état d'un corps animal infecté d'un virus vénérien disséminé, répandu dans la masse de ses humeurs. Mais cet état n'a pas de signe univoque. Lorsque les parties que le virus parcourt, pour gagner la masse des humeurs, sont saines, il n'existe peut-être d'autre signe réel de la vérole, que la transmission du virus, que l'infection communiquée par le sujet douteux au sujet reconnu

sain. De-là ces décisions arbitraires, souvent contraires, quelquefois contradictoires, qui tiennent les malades dans une perplexité désolante, & qui tantôt les éloignent d'un traitement nécessaire, & tantôt les jettent dans un cours de remèdes inutiles ou dangereux. Parmi les Praticiens, comme parmi les Confesseurs, l'un a la *manche étroite* & l'autre la *manche large*. C'est un terrible homme que le Praticien à manche étroite ! A ses yeux, tout est vérole. Aucun coupable ne lui échappe, & c'est un des avantages de la rigidité ; mais il condamne beaucoup d'innocens, & cet inconvénient vaut bien la peine d'être pesé. Un vapoureux vient-il se plaindre au Praticien rigide qu'il voit voler une *mouche* devant ses yeux. Vérole, s'écrie-t-il. *Le Mal.* Mais, Monsieur, ce que je sens, m'a-t-on dit, n'est qu'une illusion d'optique, & la maladie que vous me supposez n'est rien moins qu'une illusion. *Le Prat.* Vérole. *Le Mal.* Mais, Monsieur, je n'ai jamais eu qu'une gonorrhée, qui se guérit aisément & sans accidens, & depuis vingt ans quelle est tarie, je n'ai pas ressenti la moindre infirmité. *Le Prat.* Ah, vous avez eu une gonorrhée ! elle fut mal traitée, je n'en doute point ; vérole, vous dis-je. *Le Mal.* Mais, Monsieur, cette gonorrhée ne dura que trois jours, elle provenoit d'un ample boisson de bière, & je la guéris par une ample boisson d'eau-de-vie. *Le Prat.* Finissons ; étiez-vous vierge alors ? *Le Mal.* Non, Monsieur. *Le Prat.* Hé bien, votre

gonorrhée étoit vénérienne, & vous avez la vérole. *Le Mal.* Mais, Monsieur, mes enfans sont tous fort sains. *Le Prat.* Qu'est-ce à dire ? ignorez-vous qu'un père & une mère qui portent le germe de la vérole assoupi, non développé, peuvent engendrer des enfans sains ? *Le Mal.* Est-il possible ? *Le Prat.* Belle question ! ils peuvent bien davantage ! ne les voit-on pas tous les jours engendrer alternativement des enfans sains & des enfans infectés du virus vénérien. *Le Mal.* Je n'ai plus qu'un mot à ajouter ; il y a bien longtemps que je n'ai goûté les plaisirs amoureux. *Le Prat.* La longue privation dont vous vous plaignez, n'est pas à mes yeux une raison de douter ; sachez, Monsieur le raisonneur, que le virus vénérien peut rester assoupi dans nos corps dix, vingt, trente ans & plus, sans porter la moindre atteinte à la santé, & s'éveiller ensuite pour exercer ses ravages accoutumés. *Le Mal.* Vous m'étonnez, Monsieur, & j'avoue que si c'étoit un bateleur qui me dît des choses si étranges, je le soupçonnerois d'en vouloir à mon argent. *Le Prat.* Quoi, vous joignez l'ironie offensante à la déraison revêche ! vous mériteriez..... Mais je suis humain, & & je veux bien vous notifier enfin pour la dernière fois, que vous avez la vérole, & que vous l'avez gagnée d'emblée.

Oh, la belle invention que l'infection d'emblée ! on va loin avec elle ! Qu'on lui associe l'infection par foyer, & je garantis qu'il n'est point d'homme, avec

une maladie chronique quelconque, à qui l'on ne vienne à bout de prouver qu'il a la vérole. A la vérité, les raisons alléguées ne vaudront rien pour le Praticien à *manche large*, mais elles seront excellentes pour le malade, & je le vois déjà frictionné. Mais, dira-t-on, à quels reproches de la part du malade ne s'exposera pas le Praticien à *manche étroite*, qui fait subir un traitement long, douloureux, & rarement à l'abri de tout danger, à un homme affecté d'une infirmité ou maladie quelconque, d'une jaunisse de la conjonctive, par exemple? Ne craignez rien pour lui, son triomphe s'apprête. La salivation excoriera le palais, le voile qui le recouvre, les amygdales, la luette, quelquefois même l'arrière-bouche; quelqu'un de ces ulcères ne disparaîtra pas aussi-tôt après la cessation des remèdes; cet ulcère sera même d'autant plus rebelle, que le mercure aura rendu les humeurs plus âcres. Le Praticien à *manche étroite* va raisonner à sa manière, & nous allons l'entendre se vanter de ses exploits. Que vous êtes heureux, Monsieur! l'ennemi caché dans une embuscade menaçoit vos jours, il en eût coupé la trame, d'autant plus sûrement que ne soupçonnant pas même sa présence, vous ne vous occupiez ni de le déloger, ni de parer ses coups! Le voilà donc démasqué! l'ulcère du gosier le trahit. Rendez grâces au mercure qui vous l'a fait connoître, & par une seconde quarantaine de clôture, de soumissions, de privations, de souffrances même, si l'on

ne peut les éviter, obtenez de lui qu'il daigne débusquer l'ennemi qu'il a démasqué (1).

Le fond de ce Dialogue, qui s'est présenté de lui-même au bout de notre plume, & qui nous a semblé plus propre à corriger l'abus qu'on fait si fréquemment des remèdes anti-vénériens, qu'une censure didactique & froide, n'est pas de notre invention. Le tableau qu'il offre étoit même tracé dans certains Livres classiques; nous n'avons fourni que les couleurs, ou plutôt nous n'avons fait qu'éclaircir le rembruni de l'original. Les mélancoliques, cette classe malheureuse d'hommes, que la crainte de perdre la vie empêche d'en jouir, nous sauront gré de cette petite licence : car c'est pour eux principalement que nous écrivons ceci; parce que c'est avec eux que les Praticiens à manche étroite ont plus beau jeu. Faut-il le dire ! J'ai vu deux de ces êtres infortunés, exempts à mes yeux de tout vice vénérien, conduits de traitement en traitement jusqu'à la manie, de celle-ci au mépris de la vie, & de ce mépris au S.....

En attaquant le rigorisme dangereux, qui trop souvent se choisit des victimes parmi des personnes absolument exemptes du virus qu'il suppose, on n'entend pas bannir de la pratique ce doute méthodique, qui d'induction en induction, conduit quelquefois à la vérité.

(1) *Vid. Dolaum, Epist 3, ad D. Waldsmid ; & Lonxoni, Tom. 2. Obs. 86.*

Il est généralement reconnu que la présence du virus vénérien infectant les liquides & les solides, n'est pas toujours accompagnée de signes sensibles qui la décèlent. Je vois ici la nature aux prises avec le virus; l'un tend sans cesse à épaisir, l'autre à atténuer, ou du moins à maintenir les liqueurs dans leur naturelle fluidité. Tant que la faculté atténuante sera égale à la vertu coagulante, il ne surviendra point de symptôme vénérien. Tel est le cas de cette courtisane dont parle Vercelloni, qui pendant plus de trente ans infecta tous ceux qui l'approchèrent, & jouit elle-même de la meilleure santé (1). Si la faculté coagulante décroît, la faculté fondante restant la même, ou bien si la faculté fondante croît, le penchant des humeurs vers l'épaississement restant le même, la dépuration se fera spontanément : si le contraire arrive, l'épaississement augmentera ; il se fera des stagnations, des engorgemens, & les accidens dépendans de ce premier trouble survenu dans la machine, ne manqueront pas de se développer. Les maladies de langueur, qui tiennent l'individu dans un état de foiblesse habituelle, détermineront des engorgemens dans le tissu cellulaire des aines, du col, dans celui qui entoure les gros vaisseaux, & produiront ce qu'on appelle, mais à tort, des engorgemens de glandes (2). Le périoste

(1) Traité des maladies qui arrivent aux parties génitales, &c. pag. 62.

(2) Quiconque examinera sans prévention l'état du pouls chez

se tuméfiera, & l'on aura des exostoses fausses. Les maladies inflammatoires, dont la nature coagulante est assez prouvée par la couëne lymphatique qui englue la partie rouge, feront pareillement naître des engorgemens nouveaux, & augmenteront ceux qui existoient déjà. Si le gland, le prépuce s'engorgent, la continuité de la chaleur développera des chancres; si la peau est engorgée par petits espaces, la fonte que la chaleur produira dans les sucres croupissans, ouvrira des pustules, &c. Voilà, à mon avis, pourquoi & comment il survient dans l'état de maladie des symptômes vénériens à ceux même qu'on croyoit exempts de virus; pourquoi il arrive des accidens vénériens aux femmes en couche; pourquoi les chagrins longs, qui affectent sensiblement la machine, produisent quelquefois le même effet; voilà enfin pourquoi ces mêmes maladies inflammatoires, qu'on vient d'envisager comme pouvant développer des accidens vénériens, en détruiront enfin la cause, en dissolvant les épaissemens préexistans & ceux qu'elles ont d'abord formés, pourvu que le sujet conserve quelque énergie, & qu'on ne trouble pas la nature, par l'abus de la saignée & des autres rafraîchissans anti-phlogistiques.

Le principe vital s'affoiblissant à mesure que l'hom-

les personnes atteintes d'une vérole chronique, le trouvera petit, lent, rare, foible. Joseph Struthius en avoit fait la remarque il y a plus de deux cents ans; chacun peut la vérifier. *Ars sphygmica*, in-8°. 1540.

me s'éloigne de l'âge mûr, la vieillesse doit aussi faire éclorre des symptômes vénériens, & pour les mêmes raisons.

J'ai tâché d'expliquer un phénomène incontestable & important, sans faire intervenir la chimérique inaction où l'on suppose le virus plongé pendant une longue suite d'années, inaction d'où il sort enfin pour reprendre son activité naturelle & recommencer ses ravages. Si mon Etiologie ne satisfait pas tous mes Lecteurs, je desirer bien sincèrement qu'on prenne la peine d'en chercher une meilleure & qu'on la trouve. Ce point de théorie a tant d'influence sur la bonne pratique qu'il vaut bien la peine d'être éclairci.

Concluons cette longue mais utile discussion, par cette maxime trop peu connue, & dont il est à desirer que les jeunes gens se pénètrent de bonne heure, afin d'être en garde contre la contagion de l'exemple; concluons, dis-je, que pour juger si un homme a véritablement la vérole, il faut un grand fond de connoissances, d'expérience & de PROBITÉ.



CHAPITRE II.

Du Virus vénérien.

AVANT de parler des effets du virus vénérien, il conviendrait d'examiner ce que c'est que ce virus. Est-il un être quelconque distinct des humeurs animales dégénérées de telle ou de telle manière? La masse de ce virus qui circule aujourd'hui parmi les Européens, est-elle la même que Colomb & ses compagnons apportèrent d'Amérique? est-elle plus grande ou plus petite? si ce virus ou levain se multiplie, s'il amène les fluides animaux à sa propre nature, de quelle manière opère-t-il cette conversion, cette métamorphose? étend-il son action sur toutes nos humeurs, ou seulement sur quelques-unes? s'identifie-t-il également avec la salive, qui tend à l'alkalescence, & avec le lait, qui tend à l'acidité? qui prouvera jamais que telle soit la loi des affinités du virus, qu'il attaque les humeurs animales dans un ordre quelconque fixe & déterminé? par exemple, dans l'ordre que voici : la semence & les humeurs féminales, les humeurs de la peau, la muqueuse & la sébacée; la mucosité de la bouche & des narines; les humeurs onctueuses, des jointures & des membranes des muscles; la moëlle des os, la lymphe, les humeurs lymphatiques des yeux, le cérumen des oreilles, la bile, &c. Quelque

hypothèse qu'on adopte , si les forces vitales , subjuguées d'abord par le délétère , ne peuvent pas dénaturer à leur tour le virus vénérien , comment un corps , une fois infecté , pourra-t-il se dépouiller de tout virus ? car enfin , puisqu'un atôme de virus a pu infecter toute la masse des liquides , la masse des liquides doit infecter , bien plus facilement encore , les nouvelles humeurs qui réparent les pertes continuelles du sujet infecté ? y a-t-il des preuves positives , telles qu'on doit les exiger en physique , que le venin vérolique passe matériellement , & , comme parloient nos pères , *selon toute sa substance* , du corps malade au corps sain ? à quelle dose doit-il être reçu pour donner des marques de sa présence ? se modifie-t-il de telle manière , en parcourant les filières de l'organe à travers lequel il gagne l'intérieur de nos corps , qu'il soit plus ténace quand il a pris la route de l'urètre , que lorsqu'il a suivi les sentiers tortueux du gland ? est-il quelquefois fort & quelquefois foible , tantôt subtil & tantôt grossier ? Sa virulence a-t-elle une certaine latitude ? peut-il dégénérer , c'est-à-dire , être moins ce qu'il est essentiellement , & rester virus ? être dénaturé , & néanmoins ne se laisser détruire ou chasser que par le même moyen auquel il cède quand il possède sa nature propre , quand il n'est pas *dénaturé* ?

Par quelle énergie inconnue le virus peut-il rendre virulentes certaines humeurs , & leur laisser néanmoins les apparences qui leur sont propres ? je veux

parler ici des fluides qui sont réputés les principaux véhicules de la contagion , tels que le lait , la salive , la sueur , la sanie séreuse , le pus , &c. Ce virus , si puissant lorsqu'il s'agit de transformer les humeurs du corps humain en sa propre nature , de leur imprimer le caractère spécifique qui le distingue des fluides animaux , perd-il toute son énergie , toute sa force *commutative* lorsqu'il est aux prises avec d'autres virus ? pourquoi fait-il un virus de la salive , &c. & laisse-t-il subsister à côté de lui d'autres virus qui viennent partager le théâtre de ses ravages ? comment souffre-t-il que les virus scorbutique , scrophuleux , pforique , dartreux , variolique , cancéreux , &c. jouent paisiblement à ses côtés leurs rôles divers (1) ? Les auteurs classiques , pour qui la circonspection est un devoir , & qui ne laissent pas d'admettre la coexistence de ces virus dans le même sujet , se sont-ils assurés que ces virus , quoique divers , n'ont rien de contraire ni d'exclusif. Car , s'il n'en étoit pas ainsi , ces virus s'entredétruiroient ou se modifieroient ; tandis que , selon ces Ecrivains , ils jouissent sans opposition chacun de ses propriétés , & produisent , chacun de son côté , les effets qui lui sont propres , tout opposés & contradictoires qu'ils peuvent être , & cela dans

(1) Comme une contradiction de plus ou de moins ne coûte rien à certains Ecrivains , vous en trouverez qui vous diront , que le virus vénérien devient quelquefois virus scrophuleux.

le même temps & dans le même sujet. Est-ce que pour le bien de la paix, le levain vérolique permettroit aux virus scorbutiques, dartreux, &c. de dissoudre nos humeurs, à condition que ceux-ci ne trouveroient pas mauvais qu'il les coagulât ?

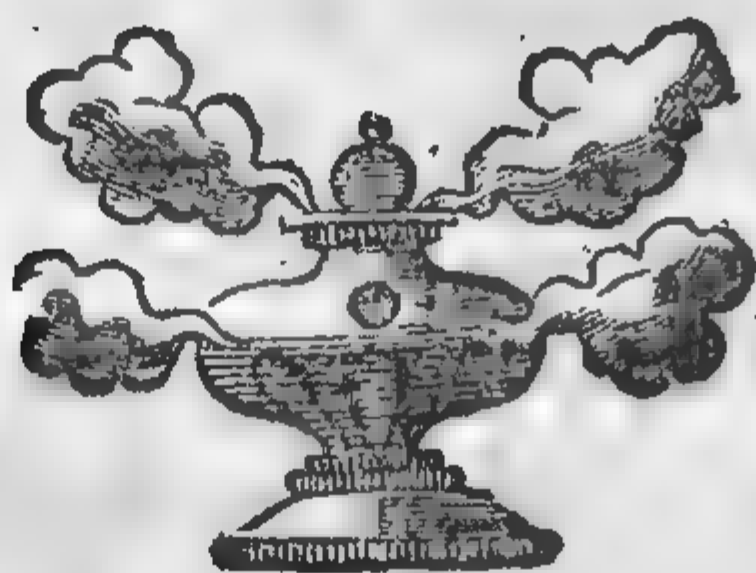
Mettons un terme à des questions insolubles pour le vrai Praticien. L'ignorant systématique, l'enthousiaste inconséquent les expliqueroient sans doute. La difficulté n'existe que pour ceux qui savent la voir. Qu'il est humiliant pour la raison orgueilleuse qu'un des plus grands efforts de l'esprit humain soit de s'élever jusqu'au doute !

Admirons la sagacité, le profond savoir de ces hommes privilégiés qui savent rendre raison de tout, & convenons humblement qu'à nos yeux le virus vénérien est un être purement intellectuel, absolument inassignable, un être de convention, connu seulement par les effets qu'il produit médiatement ou immédiatement, ou par ceux qu'il est censé produire. Laissons à l'écart, comme oiseuses, toutes les questions relatives à la transmission du virus d'un corps dans un autre, bornons-nous à répondre, si nous sommes interrogés, que nous savons qu'à l'occasion du contact immédiat de certaines parties d'un corps infecté de virus vérolique avec un corps sain, il s'excite dans celui-ci des accidens déterminés par ce contact, & que nous ignorons tout le reste.

Tout infaisissable qu'est le virus vénérien, il s'est
trouvé

trouvé des Ecrivains qui, jugeant de sa nature par ses effets, ont prononcé qu'il étoit *acide*, avec autant de confiance que s'ils l'avoient soumis à l'analyse la plus sévère. De Blegny le supposoit tel; Astruc ne lui refusoit pas ce caractère; un Auteur moderne fait de cette acidité la base de la théorie répandue dans ses livrets. Quoique plus intéressé, sans doute, que ces Ecrivains, à saisir l'acidité du virus, pour accommoder la cause aux remèdes alkalis, que je propose, j'avoue que le caractère acide du virus vénérien ne m'est annoncé que par des effets; & ces effets, à combien d'autres causes ne peut-on pas les rapporter! L'épaississement des humeurs dans le premier temps de la vérole, rend la supposition d'un acide spécieuse autant que commode. La cachexie vénérienne est réelle. Comme toutes les autres affections cachectiques, la vénérienne abat les forces, produit les lassitudes & les inquiétudes que les malades éprouvent dans les membres, & principalement vers les articulations; quelquefois même des maux de tête, des digestions viciées, des douleurs vagues, &c.... Mais pour admettre une cause aussi contraire aux connoissances physiologiques & pathologiques, que l'est un acide présent dans nos humeurs, qui s'y conserve tel sans former de combinaison qui l'enchaîne ou le détruise, & qui s'y reproduit sans cesse, il faudroit quelque chose de plus que la simplicité, la commodité & la fécondité d'une pareille hypothèse. Cette acidité fût-elle la seule

cause qui pût rendre raison des phénomènes, il vaudroit mieux les déclarer inexplicables, que d'admettre une cause gratuite. Mais est-on réduit à cet aveu ? Quand le virus vénérien ne seroit qu'irritant, propriété qu'on ne peut lui refuser, ne suivroit-il pas de son action sur nos organes, des spasmes dans les solides de tout genre, des gênes dans le mouvement des liquides, principalement dans la circulation des suc blancs ; des stagnations de ces mêmes suc ; des épaissemens, des engorgemens, &c. ? De-là des duretés dans le prépuce, les corps caverneux, l'urètre, &c. ; de-là les bubons, les exostoses, &c. Tout s'explique, comme on voit, sans recourir à l'acidité du virus vénérien. N'allons donc pas augmenter le nombre des suppositions gratuites : nous n'en avons que trop. A cet égard il vaudroit mieux perdre qu'acquérir.



CHAPITRE III.

Des Méthodes anti-vénériennes.

QU'EST-CE que la difficulté du diagnosti de la vérole, dans quelques circonstances embarrassantes, si l'on vient à la comparer avec la difficulté plus grande encore, de choisir, entre les diverses méthodes, la plus appropriée au cas spécial où se trouve le malade soumis à nos soins. Le mercure ne guérit pas toujours; il est des cas où ce minéral, de quelque manière qu'on l'administre, ne détruit pas le virus vénérien. On ne reconnoît point ces cas *à priori*; ce n'est que par une suite de traitememens infructueux, qu'on vient à bout enfin de les discerner. Telle est sur cet objet la décision des Livres dogmatiques. S'il en est ainsi, l'on doit plaindre les malades placés dans l'exception, lorsqu'ils tombent dans les mains des partisans outrés des frictions; car il est telle méthode d'administrer ce remède, qui constitue véritablement une maladie réelle, toujours accompagnée de quelque danger. Je veux parler de la méthode avec pleine salivation. On fait que cette ancienne manière d'administrer le mercure a beaucoup perdu de son crédit. La méthode par extinction s'est principalement enrichie de ses pertes. Il semble que ce soit moins la raison que le hasard qui décide un jeune Chirurgien

a préférer la salivation à l'extinction. Il préférera la dernière, s'il fait les premiers pas dans l'étude de son art à Montpellier ; peut-être fera-t-il le choix contraire, si les écoles de Paris commencent son éducation.

Les partisans de l'extinction conviennent tous que la méthode contraire peut guérir. Les zélateurs de la salivation sont moins accommodans ; ils exigent la salivation, comme condition essentielle du succès. Cependant ils sont quelquefois forcés de modifier cette décision rigoureuse ; car enfin les frictions, même dans leurs mains, n'excitent pas toujours la salivation. Ils conviennent donc, pour ne pas trahir l'intérêt de leur cause, que les frictions sans salivation guérissent quelquefois ; mais ils exigent que l'absence du flux de bouche dépende de l'inaptitude du malade à saliver, & non des moyens employés pour évacuer, par d'autres couloirs que la bouche, les matières fondues par le mercure. Comme il est des malades qu'on ne sauroit faire saliver sans les exposer aux plus grands dangers, ils avouent encore que ces malades peuvent guérir, quoiqu'on détourne, à certaine époque du traitement, l'humeur fondue, vers d'autres émonctoires. Mais, ce qui doit surprendre, après tous ces aveux, c'est qu'ils ne s'obstinent pas moins à soutenir, que la méthode par extinction n'est pas sûre, qu'il faut exciter la salivation, & sur-tout ne pas la modérer. A les entendre, le flux de bouche n'est jamais considérable, quand le traitement est bien

conduit ; rarement passe-t-il alors *dix livres par jour*. Je frissonne lorsque je considère un malheureux condamné pendant quinze , vingt jours & davantage , à dégorger , plus ou moins douloureusement , dix livres de liqueur infecte , dans l'espace de vingt-quatre heures (1)

Si l'on entend les deux partis , ils ont l'un & l'autre pour garant de la bonté de leur méthode l'expérience. L'expérience ne parle donc pas le même langage à tous les hommes , elle les accorderoit ; ou bien l'expérience , semblable *aux cloches de Varennes* (2) , ne dit-elle à chacun que ce qu'il est résolu d'entendre ? Pour bien apprécier les résultats de l'expérience , il faudroit beaucoup de savoir , de discernement , & sur-tout beaucoup d'impartialité ; conditions qui vont rarement ensemble , & qui rendront toujours infiniment rares les bons observateurs & les bonnes observations.

Laissons ces hommes prévenus , qui semblent craindre qu'on les défabuse , suivre obstinément les sentiers de la routine. Mais rappelons à ceux qui cherchent de bonne-foi les motifs capables de fixer leur choix ,

(1) Au milieu de ces deux classes de partisans outrés du mercure , on voit le grand Boerhaave conserver toute sa vie une répugnance extrême pour les frictions , & n'y recourir jamais. Sanchez, *Observ. sur les Malad. vénér.* , pag. 187.

(2) Pantagruel , Chap. 26.

que l'expérience seule , quelque copieuse qu'on la suppose , est non - seulement inutile , mais nuisible , lorsqu'on la substitue aux dogmes. L'expérience nue & privée de cette critique sage qui l'apprécie , la décompose , l'analyse , flatte également toutes les opinions , & fournit des armes aux opinions même contradictoires ; & comme elle les fait naître , elle les détruit l'une par l'autre , lorsqu'on vient à les attaquer avec l'arme de la raison.

Un des argumens favoris des partisans de la salivation , c'est qu'il faut une forte & abondante *Crise* , pour guérir la vérole ; & ils ajoutent , que de toutes les voies par lesquelles l'humeur peut s'évacuer , comme celles des selles , des sueurs , des urines , &c. la plus avantageuse est sans contredit les conduits salivaires. Cette erreur , ou si l'on veut , cet abus du mot *crise* , qui ne feroit d'aucune conséquence , si l'on n'en inféroit pas la nécessité d'une évacuation abondante & sensible , est fort ancienne dans les Livres de l'Art. On la voit d'abord paroître dans l'ouvrage de Thierry de Hery , & de-là passer dans celui de Paré , son contemporain & son copiste. Oubliée pendant plus d'un siècle , elle fut reprise par de Blegny , qui la fit valoir en homme d'esprit. Cet ancien Médecin-Chirurgien , en Ecrivain conséquent , ne s'exposa pas au juste reproche de troubler la crise en purgeant pendant la salivation , comme l'ont fait depuis quelques modernes. Il est en effet contraire à toute règle

médicale , de contrarier la nature , lorsqu'elle travaille utilement à la dépuration des corps impurs. On fait le fort que cette doctrine a eu depuis : c'est la juger , que d'observer ici , qu'aucun Ecrivain d'un certain ordre, ne l'admit jamais , & que Sydenham, Boerhaave, Astruc, &c. ne l'ont pas même honorée d'un mot de réfutation. En effet , ces grands hommes pouvoient-ils ignorer que les maladies chroniques se guérissent comme elles sont produites , lentement & sans secousses. Ce ne fera point par de copieuses , mais par de légères évacuations , qu'on pourra les surmonter ; ce ne fera point non plus en poussant vigoureusement par la salive , les selles , les urines , les sueurs , &c. mais en évacuant par un ou plusieurs de ces émonctoires , d'une manière douce & presque insensible , les matières fondues par les médicamens ; ce ne fera pas enfin en épuisant le sang , mais en le corrigeant , en détruisant le virus qui l'infecte , qu'on ramènera la santé.

Une autre raison alléguée en faveur de la salivation , c'est qu'elle seule peut annoncer que le mercure agit. On doit en croire sur sa parole un Ecrivain qui déclare ne reconnoître qu'à cet indice l'action du mercure ; mais il ne faut pas laisser ignorer aux jeunes gens qu'ils ont dans le pouls du malade une boussole sûre : que l'artère soit développée , que ses battemens soient amples sans être fréquens ; alors , qu'ils se tiennent pour assurés , non-seulement que le mé-

dicament agit , mais encore , qu'il agit avec succès. Sans cette condition , le flux de bouche lui-même , non plus que les autres évacuations , ne promettent que des traitemens infructueux ou des guérisons illusoires.

C'est une chose bien étrange que le préjugé de la salivation , quand on l'envisage dans sa source. Jean Carpi , Chirurgien de Bologne en Italie , instruit par les Ecrits des Arabes , que le mercure est utile aux vieux ulcères , en éteignit , dit-on , dans de la graisse & l'appliqua sur un ulcère , dont il ne pouvoit venir à bout par les moyens ordinaires (1). La salivation survient au grand étonnement du Chirurgien ; il hésite ; mais voyant l'état de l'ulcère s'améliorer , il reprend courage , continue l'application de sa pommade , entretient la salivation & guérit le malade. Fidèle à l'une des maximes fondamentales de la Médecine empirique , l'imitation scrupuleuse , Carpi ne sépare pas l'action utile du mercure , de l'excrétion de la salive. Il croit ces deux choses inséparables , frictionne dans la vérole , alors caractérisée , selon Fallope , par des ulcères ou pustules à la peau (2) ,

(1) On prétend que Carpi reçut sa méthode d'un Barbier de Venise. Cette prétention peut être fausse ; mais on ne peut nier que l'emploi des frictions dans les maux vénériens , avec ou sans salivation , ne fût connue du temps de Carpi , par Vigo , par Wendelin. Hock , par Catanée , A. Bolognini , Almenar , &c.

(2) On fait que les pustules étoient plus fréquentes dans l'in-

fait saliver, guérit; & pendant trois siècles les Praticiens, aussi dociles au précepte de Carpi, qu'il l'avoit été lui-même à l'observation, font saliver sur sa parole. Si Carpi eût guéri son malade sans flux de bouche, cette évacuation, non moins douloureuse que dégoûtante, n'eût jamais passé que pour un accident, pour un inconvénient de la méthode des frictions. Lorsqu'enfin la raison se fit entendre aux Médecins de Montpellier (1), & qu'ils voulurent séparer la salivation de l'action utile du mercure, l'habitude étoit contractée; on voulut à peine les entendre: les conquêtes de la raison furent retardées par l'empire du préjugé. Ce préjugé s'affoiblit de jour en jour; mais il existe encore, & il se soutiendra jusqu'à ce qu'un Livre dogmatique impartial (2) fasse tomber

vation de la maladie, qu'elles ne le font aujourd'hui. Le virus s'est-il donc modifié? non; mais on fortifioit autrefois; on affoiblit aujourd'hui. On peut en dire autant des exostoses, devenues plus fréquentes dans la seconde période, c'est-à-dire, à mesure que les pustules sont devenues plus rares.

(1) Ce n'est pas que la méthode par extinction ait pris sa source dans cette école; on en trouve des vestiges dans Wendelinus Hock, Massa, Am. Lusitanus, Luc. Ghinus, Sorbait, & plus marqués que par tout ailleurs, dans Hery, pag. 55 & 120; mais c'est à Montpellier qu'elle a reçu la forme sous laquelle on l'a vu se répandre & acquérir de la célébrité.

(2) Les Livres classiques devroient être un des travaux des corps enseignans. Chaque coopérateur apporteroit sans doute ses opinions, ses erreurs, ses préjugés; mais détruits par les opinions,

des mains des jeunes gens, certains Ouvrages, où tout, jusqu'aux contradictions les plus choquantes, est mis en œuvre, pour prolonger leur nuisible existence.

Une autre cause qui conservera quelque temps des partisans à la salivation, c'est le génie imitatif. L'anarchie qui règne dans les différentes branches de l'art de guérir, fait qu'il reste ouvert à quiconque veut s'y glisser. Pour se charger des cas vénériens les plus graves, les jeunes gens n'attendent pas l'instruction que ces cas exigent : ils ont vu faire leurs maîtres, ils se croient en état de faire aussi bien qu'eux. Ont-ils vu frictionner jusqu'à la salivation ? ils frictionnent jusqu'à faire saliver. Quand l'âge viendra leur apprendre à raisonner, quand ils en seront capables, il fera trop tard ; l'habitude fera prise. Sourds à la raison, ils feront dans l'âge mûr par habitude, ce qu'ils ont fait dans la jeunesse par imitation.

Nos réflexions sur la salivation paroîtront outrées ou peu solides aux partisans de cette méthode ; mais au moins ils ne sauroient nous soupçonner de partialité. Car enfin, quel autre intérêt que celui de l'humanité nous feroit préférer la méthode par extinction à la méthode par salivation, lorsque nous enseignons à se passer de l'une & de l'autre, comme

les erreurs, les préjugés contraires, ils disparoîtroient dans la discussion : il ne resteroit que la raison & la vérité !

nous nous en passons nous-même depuis plus de quinze ans.

Il n'en est pas de même de ce qui nous reste à dire sur l'efficacité générale & absolue de ces deux méthodes. Dans une maladie quelconque, la guérison emporte avec elle l'idée de la disparition des symptômes & des accidens qui l'accompagnoient. Ici c'est autre chose ; la guérison de la vérole , par les frictions , consiste principalement dans la dépuracion des humeurs , dans l'expulsion ou la destruction du virus (1) qui les infectoit , & par conséquent dans la suppression de la cause qui produisoit les accidens. Mais pour les accidens eux-mêmes , ce n'est pas la même chose ; il semble que la sphère d'activité des frictions ne s'étende pas jusqu'à eux. Une observation , que bien d'autres sans doute ont faite avant nous , c'est qu'il seroit difficile de trouver , même parmi les remèdes qui n'ont eu qu'une vogue passagère , un anti-vénérien qui ait aussi peu d'empire sur les accidens vénériens , que les frictions mercurielles. Qu'on en juge par le tableau suivant , tableau d'autant plus fidèle , que pour éviter tout soupçon de partialité , je l'emprunte du plus zélé , comme du plus instruit , des partisans des frictions mercurielles. Astruc fait deux classes des maladies ou des accidens qui résistent au traitement par les frictions : 1°. Les mala-

(1) Voyez ci-devant , Chap. 2.

diées qui restent après l'usage des frictions mercurielles, mais qui sont guérissables ; 2°. les maladies presque incurables , qui restent quelquefois après les frictions mercurielles.

P R E M I È R E C L A S S E.

IL y a deux espèces principales de vérole, l'une qui attaque les fluides ; & l'autre les solides.

Après la guérison de la seconde, il reste ordinairement des vices dans les solides , tels que les suivans. 1. La gonorrhée , soit récente , soit habituelle , subsiste après les frictions. 2. Les poireaux vénériens. 3. Le phimosis & paraphimosis habituels. 4. Les condilômes , les crêtes & les autres excroissances de l'anüs & des parties naturelles. 5. La fistule à l'anüs & la fistule lacrymale. 6. Les douleurs de rhumatisme & de goutte. 7. Les dartres & la grattelle. 8. Les gersures des mains. 9. Les ulcères opiniâtres. 10. Les différentes espèces de caries des os 11. Le scorbut , 12. Les écouvelles , &c.

S E C O N D E C L A S S E.

13. Les tumeurs des testicules. 14. Les courbures de la verge dans l'érection (1). 15. L'impuissance.

(1) Cet accident, bien marqué , ne s'est présenté qu'une fois dans notre pratique , & il a été guéri très-facilement. Voyez ci-après , le Chap. XI , *Des duretés des Corps caverneux.*

16. Les nodus, les ganglions, les tubercules, les tumeurs gommeuses. 17. Les exostoses vraies. 18. Les douleurs dans les os. 19. Les cancers qui dépendent d'une cause vénérienne. 20. L'ulcère de la matrice. 21. La paralysie vérolique. 22. Le tremblement des membres qui vient d'une cause vérolique. 23. L'alopecie ou la chute des poils. 24. L'affaiblissement du nez.

Je pourrois charger ce tableau de tous les traits négligés par Astruc, & reprocher aux frictions leurs mauvais effets, tant propres qu'accidentels; mais je fâcherois les partisans outrés de ce remède, gens exclusifs, par conséquent intolérans, qu'il importe de ménager, lorsqu'on veut vivre en paix.



CHAPITRE IV.

Des Anti-vénériens nouveaux , & des épreuves auxquelles on les soumet.

ON a fait beaucoup d'expériences pour constater légalement l'efficacité ou l'inefficacité d'une multitude d'anti-vénériens nouveaux , & toujours il est arrivé de deux choses l'une : ou qu'on a [rejeté le remède, tantôt comme mauvais en lui-même, & tantôt comme inférieur au mercure ; ou bien qu'on l'a reçu comme utile. Dans ce dernier cas, les Commissaires n'ont guères manqué d'être suspectés de condescendance ou de corruption. Ce qui est arrivé tant de fois , arrivera toujours , si l'on s'obstine à conserver la forme usitée dans les épreuves des nouveaux remèdes.

Il n'est point de maladie pour laquelle on manque de remèdes, même vantés, & il n'est point de maladie qui ne résiste quelquefois à ces remèdes ; soit que le malade succombe , ou qu'il conserve son infirmité. Il ne faut donc pas rechercher , dans les épreuves qu'on fait subir à l'anti-vénérien proposé , s'il guérit toutes les véroles , mais s'il en guérit quelques-unes , & s'il guérit celles-là , sûrement, agréablement , promptement. On doit ensuite comparer

les effets du remède ou des remèdes anti-vénériens les plus accrédités, avec ceux du nouvel agent. Si dans quelques cas, ce dernier guérit mieux que les remèdes connus, on doit l'adopter, spécifier les cas où il mérite la préférence, le répandre & l'accréditer. Car exiger d'un remède qu'il guérisse toutes les complications des maladies vénériennes, c'est demander plus qu'on ne peut obtenir. Un remède anti-vénérien ne laisseroit pas d'être précieux, quoiqu'il embrassât un moins grand nombre de cas que le mercure, pourvu qu'il fût plus doux, plus commode ou plus fût dans ses effets, pour le petit nombre de cas contenus dans sa sphère d'activité. Et comment apprécier, comment évaluer au juste le mérite respectif d'un remède nouveau, sans expériences comparatives ! Des Commissaires vous diront : sur douze malades, six ont été guéris, trois ne l'ont pas été, & les trois autres sont restés dans un état douteux. Qu'est-ce à dire ? Faudra-t-il donc rejeter le nouveau remède parce qu'il ne guérit pas toujours, parce qu'il ne convient pas également à tous les tempéramens, à toutes les constitutions, à toutes les complications du virus vénérien ! rejetez donc le mercure & ses préparations. Il est tel Hopital du Royaume, où sur cent vénériens, il ne s'en trouve pas trente à la fin du traitement, qu'on puisse réputer guéris. S'il vous faut des remèdes infaillibles, cherchez ailleurs ; le mercure ne l'est point. Quel parti donc prendre ? le voici.

Un homme quelconque se prétend possesseur d'un anti-vénérien , qu'il annonce comme nouveau. Ne repoussez pas cet homme. Assurez-vous seulement de deux choses : l'une , que son remède , aux doses énoncées , n'est ni mortel ni nuisible ; l'autre , qu'il n'est pas contenu dans la liste des anti - vénériens déjà jugés. Il seroit abusif de rejuger sans cesse le même médicament ; & l'on fait que la plupart des remèdes nouveaux ne sont que des remèdes renouvelés. Quelquefois même ils ne sont que les remèdes qu'on trouve dans nos pharmacies , opérés par des procédés grossiers , que l'art a proscrits , lorsqu'il a trouvé des procédés plus simples ou plus expéditifs. Ces précautions prises , accordez au nouveau venu le nombre de malades qu'il demande , à condition qu'il consignera cent cinquante livres par chaque individu mis en expérience : on verra bientôt la double utilité de cette consignation. D'un autre côté , chargez un ou plusieurs Chirurgiens , du nombre de ceux qui dirigent les Hopitaux anti-vénériens , seul ou accompagné des consultants qu'il voudra choisir , d'un nombre égal de malades , que celui-ci traitera selon la méthode adoptée dans son Hopital. Quant à la distribution des malades , afin de bannir tout soupçon de partialité , on les réunira dans le même appartement ; des Commissaires constateront leur état , & le certifieront par leurs signatures. Cela fait , le proposant choisira le premier malade , le Chirurgien le second ;

second, le proposant choisira le troisième; le Chirurgien le quatrième, & ainsi de suite, jusqu'au nombre convenu. Avant de passer plus avant, disons que le choix des Commissaires ne peut appartenir qu'aux Sociétés qui cultivent l'art de guérir. L'homme étranger à cet art, ne sauroit faire un choix raisonné. Il pourroit tout au plus consulter la voix publique, & la voix publique ne fait ce qu'elle dit : on l'entend répéter avec la même complaisance le nom d'un stupide, fameux par ses sottises, & celui de l'homme habile, illustré par ses succès.

Revenons à nos malades. Pour la commodité des Commissaires, on les réunira dans le même lieu. Des personnes intelligentes seront chargées de tenir registre des moindres circonstances de l'un & de l'autre traitement. Tous les huit jours les Commissaires constateront l'état actuel des malades. Enfin, le temps demandé par l'inventeur du nouveau remède étant expiré, ils dresseront un procès-verbal de l'état des personnes traitées, sur deux colonnes parallèles, afin de rendre plus sensible la différence des résultats. Ici finiroient les fonctions des Commissaires, si tous les malades du Chirurgien étoient guéris. Dans la supposition contraire, le proposant pourroit demander & obtenir le délai qu'il croiroit nécessaire à l'entier succès. Le Chirurgien en profiteroit aussi, si l'état de ses malades exigeoit une prorogation de soins. Après l'expiration du délai, les

résultats seront constatés dans la forme ci-dessus prescrite.

Où tous les malades traités par le proposant sont guéris, ou ils ne le sont point tous. Dans le dernier cas, si les malades manqués par le nouveau remède sont en plus grand nombre que ceux manqués par la méthode mise en opposition, ou seulement à nombre égal, la consignation, destinée à mettre un frein nécessaire à la cupidité du charlatanisme, servira de dédommagement à ses victimes. Les malades, non guéris par le remède nouveau, se partageront l'entière consignation.

Dans le cas où tous les malades traités par le nouveau moyen seroient guéris, ou au moins, dans le cas où le proposant auroit guéri plus de malades que le Chirurgien, les essais seroient recommencés jusqu'à trois fois. Si le nouveau remède conserve ses avantages, l'inventeur mérite une récompense ; on ne sauroit la lui refuser. Mais dans aucun cas, s'il n'a d'ailleurs la mission légale de pratiquer, il ne doit être admis à distribuer, vendre, administrer son remède. Plus ce remède est supérieur aux moyens connus, plus on doit se hâter d'étendre ses bienfaits en le rendant public. Accorder un brevet, est sans doute un expédient très-simple & sur-tout très-économique pour récompenser l'inventeur ; mais un brevet est une arme dont l'homme étranger à l'art de guérir ne peut qu'abuser. Qu'on suive cette marche, &

bientôt l'on verra s'éclipser les demandeurs de brevets, qui ne sont quelquefois que les prête-noms de certains hommes cupides, qui mettent en avant des gens sans ressources comme sans aveu, pour que la honte attachée au métier de charlatan n'arrive pas jusqu'à eux. Ils rendent cet hommage à la décence publique, qu'ils en prennent le masque.

Quelquefois l'amour de l'humanité mal-entendu produit les mêmes effets que le charlatanisme. Avec les meilleures intentions du monde, on s'enthousiasme, sans savoir pourquoi, d'un remède impuissant ou dangereux; & plus on étoit élevé par la voix publique au-dessus de l'erreur, moins on veut avouer qu'on s'est trompé. On a vu le célèbre Van-Swieten protéger le sublimé corrosif sur parole, & mettre dans la protection qu'il accordoit à ce dangereux médicament, une constance qui n'appartient qu'à la conviction. » Van-Swieten, surchargé d'affaires importantes, » ne pouvoit pas s'occuper lui-même des expériences » qu'il jugeoit nécessaires pour apprécier les effets du » sublimé corrosif. Il chargea de ce soin les Médecins de quelques Hopitaux. Parmi ceux qu'il honora de sa confiance, il s'en trouva qui, dans la vue de s'attirer sa bienveillance, ne craignirent point de lui faire de faux rapports, & de se vanter dans leurs relations, d'avoir guéri des malades par *centaines* & par *milliers*. Croyant avoir affaire à des gens intègres & éclairés, Swieten

„ n'eut pas de peine à croire vrais & sincères les suc-
 „ cès dont on berçoit sa prévoyante sagacité. Si ce
 „ grand homme avoit connu le peu de succès ré-
 „ sultans de ce remède, les dangers qu'il faisoit
 „ courir aux personnes mises en expérience, & les
 „ évènements funestes qui suivoient son administration,
 „ loin de protéger ce remède, il l'eût replongé sans
 „ doute dans l'oubli d'où il l'avoit tiré.... Une chose
 „ qui doit surprendre dans l'histoire du sublimé cor-
 „ rosif, c'est que notre premier médecin, huit ans
 „ avant d'accorder à ce remède la protection qui l'a
 „ mis en vogue, fit chasser du service militaire le
 „ Chirurgien-major du Régiment de Dignen, pour
 „ l'avoir fait prendre à un jeune cavalier, qui tomba
 „ dans l'étyfie (1).... Parmi les milliers de malades
 „ que le Docteur Locher disoit avoir guéris par le
 „ sublimé corrosif, il comptoit ceux que le déses-
 „ poir avoit portés à s'évader de l'Hopital, ceux qui
 „ étoient sortis des remèdes comme ils y étoient en-
 „ trés; quelques-uns presque aveugles, ou sourds, cra-
 „ chant le sang; les femmes grosses accouchées d'enfans
 „ morts pendant le traitement, &c. „

Le Lecteur stupéfait des imputations graves qu'il
 vient de lire, ose à peine en croire ses yeux. De
 pareilles anecdotes lui paroissent incroyables; il en

(1) Cet accident est trop ordinaire au sublimé corrosif, pour
 qu'on puisse l'attribuer à la mauvaise administration.

cherche l'Auteur & ne se persuade pas qu'il ose se montrer. Que le Lecteur se détrompe : ces anecdotes sont attestées & publiées par un témoin oculaire dont le témoignage contrebalanceroit celui de Van-Swieten lui-même, quand ce premier Médecin auroit vu les faits qu'il raconte ; en un mot, c'est le premier Chirurgien de l'Empereur, qui contredit après avoir vu, le premier Médecin du même prince, qui a cru sans prendre la peine de voir, c'est le célèbre M. de Branbilla, digne à tous égards de seconder les grands projets de bienfaisance de son auguste maître (1).

Nous désirerions pouvoir séparer la cause du sublimé de celle de Van-Swieten, afin d'éviter l'injuste soupçon d'en vouloir à la mémoire de ce Médecin, tandis que notre unique but seroit d'opérer une réforme utile dans l'abus étrange qu'on fait aujourd'hui du médicament qu'il a divulgué, pour la seconde ou troisième fois.

Dans les reproches faits à Van-Swieten par M. Bran-

(1) Ce savant Chirurgien commence avec succès dans les états de l'Empereur, en faveur de la Chirurgie, l'heureuse révolution consommée en France par le célèbre M. de la Martinière. Voyez, dans tout leur détail, les anecdotes mentionnées au texte, dans son *Trattato Chirurgico-Pratico, sopra il Flemmone. In Milano, 1777, in-4°. Part. 2, pag. 272 & seq.*

M. Sanchez est absolument dans la même opinion que M. Brambilla. » Je suis entièrement convaincu, dit ce Médecin, que M. le

billa , renouvelés par M. Sanchez (1), l'erreur peut être involontaire ; il peut avoir été trompé par des expérimenteurs infidèles. En est-il de même des reproches qu'on entrevoit dans l'anecdote qui nous reste à publier. Tout le monde connoît la franchise, la modération, la candeur qui caractérisoient M. Sanchez , & qui respirent dans ses écrits. C'est néanmoins de cet homme respectable que nous apprendrons si Van-Swieten a mis dans les éloges prodigués au sublimé corrosif, la bonne-foi qu'on devoit atten-

Baron Van-Swieten a été , dans cette occasion , la dupe des cour-
 » tisans , ainsi que M. le Chevalier Pringle celle des Chirurgiens
 » des Hopitaux dont il avoit la direction , tous louant à outrance
 » la teinture de sublimé corrosif , que ces deux savans Médecins
 » avoient introduite dans la Pratique de la Médecine «. *Observ.*
sur les Maladies Vénériennes , Paris , 1785 , in-12. pag. 149.

» (1) M. Van-Swieten a conseillé la teinture de sublimé cor-
 » rosif sans les précautions que je lui avois communiquées ; mais
 » les Médecins & Chirurgiens auxquels il avoit ordonné d'en
 » faire l'essai , lui en rapportèrent des effets merveilleux , sans
 » avoir eu la précaution de mettre deux fois par jour les malades
 » dans le bain de vapeur : il a publié , sur la foi de ses adula-
 » teurs , les bons effets qu'ils assuroient en avoir obtenus. La
 » même chose est arrivée en Angleterre à M. Pringle ; il a préco-
 » nisé la même teinture d'après le rapport des Chirurgiens qui
 » étoient sous son commandement , & qui s'occupoient plus à
 » lui plaire , qu'à déclarer ce qu'il y avoit de nuisible dans l'ad-
 » ministration de ce remède «. *Observations sur les Maladies*
Vénériennes , par M. Sanchez , pag. 144.

dre d'un austère républicain, d'un homme revêtu des suprêmes dignités de l'art qu'il professoit.

„ Dès 1742, j'avois appris d'un Chirurgien Alle-
 „ mand, qui avoit été pendant plusieurs années en
 „ Sibérie, dit M. Sanchez, qu'on y faisoit usage
 „ du sublimé corrosif dans la maladie vénérienne.
 „ ...il me dit seulement qu'il donnoit le sublimé dans
 „ l'eau-de-vie de grain, & qu'immédiatement après
 „ il faisoit entrer les malades dans le bain de vapeurs
 „ russe, où ils suoiert selon leurs forces „. M. Sanchez
 fixa la dose du remède, l'administra conjointement
 avec les bains russes, & ne tarda pas à s'appercevoir
 „ que ce médicament étoit plus sûr, & avoit plus d'effi-
 „ cacité, si le malade entroit d'abord dans le bain russe,
 „ & prenoit le remède lorsqu'il commençoit à suer;
 „ laissant aller les sueurs selon les forces, & se
 „ mettant au lit, en sortant du bain, dans une
 „ chambre chaude placée à côté. Ce fut alors, con-
 „ tinue M. Sanchez, que je communiquai les effets
 „ de ce remède à M. le Baron Van-Swieten, qui
 „ m'en témoigna publiquement sa reconnoissance;
 „ mais je suis surpris qu'il n'ait fait aucune mention
 „ de l'utilité des bains de vapeurs pendant l'usage
 „ de ce remède, & qu'au lieu de ce bain il ait con-
 „ seillé la décoction de racines de guimauve & de
 „ réglisse, dans quelque partie de lait, ou quelque-
 „ fois seulement la décoction d'orge ou d'avoine,
 „ mêlée avec la quatrième partie de lait. Je suis en-

» core plus surpris que cet Auteur respectable air
 » avancé, que je lui avois communiqué que la sa-
 » livation paroïssoit ordinairement chez les malades
 » qui faisoient usage du sublimé corrosif. Il est vrai
 » que je l'ai vu survenir chez les malades qui,
 » après être sortis du bain, n'avoient pas eu soin
 » de se tenir chaudement, & s'étoient refroidis ;
 » mais je n'ai jamais vu ni observé la moindre saliva-
 » tion chez les personnes qui s'assujétissoient rigou-
 » reusement au régime prescrit ci-dessus « (1).

Voilà les plaintes infiniment modérées de M. Sanchez. Nous ignorerons toujours ce qui porta M. Van-Swieten à mutiler, par un silence réfléchi, la méthode d'administrer le sublimé corrosif ; mais nous savons que les bains russes n'existent ni dans l'Allemagne, ni dans le reste de l'Europe méridionale. Conserver à ces bains l'importance que l'expérience leur accordoit dans le traitement par le sublimé, n'étoit-ce pas renvoyer le remède qu'on vouloit répandre, dans les climats d'où l'on venoit de le tirer.

En même temps que l'archiatre de Vienne tronquoit & mutiloit la méthode, peut-être exagéroit-il les succès du sublimé corrosif ; il est au moins certain qu'il étendoit beaucoup plus loin que l'archiatre de Russie, la sphère d'activité de ce médicament. Écoutons ce dernier, &, comme lui, défendons-nous

(1) Ibid. pag. 3 & suiv.

également de l'enthousiasme qui ne voit point, & de la mauvaise-foi, qui ne veut pas voir. » On fait
 » par des Ouvrages publiés en Angleterre & en
 » France, que ce remède a manqué plusieurs fois.
 » Malgré ces autorités, je ne balancerois point à
 » faire usage du sublimé corrosif, *de la manière ci-*
 » *dessus décrite, si j'avois à ma disposition des bains de*
 » *vapeurs, construits à la russe*, & que les symptô-
 » mes vénériens se montrassent à la superficie du
 » corps, comme sont les ulcères, les dartres croû-
 » teuses, les exostoses, la carie, les condylomes, &c.
 » car si la maladie vénérienne ne se manifestoit pas
 » de cette manière, & que je n'eusse pas le secours
 » des bains de vapeurs, je n'entreprendrois jamais
 » de guérir cette maladie avec le sublimé corrosif,
 » quoique ce remède ait été vanté par des Médecins
 » très-renommés » (1). Est-ce avec cette circonspec-
 tion que Van-Swieten a recommandé l'usage du
 sublimé ? Si l'enthousiasme simulé de ses adulateurs
 est devenu réel & vrai dans sa tête, il faut le plain-
 dre ; c'est un tribut qu'il payoit à la foiblesse humaine :
 s'il ne partageoit point l'enthousiasme qu'il tâchoit
 d'inspirer, que faut-il penser de sa personne & de
 ses écrits.

Parmi les diverses causes qui devoient accréditer
 le sublimé corrosif en France, même indépendam-

(1) Ibid. pag. 9.

ment de son efficacité , l'on doit mettre au premier rang l'opinion qui s'est formée insensiblement , & comme par communication , dans la tête des ignorans , & par conséquent dans la tête du plus grand nombre , que le sublimé corrosif , ayant réussi dans quelques maux rebelles aux mercuriaux ordinaires , réussiroit également contre les maux vénériens en général , sans attendre que la nécessité de ce vigoureux agent fût indiquée par l'impuissance des moyens plus doux. Mais ils se trompent étrangement dans leur conséquence. Un *stimulus* quelconque est nécessaire pour solliciter les solides à broyer les fluides épaissis ; mais un *stimulus* trop fort augmente les stases , les engorgemens , & chasse les matières non fondues en des lieux foibles , où il les cantonne & les retient. Un *stimulus* trop foible n'irrite pas assez les solides ; leur force atténuante , car les solides seuls atténuent , est inférieure à la tendance des fluides lymphatiques vers l'épaississement ; celle-ci l'emporte & la maladie résiste à l'aiguillon trop foible , où même elle va croissant. C'est ici que le sublimé corrosif , le précipité blanc , le vitriol de mercure ou la portion soluble du turbith , le turbith lui-même , le mercure doux , la panacée , &c. développeront avec succès leur puissante énergie.

Je raisonne , & je ne m'apperois pas que j'ai affaire à la tourbe des imitateurs , qui ne raisonne point. La véritable cause de la préférence qu'ils accordent

au sublimé corrosif, c'est le bon marché : car puisque les Charlatans tirrés sont soufferts, accueillis, je dirois presque recherchés, il faut qu'une infinité de guérisseurs, qui dévastent la capitale, traitent à leur taux, & rivalisent avec eux, par le prix comme par la conduite, & quelquefois par l'ignorance & par les mœurs.

Une seconde cause, non moins puissante, c'est la fausse opinion où sont les routiniers, que le sublimé guérit indépendamment de la bonne administration. Ils vont, & j'en ai reçu cent fois l'aveu, jusqu'à se persuader qu'il n'y a point de règle pour discerner les cas où le sublimé peut convenir; qu'il n'y a pas de méthode pour l'administrer avec toute la sûreté qu'il comporte, & tout le succès qu'on en peut attendre. La seule chose essentielle à leurs yeux, c'est de le donner à petite dose. Les dispositions physiques du sujet, son tempérament, sa conduite actuelle, &c., tout cela n'est que minuties, qu'ils négligent sciemment; bien sûrs de trouver au besoin, après le non-succès, des subterfuges capables d'excuser leur conduite aux yeux des Consultans qu'ils se choisiront. Ils n'ont point exigé que le malade renonçât à son train de vie ordinaire, parce qu'il auroit cherché des guérisseurs plus commodes, maintenant ils allèguent les suites nécessaires de ce train de vie, qu'il leur plaît d'appeler imprudences, & qui le sont en effet; mais qu'eux seuls ont perdu le droit

de qualifier ainsi; parce qu'ils les ont prévues, sans vouloir les prévenir, de peur de se rendre trop difficiles, & que les malades n'allassent chercher ailleurs des guérisseurs plus accommodans.

Qu'on n'infère pas de ces considérations générales, que le sublimé corrosif ne guérit point la vérole. Nous avons reconnu le contraire ailleurs; mais nous avons dit aussi très-affirmativement qu'il ne convient point, qu'il est même pernicieux aux personnes fort sensibles, aux femmes vaporeuses, aux bilieux, aux mélancoliques, &c., & nous avons ajouté, qu'en pareille circonstance, il augmente les accidens, & n'attaque point la cause.

On pourroit peut-être alléguer quelques exemples de personnes de cette constitution, guéries impunément & sûrement par le sublimé corrosif. Si l'on en trouve, qu'on pese les circonstances de ces guérisons, & l'on se convaincra que l'absence des accidens qui sont propres au sublimé ne le justifient point; qu'une illusion fort ordinaire met ici l'apparence à la place de la réalité. Les premiers principes de la chymie, les élémens les plus simples de l'art de formuler, font voir dans certaines manières d'administrer le sublimé, des décompositions successives, qui transforment, émoussent, dénaturent ce sel, sans le concours de l'organe qui le reçoit. Les tisanes les plus simples, le lait, quelques eaux communes... décomposent le sublimé corrosif. Les restes d'alimens qu'il rencontre dans l'esto-

mac & le *duodenum*, continuent la décomposition commencée dans les vases, par les véhicules terreux; les boissons, & sur-tout les matières terreuses, plus ou moins abondantes dans les premières voies, l'achèvent peut-être. En un mot, il arrive toujours d'une manière obscure, ce qu'on voit arriver d'une manière très-claire, lorsqu'on administre le sublimé dans l'eau de chaux. Ici la décomposition est plus considérable & plus manifeste, mais elle n'est pas plus réelle que dans le petit nombre de cas où des personnes très-sensibles ont pris impunément le sublimé corrosif. Telle est la source de l'illusion : on donne véritablement du sublimé, on le donne à telle ou telle dose; mais il est de ces circonstances où le malade ne reçoit point de sublimé; il en est d'autres où il n'en reçoit qu'une partie; il en est enfin où tout le sublimé reçu se décompose dans les premières voies, & se dépouille entièrement du terrible aiguillon qui le rend si redoutable à la classe de malades indiquée plus haut.

Disons nettement, une fois pour toutes, ce que nous pensons du sublimé corrosif. Réservé pour les cas désignés par Boerhaave, & restreint aux doses autorisées par ce grand homme, il pouvoit augmenter les ressources de l'art; étendu à presque tous les cas d'infection vénérienne, augmenté dans ses doses, administré par toutes sortes de mains, il est un vrai fléau. Le bien qu'il fait, d'autres anti-vénéériens le feroient comme lui : le mal seul lui appartient exclu-

sivement. Le grand nom de Van-Swieten n'imposera point à l'homme instruit. Swieten étoit homme, il avoit ses foiblesses, & c'en étoit une sans doute de s'obstiner, & de mettre tout en œuvre pour faire prospérer un remède adoptif dont il avoit entrepris la fortune.

Avant de mettre fin à ce Chapitre *Des anti-véné-riens nouveaux*, nous croyons devoir entrer dans quelques détails sur notre propre remède, *l'alkali volatil*. Toujours pressé, dans mes Ecrits, d'arriver au but, & plus occupé de les resserrer que de les étendre, j'avois négligé dans la première édition de cet Essai, des éclaircissemens, qui me sembloient alors peu nécessaires, sur les espèces d'alkali volatil, essentiellement les mêmes, mais différentes à raison des procédés divers par lesquels on les retire du sel ammoniac ou des substances animales. L'expérience & les fréquentes questions qui m'ont été faites à cet égard, m'ont prouvé depuis, que dans la classe de Praticiens réputés instruits, les connoissances chimiques les plus triviales sont moins répandues qu'on ne se l'imagine.

L'alkali volatil, que j'emploie de préférence à tous les autres, est celui qu'on retire du sel ammoniac, par l'intermède des alkalis fixes, selon le procédé du *Codex* de Paris. Cet alkali est en même temps un des plus doux, & le plus sûr dans ses doses. Pour avoir à cet égard la plus grande certi-

tude, j'exige que ce sel soit concret & sec. Lorsqu'il est humide ou liquide, on ignore dans quelle proportion la portion saline est contenue dans le véhicule qui l'humecte ou le dissout; & par conséquent on ne peut doser le remède que par appréciation, ce qui n'est pas sans inconvénient. A cela près, son action & ses propriétés sont absolument les mêmes.

Je rejette l'alkali volatil concret & fluide, tiré de la corne de cerf, des os & des autres substances animales; par ce qu'il retient, à moins qu'on ne le convertisse en sel ammoniac, ce qui le rendroit fort cher, une petite portion d'huile empyreumatique, infiniment désagréable au goût. Il est plus doux que celui que je préfère, il est moins actif; mais je ne doute point qu'en augmentant la dose de quelques grains par gros, il ne produisît les mêmes bons effets que l'alkali volatil tiré du sel ammoniac.

J'exclus aussi l'alkali volatil concret du *Commerce*. il est tiré par la craie, & beaucoup plus foible que celui qu'on obtient par l'intermède des alkalis fixes. Il est impossible que dans l'alkali volatil du commerce, tout soit alkali. On suppose que dans le sel ammoniac l'acide & l'alkali sont en poids égal; par conséquent on ne peut obtenir au plus, d'une livre de sel ammoniac, que huit onces d'alkali volatil concret, & je ne crois pas qu'on en obtienne communément au-delà de cinq. Lorsqu'on décompose le sel ammoniac par la craie, le produit est tout

concret, & s'élève jusqu'à xiv, xv, xvj, & même xvij onces. Tout, dans ce produit, n'est donc pas alkali volatil. Ce n'est pas dans un Ouvrage de la nature de celui-ci, qu'on doit rechercher en quoi consiste cette augmentation de poids. Est-ce le gas crayeux, l'eau, la craie, ou le sel ammoniac non décomposé, qui font cette augmentation, ensemble ou séparément? Dans quelle proportion concourent-ils à cette augmentation, &c.? il suffit au Praticien de savoir qu'en donnant dix-huit grains d'alkali volatil tiré par la craie, il n'en donne au plus que neuf, & que ces neuf grains, selon toute apparence, n'agissent pas aussi puissamment que neuf grains d'alkali volatil concret, tiré par les alkalis fixes, c'est-à-dire, tel que je le demande dans cet Essai.

Nous donnons la même exclusion à l'alkali volatil, dégagé du sel ammoniac par l'intermède de la chaux. On appelle ce sel alkali volatil *caustique*, à cause de son âcreté brûlante, & alkali volatil *fluor*, parce qu'il est de son essence, d'être fluide; il devient doux lorsqu'il perd sa fluidité. L'alkali volatil du commerce pèche par défaut d'action; celui-ci, par l'excès contraire, puisqu'il cautérise & détruit les parties auxquelles on l'applique. Le véhicule affoiblit sa causticité, mais ne la détruit pas. Je fais qu'on l'a donné quelquefois avec succès, & qu'on a jugé vaines les justes craintes que je tâchois d'inspirer. J'ai dans les mains des relations d'où l'on se croit en

en droit d'inférer, qu'on peut, à des doses convenables, employer ce sel, comme on emploie l'alkali volatil concret. Toutes les observations qui tendent à prouver l'innocuité de l'alkali volatil caustique, ont été faites dans l'Inde, en Amérique, ou sur nos flottes & celles des Anglois, pendant la dernière guerre, c'est-à-dire, dans des circonstances où l'on n'avoit sous la main que cette espèce d'alkali volatil. Or, personne n'ignore que cet alkali perd en vieillissant de sa causticité, ou reprend de son gaz, même dans les vaisseaux fermés, & qu'on n'ouvre point. Combien plus aisément doit se *gazer* l'alkali caustique conservé dans un vaisseau où l'on puise souvent, & qu'on ne bouche pas toujours avec l'attention & la célérité nécessaires, pour ne lui laisser que la moindre communication possible avec le gaz méphitique, abondamment répandu dans l'atmosphère. Je présume donc que sous l'étiquette d'*alkali fluor*, se trouvoit réellement un alkali volatil doux. Au reste, l'alkali volatil *fluor* est à l'alkali volatil concret, ce que la lessive des savonniers est à l'alkali concret tiré du tartre ou du nitre, au sel de soude, &c. Maintenant que les Praticiens se décident dans leur choix. En conseillant l'alkali volatil, je garantis l'usage & non l'abus. S'ils désapprouvent ma timidité, puissent-ils ne pas donner lieu un jour de blâmer leur imprudence & leur témérité!

L'alkali volatil caustique, trop actif pour être ap-

M

pliqué sans risque à nos foibles organes, est susceptible d'être adouci par sa combinaison avec les huiles, & de former avec elles un véritable savon. Ce médicament, trop peu connu des Chirurgiens François, est un moyen très-puissant qu'ils ont tort de négliger. Il réunit aux propriétés que Fuller attribue à son *liniment volatil* (1), la vertu anti-scrophuleuse, anti-psorique; anti-vénérienne : voici sa formule.

Rx. Alkali volatil très-caustique, ℥j.

Versez-le dans une capsule de verre, & ajoutez peu-à-peu, en même temps que vous agiterez le mélange en rond avec une spatule d'ivoire,

Huile d'amandes douces, ℥ij

On cesse d'agiter le mélange dès qu'il a pris une consistance de crème, & on le verse dans un bocal à large ouverture. Au bout d'un petit nombre de jours, il est déjà parvenu à la consistance d'extrait liquide, quelquefois même à celle du savon médical ordinaire.

Le fréquent usage que je fais depuis long-temps de ce médicament, qu'on pourroit appeller *savon animal*, dans tous les cas où je veux résoudre, m'a mis à portée de l'apprécier. Je l'ai vu fondre & dissiper des noyaux de glandes inguinales, restes d'anciens bubons, des tumeurs scrophuleuses fort an-

(1) La formule de Fuller est trop vague; on peut la suivre & n'obtenir ni *liniment* ni *savon*.

ciennes , des exostoses fausses non enflammées , des empâtemens rebelles du prépuce , & beaucoup d'autres accidens du même genre.

En observant attentivement l'action du savon animal , j'ai vu qu'elle étoit double : une portion agit comme topique sur le lieu qui le reçoit , l'autre portion est résorbée & devient médicament interne. Cette dernière agit sur tous les solides & les fluides du corps humain , comme agiroit l'alkali volatil pris par la bouche : il stimule , augmente l'action des solides , & produit le *mouvement fébrile* , d'où dépend l'atténuation ou la fonte , qui atteste & garantit la guérison de la cachexie vénérienne. Il fait plus , il pousse aux urines ou aux sueurs , selon des circonstances dont le Praticien peut disposer à son gré. Ces observations , plusieurs fois répétées , m'ont conduit à penser , que des frictions méthodiques avec le savon animal , guériroient la vérole , aussi sûrement & plus commodément que l'alkali volatil pris par la bouche. Des essais déjà tentés avec succès , m'affermirent dans mon opinion ; mais ils ne sont pas assez décisifs pour m'autoriser à réduire en méthode & proposer avec confiance les frictions de savon animal. Si quelqu'un les tente , il éprouvera comme moi , qu'il faut faire entrer par cette voie un peu plus d'alkali volatil que par la bouche ; que lorsqu'on les fait sur des peaux très-sensibles , on doit étendre le savon dans un quart , un tiers , &c. de beurre de

cacao, ou de quelqu'autre excipient; qu'il faut purger de temps en temps..... Mais j'oublie que je ne fais que proposer de légères tentatives, faites avec un remède étrange autant que nouveau, & qu'il n'est pas temps encore de rédiger la méthode selon laquelle il conviendrait de l'administrer (1).

Au hasard de faire rire les Praticiens routiniers, je terminerai l'exposition de mes expériences & de mes vues sur les alkalis volatils, par une anecdote relative à la vertu antivénérienne de la matière qui les fournit. » J'ai appris en Russie, dit M. Sanchez, » de personnes dignes de foi, que les Persans se » guérissent de la maladie vénérienne, de la manière » suivante : le malade se met tout nud dans une latrine jusqu'au col, avec une espèce de chapeau sur la tête, afin que la vapeur des matières échauffe la respiration & toute la tête (2). On lui fait prendre des liquides seulement pendant 21 jours, qu'il y reste. Il y dort, & au bout de ce temps, il sort

(1) J'ai quelque idée confuse d'avoir lu dans Frédéric Hoffmann, qu'une vérole confirmée fut guérie par des frictions faites avec une sorte de pommade ou liniment composé de camphre dissous dans l'huile. Si ce fait est vrai, il fournit une probabilité de plus en faveur des frictions qu'on feroit avec le savon animal.

(2) Sans doute que les latrines de Perse & de Pologne n'ont point de méphitisme; autrement les malheureux qui s'y plongent jusqu'au col, courroient risque de n'en point sortir vivans.

» parfaitement guéri , & son corps renouvelé. En
 » Pologne , on traite de la même manière ceux qui
 » sont attaqués de la Plique Polonoise , & ils sont
 » guéris. Ceux qui sont atteints de la maladie véné-
 » rienne , & qui veulent s'assujettir à cet horrible
 » remède , sont également guéris (1) «. Nous croyons
 devoir nous dispenser de tirer de ces faits les in-
 ductions qu'elles présentent en faveur des alkalis vo-
 latils ; ce seroit un travail superflu pour ceux de nos
 Lecteurs qui sont en état d'en profiter , il seroit inu-
 tile aux autres.

(1) Observ. sur les Malad. vénérienn. pag. 109. Voy. aussi
 dans Camerarius (*Sylloge memorabilium*, Centur. ix, pag. 75)
 l'histoire d'un Mendiant qui se guérit de la vérole , en restant
 un certain temps plongé jusqu'au col dans le fumier de cheval.



CHAPITRE V.

Des Préparations.

ON commet d'énormes fautes dans l'administration des moyens généraux, destinés à frayer la voie aux frictions mercurielles, lorsque, conduit par la routine, on ne saisit pas l'esprit des préceptes relatifs à ces préparations.

On débute presque toujours par une ou plusieurs saignées. Cependant si le malade n'est pas pléthorique, ces saignées ne peuvent que lui nuire; or, la plupart de ceux que leurs maux forcent à recourir à un remède tel que les frictions, sont dans un état très-contraire à la pléthore.

On purge, en débutant, trois ou quatre fois & davantage. Mais qu'attend-on de ces purgations? veut-on entraîner une portion du virus? On ne fait donc pas attention que ce n'est point par cette voie que se fait la dépuration; & quand ce seroit par-là qu'elle devroit se faire, les humeurs n'étant pas atténuées, ces évacuations préliminaires ne sauroient produire aucun bien réel. Disons plus, il faut du phlegme, du véhicule, quand on veut fondre ou atténuer: l'entraîner avant le temps, ou trop abondamment, c'est nuire à l'action des fondans, en général, & des anti-vénériens en particulier.

On ne doit avoir en vue dans l'usage des pur-

gatifs, que d'entraîner doucement les gros excréments. A la vérité, cette précaution est essentielle; car si on la négligeoit, le ventre venant à se ferrer, comme il arrive d'ordinaire dans le cours du traitement, la chaleur que les frictions déterminent ameneroit bientôt les matières fécales à la putréfaction absolue, & les miasmes échappés de ce foyer putride iroient infecter les humeurs, qui n'ont déjà que trop de tendance à la putréfaction, & produiroient la fièvre. Ce repompement des miasmes qu'un trop long séjour des excréments dans les intestins a mis en liberté, explique, pour le dire en passant, d'une manière simple & naturelle, comment la constipation seule, indépendamment de la quantité des matières retenues, peut donner & donne en effet le mal de tête, la fièvre, &c.

Du même principe découle aussi la nécessité de tenir le ventre libre pendant le cours du traitement. Car le mercure & les autres anti-vénériens, tendent à produire la diathèse putride, & par-tout où cette diathèse se rencontre, la liberté du ventre est de la plus grande importance. Pourquoi donc le commun des Praticiens néglige-t-il cette indication? c'est que la routine le veut ainsi.

On inonde les malades de tisanes humectantes; on les baigne souvent, & long-temps. L'usage indéterminé de ces moyens est encore pernicieux. Supposons un individu dont les solides soient flasques,

M

peu irritables & les liquides surabondans en phlegme; un tel malade a certainement moins besoin de frein que d'aiguillon. Pourquoi donc épuiser ses forces, en ôtant le ressort à ses solides? Le cas que je suppose se présente souvent dans la pratique, tant par la constitution propre aux habitans de ce climat, que par l'effet de la maladie elle-même, qui, presque toujours accompagnée de cacochilie & de caco-chimie, exclut nécessairement la pléthore, & produit souvent l'atonie. Enfin, s'il est vrai, comme le pensoit Thierry de Hery, que les pituiteux & les femmes, en général plus pituiteuses que les hommes, soient, à raison de leur constitution, plus difficiles à guérir que les personnes d'un autre sexe & d'une autre tempérament, est-il raisonnable de se créer des obstacles pour avoir le plaisir de les renverser.

Mais supposons la nécessité de porter dans les solides & les liquides beaucoup de phlegme. Les bains font-ils donc le moyen le plus propre à produire ce double effet? Boerhaave n'en jugeoit pas ainsi. Il préparoit ses malades en les mettant dans une chambre chaude & au lit; il leur faisoit boire une décoction de racines de chien-dent, de squine, de falsépareille, d'orge mondé, très-chaude, à la dose de quatre onces, toutes les heures, jusqu'à ce qu'il parût dans les urines un sédiment blanchâtre & pesant; signe auquel on reconnoît que les humeurs sont délayées & sans cohésion inflammatoire. Les ma-

lades étoient préparés ainsi pendant six ou sept jours, & toujours entretenus dans une douce transpiration. Si cette manière de préparer les malades aux traitemens anti-vénériens ne mérite pas une préférence absolue sur la méthode triviale, peut-on nier au moins qu'elle ne soit préférable dans bien des circonstances, & que l'oubli où elle est tombée, ne soit une véritable perte pour l'art de guérir.

Je pense avec le célèbre Sydenham, qu'en général on ne sent pas assez le prix des forces; on les épuise, sans songer qu'elles seront nécessaires pour soutenir les fatigues du traitement: c'est, dit plaisamment le Médecin Anglois, couper les jarrets à ceux qu'on mène au combat (1).

C'est sur les vues que je viens d'exposer, que les bons Praticiens règlent les préparations; car pour eux il n'y a pas de règle générale; c'est toujours de l'état actuel du malade qu'ils tirent les indications: tantôt ils omettent toute préparation, tantôt ils y insistent

(1) *Queritur utrum corpori, constantibus adhuc viribus, vegeto & valenti, ac proinde frangendis inimici conatibus haud impari; an eidem missione sanguinis & tenui diæta jam debilitato rectius committatur venenum (le mercure)? Haud dubiè satiùs esse duxerit æquus rerum æstimator nihil agere, quàm ita importunè satagendo nocere. Quid, quòd experientia testatur, nullis evacuationibus, aut alio modo infirmatos salivationis impetum multò meliùs sustinere, quàm eos, quorum quæsi ante prælium incisi sunt nervi? Epist. Responsor. 2.*

beaucoup, comme par exemple, lorsque leur malade a la peau sèche, la fibre très-irritable, les humeurs épaisses & dépourvues de phlegme. Ils craindroient ici que les liquides n'ayant pas été assez délayés, ni les solides assez humectés, la fièvre, accident formidable dans cette circonstance, s'emparât du malade, pendant l'action du mercure. Il faut, l'on ne sauroit trop le répéter, se tenir d'autant plus en garde contre l'activité de cet agent, qu'il n'est pas plus possible d'évaluer *à priori* sa force *absolue*, que de graduer à volonté sa force *relative*.

Voilà les principes d'après lesquels je prescris les remèdes préparatoires, dans les traitemens par l'alkali volatil. Il est maintenant inutile que j'entre dans le détail des préparations.

Quant à la clôture, la raison nous dit qu'il est utile, souvent même nécessaire de tenir les malades, quelque traitement qu'ils subissent, dans une chambre close & modérément échauffée; mais l'expérience de son côté témoigne que la clôture n'est pas toujours une condition essentielle au succès. Les Charlatans, s'emparant du petit nombre de faits favorables au penchant qu'ont tous les hommes à repousser loin d'eux toute gêne & toute contrainte, se sont servis de ces faits pour décrier l'utilité de la retraite, que la prudence exige dans les véroles confirmées. Si cette opinion dangereuse borneroit ses fâcheux effets aux malades qui se livrent à cette sorte de gens, le

mal ne feroit pas grand; il faut bien qu'ils portent la peine de leur sotte crédulité. Mais elle influe sur ceux même qui vont puiser les secours de l'art dans sa véritable source : rarement s'abstiennent-ils d'opposer à l'utile sévérité de nos méthodes, la trompeuse douceur des procédés empiriques. Ils ne se prêtent qu'imparfaitement à ce qu'on exige d'eux, & même n'étant pas convaincus de la nécessité de ce qu'ils ont promis d'observer, ils cherchent sans cesse des prétextes nouveaux pour s'autoriser à étendre des adoucissmens qu'ils ont arrachés par importunité. De - là résulte un tort réel pour l'art & pour ses Ministres. Car si le succès n'est pas tel qu'on peut le desirer, le malade, après s'être mis de moitié dans le traitement, se gardera bien de prendre sa part du manque de succès : il a commencé par être indocile & raisonneur, il finira par être injuste & ingrat.

La clôture n'eût-elle d'autre avantage que celui de tenir le malade à portée de faire ce qui lui est prescrit, & de le faire, de la manière & aux heures fixées, elle feroit d'un très-grand prix. Mais elle en a d'autres, elle lui sauve mille écarts, elle le défend contre les intempéries de l'air, auquel il est d'autant plus sensible que ses solides sont irrités par le remède dont il fait usage; elle le préserve enfin d'une multitude d'accidens inflammatoires, qui menacent sur-tout les malades traités par le mercure crud ou

par ses préparations. Les partisans outrés de ce minéral vous diront , qu'il fond puissamment les humeurs , & que c'est à raison de sa propriété fondante qu'il excite la salivation. Cependant qu'on saigne les malades dans les premiers jours de la salivation , on leur tirera du sang d'un rouge vif , épais , en un mot , du sang véritablement inflammatoire.

On n'est pas d'accord sur la température qu'il convient de donner au lieu que le malade occupe : quelques-uns la règlent d'après l'impression qu'ils en reçoivent ; d'autres la déterminent au thermomètre. La première mesure est infidelle , parce que le Chirurgien , qui ne passe que quelques instans dans l'appartement , & qui d'ailleurs ne porte pas en lui le foyer de chaleur malade que le remède allume & entretient chez le malade , trouve toujours trop bas un degré trop haut pour celui-ci. La seconde est infidelle aussi , parce que le même degré ne convient ni à tous les malades , ni au même malade aux différentes époques de son traitement. D'ailleurs le thermomètre suspendu contre un mur ne rend pas la vraie température de l'air de l'appartement : il faudroit , pour éviter cette erreur , l'accrocher au fauteuil , ou aux rideaux du lit du malade , &c.

Quelle mesure peut-on donc prendre ? La sensation agréable du malade : les sueurs dépuratoires viendront sans être déterminées par l'excès de la chaleur , si le remède porte à la peau ; & les sueurs qu'une

forte chaleur produiroit , ne feroient pas dépuratoires , ni par conféquent profitables (1).

Cette règle ne peut pas fervir à mefurer la chaleur dans les Hopitaux , où l'on renfermé jufqu'à cent malades dans la même chambre. En général , on donne la chaleur trop forte dans ces lieux-là ; & c'eft une des principales caufes de la décompofition putride , ou fcorbut factice , qui vient affaillir une grande partie des malades fur la fin du traitement , de l'hydropifie qu'il n'eft pas rare de voir fuccéder à la diathèfe putride , enfin de l'étiſie , fi fouvent funeſte , &c. C'eft par de ſemblables malheurs que le *grand remède* a paru juſtifier le reproche qu'on lui a fouvent fait , de guérir la maladie , & de tuer le malade.... Mais ne pénétrons pas dans ces pieux aſyles : on ne peut admirer affez leurs fondateurs , ni plaindre affez l'indigent qui s'y réfugie.

(1) Graces aux expériences hardies de M. Alexandre , célèbre Chirurgien d'Edimbourg , on fait aujourd'hui que la trop forte chaleur ſupprime la ſueur. *Experimental Effays* , pag. 160.



CHAPITRE II.

Des Pausés.

Les pauses que j'ai tant recommandées, sont tantôt nécessaires, & tantôt seulement utiles. Quelque foible que soit un malade, on ne doit pas craindre de lui donner l'alkali volatil à demi-dose, & quelquefois à dose entière. Mais ce seroit abuser de la douceur même du remède, que d'en continuer autant l'usage sans interruption chez les personnes épuisées de longue main, que chez les sujets qui conservent des forces, avec la faculté de manger & de digérer assez d'alimens pour les soutenir. Les sujets épuisés & très-foibles ne peuvent manger que peu à la fois, & l'usage du remède s'oppose à ce qu'ils mangent souvent; car les alimens pris fréquemment rencontrant le remède dans les premières voies, en émoufferoient ou anéantiroient l'action. Il est donc essentiel de multiplier les pauses, & de ne pas continuer longtemps de suite l'usage de l'alkali, dans les cas de foiblesse & d'épuisement.

Il y a plus, quoique les malades aient des forces suffisantes pour soutenir un long usage du remède, l'expérience nous a fait connoître qu'il est utile de le suspendre, pour laisser agir paisiblement & sans secousses la portion déjà passée dans les vaisseaux :

Si l'on se hâte, les liquides ne sont pas delayés dans la même raison que les solides sont sollicités; d'où il arrive que les engorgemens existans deviennent plus compactes, que de nouveaux se forment, que la peau se sèche, que le corps s'enflamme, &c. Le temps de repos, employé principalement à rétablir les forces dans les cas de foiblesse, sert dans cette circonstance à porter beaucoup de véhicule dans les humeurs, à humecter les solides, à leur rendre la souplesse que le remède leur a fait perdre, & à calmer l'érétisme. L'utilité des pauses est sur-tout très-marquée lorsque les fluides sont épais, le système vasculaire & le tissu adipeux engoués. Elles seroient essentielles, si l'on avoit à combattre des engorgemens, des obstructions considérables, si la fièvre existoit, &c.

L'activité du remède augmente assez ordinairement pendant le temps de repos, & la raison m'en paroît simple : pendant l'usage du remède, le ventre est libre ; il se ferre dès qu'on l'a cessé. L'action du remède, quoiqu'effectivement moindre pendant la constipation, devient respectivement plus forte, parce qu'elle est plus concentrée. Le même effet suit l'usage de tous les fondans ; leur action, tout étant égal, est plus forte lorsque le ventre est ferré, que lorsqu'il est libre. Le mercure lui-même n'a pas d'autre marche : la salivation une fois excitée vient-elle à s'arrêter, ou le ventre à se ferrer ? l'activité du

mercuré, qui roule dans les vaisseaux ; acquiert de nouvelles forces ; l'agitation du malade augmente & devient même quelquefois extrême & funeste.

J'ai cru devoir joindre au précepte d'établir des pauses, lesquelles auroient pu paroître inutiles aux gens de l'art, qui, pour la plupart, aiment à aller vite, les considérations qui lui servent de base.

Il me semble que les *intermissions* & les *reprises* dont j'ai parlé plus haut, feroient placées avec fruit dans le traitement, quel qu'il puisse être, des véroles invétérées. Je n'ai jamais pu parvenir à me convaincre, qu'un traitement de 40, de 50 jours puisse guérir radicalement de pareilles maladies. Le commun des Praticiens, dira-t-on, tient le fait pour indubitable. Cet argument est d'un très-grand poids sans doute, mais il est incapable de ramener à l'opinion générale celui que ses réflexions en ont écarté. D'ailleurs tous les Praticiens ne sont pas tellement d'accord sur ce point, que je ne puisse en avoir quelqu'un pour moi. Vigo (1) & N. Massa (2) mettoient quelquefois des semaines, des mois entiers entre une friction & celles qui la devoient suivre. Si Boerhaave n'a pas révoqué en doute la sûreté des guérisons opérées dans l'espace de cinq à six semaines, au moins est-il constant qu'il étoit plus pénétré de la crainte

(1) *Practic. de Additionn. Lib. v, initio ; pag. 903.*

(2) *De Morbo Gallico, Tract. IV, Cap. 2.*

des récidives, que les Praticiens de nos jours. Jugeons-en par le temps qu'il exigeoit pour un traitement ordinaire. *Pergendum*, dit-il, en parlant de la salivation, *donec omnia symptomata evanuerint, vulgò per 36 dies. Tum subinde leni dosi mercuriali utendum per alios 36 dies, ut lenissima sputationis maneat vestigium.* Ce double traitement ne rassure pas entièrement Boerhaave ; il tient encore son malade au régime pendant un ou deux mois, *quum ferè semper aliquid hæreat, unde sepultus resurgat morbus, novasque vires capiat* (1). Qu'on joigne ensemble ces différentes époques du traitement, qu'on y ajoute au moins quinze jours pour les préparations, l'on aura de bon compte cent quarante-sept jours. Je demanderois moins de temps pour guérir les vieilles véroles, mais j'en ferois un autre usage ; le voici.

Quelqu'ancienne que soit une maladie, si les symptômes cèdent dans le cours d'un traitement de cinq ou six semaines, bien fourni de mercure, on tient la guérison pour radicale & sûre. J'en juge autrement ; je présume que les accidens reparoîtront, ou pourront reparoître, & voici sur quoi je fonde ma conjecture. Je soupçonne dans ce malade, prétendu guéri, beaucoup d'humeurs viciées, non à la vérité dans le grand torrent de la circulation, où la dépuration a dû s'opérer, mais dans le tissu cellulaire,

(1) Aphorisme 1476, 1477.

dans le parenchyme des viscères, dans les glandes & les follicules glanduleux, dans les tuyaux capillaires de tout genre : les solides eux-mêmes en sont pétris ; car ils ont souffert des pertes journalières pendant le temps qu'a duré l'infection, & ces pertes ont été journellement réparées aux dépens des humeurs imprégnées de virus. L'état physique du malade prétendu guéri, étant tel que nous l'annonçons, qu'arrivera-t-il lorsqu'il aura quitté les remèdes ? le principe conservateur, qui tend sans cesse à donner à nos fonctions toute la perfection dont elles sont susceptibles, désobstruera peu-à-peu les vaisseaux & le tissu cellulaire, désengouera les glandes & les viscères, & ramènera dans le torrent de la circulation des miasmes contagieux, qui ne tarderont pas à pulluler, à se multiplier à l'infini, & à ramener l'infection générale, si l'expulsion ne s'en fait pas dans la proportion du reflux. Les solides eux-mêmes, par leur perte journalière, renverront aux liquides des corpuscules virulens. Voilà, si je ne me trompe, les sources & les causes des rechutes que je prévois, que je crains, & contre lesquelles il me semble qu'on n'est pas assez en garde. Tous les individus y sont exposés, mais les sujets faibles & languissans rechutent plus souvent que les forts & vigoureux, parce que le principe conservateur succombe souvent chez les premiers, & qu'il est presque toujours vainqueur chez les autres (1).

(1) Voyez ci-devant, Sect. VI, pag. 86 & suiv.

Pour prévenir la récurrence, voyons ce que dicte, je ne dis pas la Médecine dogmatique, mais la plus mince notion de physique, le gros bon sens. Un traitement de six semaines a dissipé complètement une foule d'accidens, dans un temps où le virus abondoit; donc il a chassé ou détruit la plus grande partie de ce virus; donc un traitement de quatre semaines produira le même effet sur le virus refoulé dans le système vasculaire, pendant les trois ou quatre mois qui auront suivi le premier traitement; donc un quart de traitement, placé à trois ou quatre mois de distance de celui-ci, achèvera la dépuration & assurera le succès. Il n'est pas nécessaire d'employer le même moyen dans chacun de ces traitemens: on aura frictionné d'abord; on pourra se servir pour la première reprise de la panacée mercurielle; les tisanes sudorifiques suffiront pour la seconde, &c. Si j'ai su me rendre clair, le Lecteur fait déjà pourquoi je mets des intervalles entre les reprises, & il aperçoit clairement les raisons qui ne permettent pas d'attendre le même succès des mêmes traitemens faits l'un à la suite de l'autre, sans aucune intermission. Cette sage méthode a été suivie en diverses rencontres par des Praticiens du premier ordre, & j'ai eu moi-même plusieurs occasions de me féliciter d'avoir marché sur leurs traces.

La lenteur de ce traitement pourroit en éloigner également & les malades & le Chirurgien. Mais il

est aisé de montrer aux premiers, que cette lenteur n'est qu'apparente, & de prouver au second, que, son but principal étant la guérison, il doit donner la préférence à la méthode la plus sûre, sur-tout quand elle est en même temps la plus douce. On pourroit même convaincre celui-ci, qu'il suit, dans un cas très-analogue aux vieilles véroles, le précepte & les vues que nous lui proposons. Dans le scorbut invétéré, après avoir employé une saison entière à combattre la diathèse putride, quelque complète que la guérison paroisse, ne reconnoît-il pas d'avance la nécessité de recourir de nouveau aux anti-scorbutiques, à une ou plusieurs reprises? ne tombe-t-il pas d'accord, que ce n'est que par ce moyen qu'on peut assurer la guérison du scorbut? n'est-ce pas dans la crainte d'avoir laissé subsister des foyers, ou au moins des miasmes scorbutiques, propres à ressusciter la maladie, qu'on se conduit ainsi? croit-on donc que la craise vénérienne soit moins générale, moins tenace, moins difficile à extirper que la scorbutique? Convenons donc que non-seulement il est utile dans les maladies vénériennes invétérées, de revenir à l'usage des anti-vénériens, quelque temps après le traitement principal, mais même que, sans cette sage précaution, la curation la mieux entendue, la plus heureuse ne garantit pas toujours des récidives.

Qu'on n'en appelle pas à l'expérience, pour éluder la force de nos raisons. Sans doute on a guéri des

maladies anciennes d'une seule fois. Et pourquoi non ! la nature peut bien seule triompher du levain vérolé ; pourquoi ne pourroit-elle pas achever la dépuration que les remèdes ont si fort avancée ! mais il faut , pour qu'elle triomphe , des circonstances heureuses , qui sont rares , & de l'existence desquelles il n'est pas même toujours possible de s'assurer. Veut-on donc confier au hasard le sort des malades , quand il est en notre pouvoir de le fixer !



CHAPITRE VII.

De la Gonorrhée.

ON a fait beaucoup de recherches sur les sièges des gonorrhées, sur la nature de l'humeur qu'elles fournissent, sur les causes qui donnent naissance à l'écoulement, sur celles qui l'entretiennent &c., & rien de tout cela n'est éclairci.

Les uns veulent que la gonorrhée ait son siège aux environs du *verumontanum*, dans les cellules de la face interne de l'urètre, dans les glandes de Cowper, à la prostate; les autres excluent quelques-uns de ces sièges, & par conséquent rendent plus constantes les sources qu'ils n'excluent pas. Parmi les derniers, ceux qui font des vésicules séminales l'une des sources les plus ordinaires de la gonorrhée, sont d'autant moins fondés, que les malades traités, comme on le dira plus bas, n'ont aucune marque d'épuisement, ce qui seroit presque inévitable dans leur hypothèse, & que les pollutions nocturnes ne sont pas rares durant le cours d'un écoulement, qui devroit les prévenir. Quant à la prostate, heureusement que cette glande est rarement affectée; lorsqu'elle a ressenti les effets du virus, elle se tuméfie, s'en-gorge, produit des stranguries très-rebelles, & trop souvent incurables.

L'état de l'urètre n'est pas mieux connu que le siège de l'infection. L'un admet dans ce canal des excoriations, l'autre de vrais ulcères. Peut-être cherche-t-on fort loin ce qu'on a sous la main. J'avoue que de toutes les opinions qui m'ont passé par la tête, l'hypothèse qui me plairoit le plus, seroit celle qui supposeroit dans l'urètre l'état que nous offrent le prépuce & le gland dans la gonorrhée *bâtarde*. Ces organes fournissent quelquefois après un commerce impur, une humeur très-abondante, en tout semblable à la liqueur de la gonorrhée ordinaire. Que découvre-t-on dans le lieu d'où cette humeur découle? une légère tuméfaction, une rougeur plus érépélateuse que phlegmoneuse, & enfin un suintement, sans qu'on découvre à l'œil simple les canaux qui le fournissent. Cette supposition est d'autant plus vraisemblable, qu'elle ne fait qu'assimiler les effets du virus vénérien sur une portion d'organe, à ces mêmes effets connus, sur une autre portion du même organe, soumise à nos yeux; car, il est presque inutile de le dire, le gland n'est que l'urètre développé.

On sent que la curation dogmatique, déduite de ces notions vagues, confuses, incertaines, ne doit pas être fort heureuse. Elle a trois issues, la guérison, la non-guérison, & la non-guérison avec des accidens. Le Chirurgien, incertain dans sa route, ignore jusqu'à la fin à laquelle de ces trois issues il

aboutira. Pourquoi faut-il que les deux dernières soient les plus battues !

Qu'on ne rapporte pas le peu de succès de la pratique ordinaire au défaut de moyens ; nos Livres en sont pleins , & chaque Praticien possède en outre sa petite formule favorite. C'est une remarque à faire , que plus nos Dispensaires abondent en remèdes contre une maladie , moins nous la guérissons : il semble que leur efficacité soit en raison inverse de leur nombre.

L'infortune de l'Art dans le traitement d'une maladie , qu'on dit être son opprobre , auroit bien dû deffiller les yeux des Praticiens , & leur inspirer une juste défiance de leur savoir ! Nous osons le dire , au risque d'être accusés d'ignorance par ceux qui croient leur honneur intéressé à soutenir la perfection de l'art , nous osons le dire , la gonorrhée n'est pas connue ; sa vraie curation n'est pas trouvée : si elle l'étoit , nous la suivrions tous , & nous avons chacun la nôtre. } Parcourez les Auteurs les plus célèbres , vous les trouverez , non-seulement en contradiction les uns avec les autres , mais encore avec eux-mêmes. Les uns commencent le traitement par une ou deux saignées ; les autres ne saignent pas du tout ; d'autres ne saignent pas au commencement , Sydenham , par exemple , & saignent au milieu du traitement. Astruc , qu'on n'accusera pas de relâchement , en matière vénérienne , convient , que » la gonorrhée

» se guérit souvent sans autre remède qu'un régime
 » convenable « ; Boerhaave & plusieurs autres grands
 hommes font le même aveu. Cependant, faute de
 pouvoir reconnoître d'avance la gonorrhée qui doit
 guérir spontanément, ils recommandent les uns &
 les autres une multitude de remèdes dissemblables,
 contraires, opposés, ou, si l'on peut parler ainsi,
 contradictoires : le procédé curatif que Sydenham,
 par exemple, a consacré aux riches est très-composé;
 mais il guérissoit très-bien les pauvres avec la seule
 racine de jalap. L'on guérit quelquefois avec les bal-
 samiques, c'est à-dire, en échauffant; on réussit plus
 souvent encore en rafraîchissant; il y a plus, on gué-
 rit aussi en échauffant & rafraîchissant tout à la fois.
 Peut-être doit-on rapporter à ce genre de traitement,
 partie échauffant & partie rafraîchissant, les guérisons
 opérées par les eaux minérales en général, & en
 particulier par celles de Barèges. Les uns donnent
 des fondans, les autres n'en donnent point. Les uns
 purgent beaucoup, les autres peu, les autres point
 du tout. Les uns croient impossible de guérir radicale-
 ment sans mercure; Sydenham, Boerhaave, Astruc, &c.
 pensent le contraire : veut-on de meilleurs garans ? Il
 est fâcheux, & je ne puis le dire sans un certain
 dépit, qu'on veuille absolument du mercure pour
 guérir une gonorrhée, un bubon, un chancre pri-
 mitifs, &c. : le mercure n'est pas un médicament
 indifférent; il nuit toujours, au moins passagèrement;
 il nuit donc en pure perte, quand, n'étant pas

nécessaire, il ne rachette par aucun bienfait réel, le mal qu'il produit.

Enfin, on ne peut dissimuler que, quelque opposition & quelque contrariété qu'il règne entre ces procédés, ils n'aient tous des succès, & à-peu-près les mêmes, quoique la préférence qu'on donne à l'un sur l'autre vienne moins des indications actuellement existantes, que de l'habitude où est le Praticien de préférer telle ou telle méthode à telle ou telle autre. Et en effet, comment choisir ! quels seront les motifs déterminans, lorsqu'il faut les prendre dans l'essence d'une maladie qu'on ne connoît point du tout ou qu'on voit mal ? Quant à moi, si je devois faire un choix, ne pouvant m'aider des lumières de l'Art, je n'hésiterois pas à préférer à toutes les autres méthodes celle qui guérit souvent la gonorrhée sans autre remède qu'un régime convenable.

J'entends par un régime convenable, les alimens sains, pris en moindre quantité que dans l'état de santé; en quoi je ne m'éloigne pas beaucoup de la manière dont on traite généralement la gonorrhée en Italie, en Espagne, en Portugal. Je n'exclus pas même les fruits bien mûrs, qui, mêlés à la boisson aqueuse dont je vais parler dans un instant, font une sorte de tisane, tout-à-la-fois douce & diurétique. Boerhaave permettoit le thé, le café, le matin, avec du sucre, du miel ou du suc de réglisse; je ne le défends pas, après la première huitaine,

pourvu que l'inflammation soit beaucoup diminuée, & que les urines passent librement. Il prescrivait en même temps une ample boisson de lait coupé, de petit-lait & sur-tout d'eau. Je donne la préférence à l'eau; elle est toute digérée & ne fatigue point l'estomac. Cependant, comme il faut en boire deux, trois, quatre pintes dans la journée, sur-tout le matin, un verre de demi-heure en demi-heure, pour qu'elle passe plus aisément, je l'aiguise avec dix grains de nitre par pinte, au plus. Ceux qui portent la dose de ce sel à demi gros, un gros ou davantage, ignorent, sans doute, qu'à cette dose le nitre irrite, échauffe & nuit. Depuis quinze ans, je vois céder à l'eau & au régime toutes les gonorrhées récentes; cependant je suis prêt d'adopter toute autre méthode, qui seroit aussi sûre, moins embarrassante & plus expéditive. Car je dois l'avouer, il est rare dans cette méthode, de voir la fin de l'écoulement avant un mois & demi deux mois. Terminons des détails inutiles à la plupart de nos Lecteurs; parcourons rapidement les divers moyens employés contre la gonorrhée, & discutons les motifs qui les suggèrent.

Le premier pas vers une vérité, c'est de reconnaître qu'on l'ignore. Tant qu'on croira savoir traiter la gonorrhée, on n'apprendra pas à la guérir. Commençons donc par avouer notre ignorance, observons ensuite.

Je hasarderai sur cet objet quelques idées vagues

quelques conjectures détachées. Considérons d'abord la marche de la gonorrhée abandonnée aux soins de la nature. Le canal devient plus sensible ; les glandes , les cryptes , les lacunes qui le tapissent , donnent plus abondamment les humeurs qu'elles séparent ou qu'elles rassemblent ; la sensibilité se change en douleur ; le gonflement , la chaleur & les marques d'inflammation , suivent de près. Il se manifeste une fièvre plus ou moins forte , dont la durée n'est pas plus constante , que l'intensité. Les urines coulent douloureusement & avec difficulté ; l'appétit du malade diminue , il mange peu & boit beaucoup. Tous ces symptômes vont en croissant durant huit jours , ou à-peu-près. Bientôt ils commencent à baisser ; le dégorgement se fait abondamment , augmente pendant quelques jours , diminue ensuite & se tarit. J'ai vu plusieurs fois , en spectateur oisif , mais prêt à agir , si les circonstances l'avoient demandé , la marche de la nature , que je viens de tracer , conduire en peu de temps à une guérison parfaite & sûre.

La meilleure méthode de guérir est sans contredit celle qui ressemble le plus au procédé que suit la nature dans les guérisons spontanées. Voyons , d'après cette maxime , ce que l'on doit penser des méthodes usitées de traiter la gonorrhée.

Quand la gonorrhée est abandonnée à elle-même , la chaleur , la douleur , le gonflement , l'inflammation sont peu considérables , & se soutiennent à-

peu-près dans le même état pendant six, huit, dix jours. Que fait l'art, appelé dans des circonstances pareilles ? il réunit toutes ses forces contre ces symptômes ; il ne se donne pas de relâche qu'il ne les ait diminués, anéantis même, autant qu'il est en lui. Cependant, si, comme je n'en doute pas, l'augmentation de mouvement & de chaleur étoit favorable au brisement, à l'atténuation des fucs épaissis par le virus, l'Art ne s'oppose-t-il pas à un effet utile & peut-être nécessaire.

L'Art modère l'engorgement des parties ; il l'empêche de devenir tel que la nature sembloit le demander. Mais si cet engorgement étoit destiné à déterminer un dégorgement considérable, seul moyen peut-être capable de débarrasser la partie des miasmes vénériens, & d'empêcher le repompement de ces miasmes, l'Art ne contrarie-t-il pas encore par ce côté la nature, qu'il devoit aider ?

L'observation n'est pas moins favorable à cette conjecture que le raisonnement : plus l'écoulement est abondant dans le second temps de la gonorrhée, plus la guérison est facile & prompte ; & réciproquement, moins le dégorgement est considérable, comme par exemple dans la gonorrhée qu'on appelle très-improprement *sèche* (1), dans celle qu'on nomme avortée, maladies plus familières aux vieillards &

(1) Comme il faut se faire entendre, j'emploie cette absurde

aux personnes foibles, qu'au reste des hommes, plus la guérison est tardive & difficile à obtenir.

Faut-il donc laisser aller ces phénomènes ou accidens, jusqu'à produire la gangrène? l'inflammation est nécessaire; mais son excès, qui menace la vie de la partie, est nuisible. C'est contre cet excès que l'Art doit se roidir. Mais qu'on ne croie pas que la gangrène soit une issue bien familière aux gonorrhées, même abandonnées à elles-mêmes? Elle est très-rare, & lorsqu'elle arrive, elle est moins l'effet de l'intensité de l'inflammation ou de l'énergie singulière du virus inoculé, que de la mauvaise constitution de l'individu qui le reçoit.

N'arrive-t-il pas ici quelque chose de semblable à ce qu'on voit arriver quelquefois après l'application d'un emplâtre de cantharides. Le malade est-il froid, phlegmatique & peu irritable? l'inflammation sera foible, & la suppuration abondante. Est-il maigre, acrimonieux, très-irritable? la suppuration sera nulle; on n'obtiendra qu'une escare gangréneuse. L'évènement est divers & l'aiguillon est le même. Si l'on veut nous persuader que le virus vénérien qui produit des gonorrhées malignes, des chancres gangréneux est plus actif ou d'une autre nature que celui qui produit les gonorrhées bénignes & les chancres pure-

dénomination & ne l'adopte point. Un écoulement de sperme qui est *sec*!

ment phlegmoneux , on doit donc nous le prouver autrement que par la dissemblance de ses effets.

Les anti-phlogistiques , sur-tout les muqueux grossiers , tels que la décoction de graine de lin , de racines de guimauve ou de nénuphar , &c. s'opposent , comme la saignée , à la voie de guérison que la nature affecte ; ils troublent , pervertissent les fonctions , & donnent naissance à diverses maladies , qui dans la suite compliquent la principale. Je ne connois rien , en effet , de plus propre à produire la cacochilie , la cacochymie & les accidens qui en découlent , l'inappétence , l'épaississement des liqueurs , les engorgemens , la prostration des forces , la fièvre , &c. que la saignée , les boissons muqueuses abondantes , l'abstinence , &c. Aussi voit-on souvent la plupart de ces accidens s'emparer des malades pendant le cours du traitement. Qu'on considère ces malades sans prévention ; à leur air have , défait & tiré , à leur teint pâle , à leurs yeux enfoncés & éteints , à leur démarche négligée & chancelante , ne les prendroit-on pas pour des gens qui relèvent d'une longue & fâcheuse maladie ? comment méconnoître ici l'empreinte de la cachexie ! qu'on n'attribue pas cet état à la maladie elle-même ! l'observation ne le permettroit pas : la gonorrhée contre laquelle on n'emploie qu'un régime convenable , laisse au malade à-peu-près la santé dont il jouissoit avant son apparition.

La saignée est sur-tout très-pernicieuse ici. Quelle

soit contraire à la grande règle de l'analogie, qui pourroit le méconnoître ! ne fait-on pas qu'il est rigoureusement défendu de saigner, toutes les fois qu'on a lieu de craindre le reflux. La saignée procure, dit-on, le repompement des miasmes relégués à la surface du corps, par une sorte de succion, que je ne garantis pas, & par l'affoiblissement des forces du cœur. Si tel est en général l'effet de cette évacuation, comment a-t-on pu n'en rien craindre dans la gonorrhée ? c'est dans la vue d'éviter ce danger, ou plutôt, parce que la saignée est moins puissante qu'on ne l'auroit soupçonné, contre les inflammations de la verge & des testicules ; que certains Praticiens ont eu recours aux saignées locales, & qu'à l'imitation des anciens, ils ont ouvert les veines du *scrotum*, incisées autrefois par Haly Abbas, pour dissiper les varices des testicules, celles du prépuce (1), de la verge, &c. (2).

Un autre effet plus immédiat & plus certain de la saignée, c'est de diminuer l'inflammation. Tous les Praticiens conviennent que celle-ci peut être trop forte. Mais ce n'est presque que par inadvertence qu'ils laissent voir qu'elle peut être trop foible. Ils conviendront tous que la gonorrhée est plus difficile

(1) M. A. Severin, *Med. effic.* Par. 2, Cap. 23 & 24.

(2) Traité des Maladies vénériennes, traduit du latin de Boerhaave, pag. 15.

à guérir chez les vieillards , que chez les jeunes gens ; dans les sujets foibles que dans les sujets forts. Pourquoi donc affoiblir les personnes jeunes ou vigoureuses , & les priver ainsi du bénéfice inhérent à leur âge , à leur constitution ? Il est certain encore qu'un accident local infecte plus souvent la masse des humeurs chez les sujets débiles , que chez les personnes fortes. Pourquoi donc procurer aux malades l'état le plus favorable à l'infection générale ? la vérité a beau percer de tous côtés , on diroit que certains Ecrivains détournent les yeux de peur de la rencontrer. Ils ont observé cent fois , que plus la gonorrhée tarde à se manifester après un commerce impur , plus elle est opiniâtre & rebelle. Ils savent aussi que l'inflammation sera d'autant moindre , que le délai sera plus long , & *vice versa*. Ne Croyez pas qu'ils en concluent que la moindre inflammation influe sur la plus grande opiniâtré , ou plutôt que l'opiniâtré n'existe que parce que l'inflammation manque , ici , comme dans la gonorrhée sèche & les cas analogues. L'induction est trop simple pour qu'ils daignent la tirer ; mais ils diront aux jeunes gens , qui le croiront peut-être , que la gonorrhée lente à se manifester n'est plus difficile à guérir , que *parce que le virus a eu le temps de jeter de plus profondes racines*. Je passerois les racines du virus , pourvu qu'on convînt , que c'est faute d'inflammation qu'on a tant de peine à le *déraciner*.

Fidèle aux principes que je me suis faits sur les

bons effets de l'inflammation dans la gonorrhée, je saigne peu, ou, pour mieux dire, je ne saigne point du tout. Cependant certains malades impatiens de souffrir se laissent difficilement persuader que la douleur même a son utilité; ils veulent du repos. Alors, de deux maux préférant le moindre, j'ai recours à l'embrocation suivante :

Faites dissoudre, à une douce chaleur, dans quatre onces d'eau, douze grains d'*opium*; trempez dans la dissolution une bandelette de linge, dont vous entourerez lâchement la partie souffrante, en repassant deux ou trois fois sur le même tour de bande. Le malade aura soin d'humecter ce petit bandage lorsqu'il commencera à se dessécher. Si cette dose d'*opium* n'amenoit pas un calme suffisant, on pourroit sans aucun danger la porter à vingt, trente grains, même au-delà.

Que conclure de cette discussion? 1. Que l'inflammation de la gonorrhée est moins dangereuse qu'on ne pense. 2. Qu'elle est utile, en ce qu'elle s'oppose à la progression du virus, & le retient, en quelque sorte dans son premier siège. 3. Que la saignée est rarement indiquée, lorsqu'on a bien réglé le régime. 4. Qu'elle a moins d'empire qu'on ne croit sur les inflammations de la verge & des testicules. 5. Qu'elle nuit souvent par quelque côté, lors même qu'elle est indiquée. 6. Enfin, que l'abus qu'on en fait doit être corrigé.

On peut dire des fondans , & sur-tout des purgatifs , ce que nous avons dit des autres secours. Tout le monde convient qu'une gonorrhée récente n'a pas besoin des premiers. Quant aux seconds , il ne faudroit m'entrer dans la tête qu'ils soient nécessaires. Qu'après avoir rendu le malade cacochyme , on le purge , à la bonne heure ; mais qu'on emploie les purgatifs contre la maladie elle-même , cela n'est pas concevable. L'on convient que le vice est local ; pourquoi donc s'en prendre à toute la machine ? pourquoi vexer les intestins parce que la verge souffre ? mais on guérit avec les purgatifs , on guérit même avec eux seuls. J'en conviens , & c'est pour moi une forte preuve de l'inutilité des moyens généraux : car , puisque la nature se suffit , lors même qu'elle est contrariée par les purgatifs , pourroit-elle ne pas se suffire lorsque rien ne trouble son action !

Sydenham , Boerhaave & quelques autres Praticiens , du nombre de ceux qui font autorité , conseillent , il est vrai , les purgatifs contre la gonorrhée : les accusera-t-on de s'être trompés , d'avoir mal apprécié les évènements de leur pratique ? Nous l'avons déjà dit , l'abus des relâchans & quelques circonstances étrangères à l'écoulement , peuvent nécessiter l'usage des purgatifs. On peut encore employer les purgatifs pour remplir les indications qui font recourir aux sudorifiques , indications que nous exposerons plus bas ; mais ces illustres modèles n'ont jamais

imaginé, comme on l'a dit après eux, que les purgatifs détournent & chassent par les selles une partie de l'humeur véritablement gonorrhéique. S'il en étoit ainsi, rien ne seroit plus nuisible que les évacuans. Car ce n'est qu'en se répandant dans les voies générales de la circulation, que la matière de l'écoulement pourroit enfin parvenir aux intestins, & de-là se porter au-dehors. Par conséquent on dériveroit dans la masse des humeurs le germe fécond de l'infection générale, ce qu'on doit toujours éviter avec le plus grand soin (1).

Je reviens à la maxime générale de laquelle je suis parti, & je dis que je ne vois rien dans tout cela qui imite le procédé de la nature, rien qui ressemble à la légitime curation de la gonorrhée, rien par conséquent qui puisse satisfaire le Praticien judicieux, qui se fera défait des préjugés de son éducation médicale, rien en un mot qu'on doive préférer à la méthode de guérir négative, à celle qui guérit sans autre remède qu'un régime convenable.

J'ai dû prévoir que mes réflexions scandaliseroient les enthousiastes, & une certaine classe d'hommes

(1) On dit que certains Praticiens étrangers suppriment la gonorrhée, bien convaincus qu'ils donnent la vérole à leurs malades, vérole qu'ils se proposent de traiter ensuite. Leurs motifs sont spécieux; mais assurément ils ne me détermineront jamais à marcher sur leurs traces.

simples, qui ont la bonhomie de croire à la perfection de l'Art. Mais la vérité ne veut point être flattée. J'ignore la méthode de guérir la gonorrhée; je l'avoue : je crois qu'elle n'est pas trouvée; je le dis. Ceux qui pensent comme moi, me sauront gré de ma franchise. Quant aux autres, si je tance leur indolence, si je trouble leur vaine sécurité, je les prie de me pardonner le mal que je leur fais, en faveur du bien que je voudrois faire à leurs malades.

De quelque manière qu'on attaque la gonorrhée, la guérison est douteuse tant qu'elle n'est pas consommée. Une seule chose est certaine ici, c'est que lorsque la guérison n'arrive point dans les premières six semaines, on ne voit plus de terme à la maladie, elle se change en gonorrhée habituelle. Alors le Praticien est dérouté; il ne fait plus à quoi s'en prendre, il ne voit plus d'indication précise à remplir; il entasse sans choix & sans ordre des remèdes divers. L'inconstance des causes fait l'inconstance de sa conduite, & l'incertitude du succès.

Parmi ces causes, peut-être très-nombreuses, j'en remarque deux assez ordinaires, la phlogose, & des engorgemens, semblables à des grains de chapelet, répandus dans l'épaisseur des parois de l'urètre.

La phlogose se fait appercevoir sur les lèvres du méat urinaire. Nous ignorons jusqu'à quelle hauteur elle remonte dans le canal. La seule chose que nous sachions bien certainement, c'est que tant qu'elle

subsiste , on attend en vain l'étanchement de la gonorrhée ; mais aussi , que cet écoulement ne tarde pas à se tarir lorsque la phlogose est dissipée.

Tout le monde connoît cette phlogose ; mais tout le monde ne la voit pas du même œil : la plupart des Praticiens la croient l'effet de l'écoulement ; nous pensons qu'elle en est la cause immédiate. Ce n'est jamais contr'elle qu'on dirige les moyens curatifs ; nous croyons qu'on doit l'avoir uniquement en vue dans certaines gonorrhées habituelles & chroniques.

Après avoir reconnu que la légère phlogose dont nous parlons , entretient l'écoulement , on n'a encore rien fait pour la guérison , il faut la vaincre , & elle résiste obstinément. D'où vient donc son opiniâtreté ? est-ce que nous manquerions de remèdes contre une affection si simple ? peut-être bien ; cette conjecture ne me répugne pas. Seroit-ce parce que nous en faisons mauvais usage ? c'est très-possible.

Cette phlogose est de deux espèces , phlegmoneuse & érépélateuse. Le premier pas vers la guérison consiste à bien caractériser cette inflammation , & ce pas est glissant. Nous avons remarqué que celle qui tient du phlegmon est plus rare , plus constante lorsqu'elle existe , d'un rouge plus foncé que celle qu'on doit rapporter à l'érysipèle. L'une & l'autre sont accompagnées de chaleur & de douleur ; mais la chaleur de la première est douce & en quelque sorte naturelle ; la douleur qu'elle excite est foible & pour

l'ordinaire sans élancemens : la chaleur de la seconde est âcre & la douleur poignante, lancinante. Cette dernière espèce de chaleur & de douleur accompagne constamment la gonorrhée *sèche*, & fait peut-être sa ténacité.

On trouvera mes distinctions subtiles; je conviens qu'elles le sont : qu'on tâche d'en donner de plus marquées, c'est un service essentiel à rendre à l'Art; je serai le premier à les adopter.

Nous n'entrerons dans aucun détail sur le choix des médicamens appropriés à ces deux espèces d'inflammation : les Chirurgiens exercés à traiter l'érysipèle, les dartres & le phlegmon, les connoissent suffisamment, & les Traités de Thérapeutique-Chirurgicale les indiqueront aux autres.

Ce n'est pas assez d'avoir assigné les causes immédiates qui perpétuent certains écoulemens gonorrhéiques, il faut montrer que ces causes ne sont elles-mêmes que des effets dépendans de causes plus éloignées, qu'il importe d'attaquer, si l'on veut établir une curation méthodique. Pour ne pas nous égarer dans la recherche où nous allons entrer, prenons l'observation pour guide, suivons-la de si près, que nos préceptes ne soient que des conséquences immédiates des faits incontestables qu'elle va nous fournir.

C'est un fait également attesté par les gens de l'Art & par les voyageurs, que la gonorrhée est gé-

néralement moins tenace en Portugal , en Espagne , en Italie , & sur-tout dans le Levant , où elle est infiniment légère , qu'en France , & moins rebelle en France , qu'en Angleterre , en Hollande , en Suède , en Russie , où elle est très-grave.

Tous les Praticiens accoutumés à réfléchir sur les bons & les mauvais succès de leurs soins , conviennent aussi que les gonorrhées sont plus difficiles à tarir en hiver qu'en été ; chez les vieillards que chez les adolescents , dans le pituiteux que dans le sanguin , chez les femmes que chez les hommes , dans le mélancolique qui s'affecte de son état , que dans l'homme qui prend gaiement sa mésaventure ; enfin ils avouent , que de tous les sujets , les plus difficiles à guérir , sont ceux d'une constitution bilieuse , acrimonieuse , sur-tout si l'on découvre ou si on a lieu de soupçonner dans leurs humeurs une disposition dartreuse , pforique , ou quelque autre vice acrimonieux , tels que ceux qui produisent les boutons habituels , les furoncles , & sur-tout les hémorroïdes ou les flux hémorroïdaux.

Quelles sont les conséquences les plus immédiates de ces faits ? J'en infère :

Premièrement , que plus la transpiration est abondante , plus la gonorrhée est bénigne & facile à guérir.

Secondement , que moins cette évacuation est copieuse , plus la gonorrhée est vive & tenace.

Troisièmement, que la transpiration moins abondante ne rend la gonorrhée plus rebelle, qu'en se jettant en partie sur le siège de l'irritation, source de l'écoulement. Ce phénomène est encore plus marqué chez les femmes que chez les hommes; parce qu'antérieurement à toute infection, chez les dernières, livrées à l'inaction, une partie de la transpiration s'échappe habituellement par le vagin, confondue avec l'exsudation propre à ce conduit (1).

Quatrièmement, que tout étant égal, les diathèses pforique, dartreuse, &c. communiquant à la matière propre de l'écoulement gonorrhéique leur aiguillon acrimonieux, rendront les gonorrhées qu'elles compliqueront, beaucoup plus rebelles que celles que ces vices accidentels ne compliqueront point (2).

(1) Cette dernière assertion exigeroit une suite de preuves que cet Ouvrage ne comporte point. D'ailleurs, pour la prouver, il faudroit l'étendre, & je rencontrerois sur mon chemin des vérités étrangères à la Pathologie courante, qu'il faudroit prouver de nouveau, ce qui ne finiroit pas : par exemple, je dirois que la transpiration déterminée vers l'*uterus* par le défaut d'exercice, est une des causes les plus ordinaires des ulcères de la matrice, & que telle femme éprouve un cancer dans cette partie, parce qu'elle n'a pas voulu souffrir un bouton.

(2) Au risque d'être taxé, par les rigoristes, d'un excès de relâchement ou de crédulité, je ne puis m'empêcher de convenir ici, qu'il n'est point démontré pour moi, qu'un gland, qu'un vagin dartreux ne puissent point s'infecter réciproquement, de

D'après ces propositions fondamentales , essayons de ramener les sudorifiques , les baumes , les eaux minérales ferrugineuses , &c. à des indications positives & rationnelles.

Après les traitemens où l'on a prodigué les aqueux , les muqueux , les inviscans &c , le corps affoibli transpire moins que dans l'état sain. Ici le véhicule phlegmatique est , par rapport à la partie constituante propre de nos humeurs , dans une proportion plus grande qu'en santé. Ce phlegme est en même-temps plus acrimonieux. Les sudorifiques , en augmentant la transpiration , sans exciter même la sueur , feront deux choses également utiles : la première , qu'il se portera moins de ce phlegme surabondant vers le siège de la gonorrhée ; la seconde , que la portion de l'écoulement dépendante de cette cause , sera moins acrimonieuse (1). Si jamais les cautérisations aux lombes

telle manière qu'il en résulte un écoulement non vénérien , & qu'on prendra néanmoins pour tel. Thierry de Hery , dont le nom peut encore aujourd'hui faire autorité , reconnoissoit trois espèces de gonorrhées , dont , à son avis , une seule étoit vénérienne. Les Livres des anciens offrent presque tous des espèces de gonorrhées qui nécessitoient un traitement long & suivi. Ou ces gonorrhées n'existent plus , ou nous ne les voyons pas où elles sont. Vid. *Commer. Letter. Norimberg.*

(1) C'est par la raison contraire que les bains augmentent quelquefois les inflammations particulières , comme on le voit arriver dans la gonorrhée , la strangurie , &c. lorsque le sujet est très-acrimonieux.

& aux aînes, indiquées & conseillées par M. A. Severin dans les flux gonorrhéiques opiniâtres (1), & le féton *sous les testicules*, prescrit par Roland (2), pour les douleurs chroniques de ces parties, se réalisoient, il y a lieu de croire que ces moyens influeroient sur l'écoulement, d'une manière fort analogue à celle que nous attribuons aux sudorifiques.

Les baumes, dont on fait un si grand usage à la fin des gonorrhées, adoptés par nos pères d'après la fausse idée de déterger & d'incarnier, les baumes, dis-je, agissent de la même manière que les sudorifiques : leur action propre tend à pousser vers la peau ; mais lorsqu'on ne favorise pas cette tendance, ils se jettent sur les voies urinaires, & deviennent diurétiques ; ce qui n'est pas un grand inconvénient, attendu la disposition que les organes sécrétoires des urines ont à suppléer ceux de la peau. Je ne parle pas de l'action purgative des baumes ; elle tient plus à leur quantité qu'à leur qualité. Les grandes doses qui purgent, irritent davantage encore & nuisent toujours à l'étanchement de la gonorrhée.

Je ne dis rien non plus de la propriété d'astreindre, qu'on leur suppose, parce qu'ils ne sont point astringens proprement dits, & qu'ils ne le deviennent que par accident, c'est-à-dire, en tant que dimi-

(1) Med. effic. pag. 530.

(2) Chir. Lib. 2, Cap. 45.

nuant la proportion du phlegme, ils permettent aux solides de reprendre le ressort qui leur est propre.

Je passe sous silence les astringens vrais, donnés intérieurement; leur incapacité reconnue de produire l'effet qu'on s'en promet, peut seule en faire pardonner l'usage. Comme l'impuissance des astringens externes n'est pas également démontrée, je ne vois aucune circonstance qui puisse en légitimer l'usage. Je reconnois bien que la doctrine du *relâchement des vaisseaux* peut être utile à la réputation du Chirurgien, mais moins occupé de celui-ci, que du malade, je n'admets point cette hypothèse. Quant à l'injection stupéfiante publiée par mon célèbre ami, M. le Docteur Foart Simmons, je respecte trop son autorité pour condamner l'usage d'un moyen qu'il approuve, & je suis trop en garde contre tout médicament externe, qui modère ou supprime l'écoulement, pour en garantir l'impunité.

Nous avons compté parmi les causes de la ténacité des gonorrhées, de petites duretés disséminées dans l'épaisseur des parois de l'urètre. Peu d'Ecrivains ont parlé de ce phénomène, & aucun d'eux, que je sache, ne lui accorde toute l'influence qu'il a réellement sur la gonorrhée. Le siège de ces petits nœuds est le tissu spongieux de l'urètre, & leur cause matérielle, la lymphe; car il est naturel de les soupçonner formés par le liquide qui parcourt habituel-

lement l'organe qui les contient. Ces nœuds ne sont pas également apparens dans tous les états de la verge : dans sa flaccidité absolue & dans sa très-grande tension, ils sont difficiles à trouver ; dans la demi-tension, ils sont autant sensibles qu'ils puissent le devenir.

Si l'on me demande comment je me suis assuré que ces nœuds sont une des causes qui perpétuent les gonorrhées, je répondrai par l'exposition de la conjecture qui sert de base à mon assertion. J'ai vu des gonorrhées résister des années entières aux moyens usités, quoiqu'administrés par d'excellens Praticiens. Pour ne pas échouer à mon tour, j'ai recherché soigneusement la cause de cette résistance, & rencontrant ces duretés sur mon chemin, je leur ai imputé l'opiniâtreté de la maladie. Ensuite revenant sur les traitemens antérieurs, il m'a semblé qu'on avoit négligé l'indication que cet accident peut fournir. Enfin, j'ai tourné tous mes soins vers cette indication, & quand j'ai détruit ces petits engorgemens, la guérison ne s'est point fait attendre. De-là j'ai conclu, que ces engorgemens entretenoient la gonorrhée. Cette conséquence n'est pas à la vérité fort exacte ; elle tient un peu du *post hoc, ergo propter hoc* ; mais quand bien même on lui refuseroit des succès, que je crois lui devoir, au moins m'accorderoit-on qu'elle n'est pas dangereuse dans la pratique. Elle m'a fait combattre comme cause, ce qui pourroit n'être qu'ac-

cident ; mais elle m'a procuré des succès ; le vœu de l'art est rempli.

Les remèdes que j'ai employés accessoirement contre ces duretés sont , les alkalis fixes , préparés à la manière de Tachenius , & dans les sujets moins sensibles , les alkalis fixes ordinaires , en injection , depuis trente grains jusqu'à un & deux gros , sur une pinte d'eau. Je n'emploie pas d'autres moyens contre la gonorrhée *cordée* , dont le nœud ou noyau solitaire , qui sert de point fixe à la *corde* , ne diffère ni par sa nature , ni par son siège des duretés disséminées , observant néanmoins de laisser tomber considérablement ou dissiper entièrement l'inflammation avant de passer à leur usage. Dans la plupart des gonorrhées des femmes , on peut , à cause du peu d'inflammation qui les accompagne , employer , même dès les premiers jours , les injections alkales : souvent elles suffisent seules pour l'entière guérison. J'ai plusieurs exemples d'un pareil succès , & si j'en manquois , mes Elèves m'en fourniroient (1).

Ces duretés sont quelquefois très-multipliées & très-voisines l'une de l'autre , & forment dans l'urètre une traînée d'éminences & de dépressions , qui don-

(1) J'ai employé ces mêmes sels en injections & en lotions , à titre de préservatif , dans des circonstances qui devoient en légitimer l'usage , & j'ai lieu de croire qu'elles ont produit l'effet que j'en attendois. Les alkalis fixes sont puissamment détersifs & point du tout astringens.

ment , en quelque forte , au canal la forme d'une trachée-artère d'oiseau. J'ai vu plusieurs fois cette dernière maladie , & je ne l'ai jamais traitée. Il paroît que l'Art n'est pas fort avancé sur ce point. Un malade , dont l'urètre étoit dans l'état que nous venons de décrire , passa dix-huit mois entre les mains de divers Praticiens de cette Ville , je ne dis pas sans guérir , mais même sans la moindre amélioration. Un de ceux qui l'avoient traité lui conseilla , pour dernière & unique ressource , la diète humectante , les bains , les injections d'eau tiède , portée sans violence dans le canal. Au bout de quelques semaines le dégorgement se fit , l'écoulement , qui étoit peu de chose , devint très-abondant , & en moins de quatre mois , la guérison fut parfaite. J'ai toujours rapporté cette guérison à la dissolution putride de la lymphe stagnante , qui constituoit les durerés.

Nous avons cru ces remarques propres à ramener dans quelques cas particuliers , à des connoissances sûres , des succès en apparence capricieux , & qui semblent moins appartenir à la science qu'au hasard. Peut-être aussi qu'en facilitant le diagnostic des obstacles qui s'opposent à la guérison des gonorrhées , elles rendront plus aisé le choix exact des moyens , & leur juste application moins arbitraire.

Il nous reste encore quelques observations à faire sur un accident très-ordinaire à la gonorrhée , sa chute dans les bourses. Cet accident n'est pas tou-

jours produit par l'imprudence du malade , il est souvent déterminé par les purgatifs donnés inconsidérément , dans le premier ou le second temps de la maladie. Nous n'entreprendrons pas de déterminer ce qu'il peut y avoir de vrai dans cette *chute* (1), qu'on a tort sans doute de faire envisager aux jeunes gens , dans les Livres classiques , comme l'effet constant de la matière gonorrhéique , déviée vers les testicules , comme une sorte de métastase. Si la théorie de l'engorgement vénérien des testicules est erronée ; la pratique est-elle irréprochable ? Ne pourroit-on pas , à la faveur des inductions les plus simples & les plus immédiates , tirées des faits , la rendre plus rationnelle ?

La saignée , en quelque sorte prodiguée ici , ajoute aux inconvéniens exposés plus haut , une impuissance presque absolue de produire la résolution qu'on desire. J'ai observé souvent que le gonflement des testicules , soit qu'on saigne peu , beaucoup , ou point du tout , va croissant pendant cinq ou six jours , ou qu'au moins il ne commence pas à diminuer avant le sixième jour. Durant cette première époque , on se borne , ou l'on doit se borner , aux applications émollientes. Mais bientôt on passe aux préparations de plomb , aux terres astringentes , &c. Ces applications n'ont rien de fondant & sont irritantes ; elle sont donc très-propres à prolonger l'irritation & la fluxion. Nous les rem-

(1) Vid. Morgagn. de Sedib. & Caus. Morb. Epist. 44.

plaçons avantageusement par les cataplasmes de farines résolutives, rendus anodins, durant les premiers huit jours, par l'addition de six ou huit grains d'opium & davantage, dissous dans suffisante quantité d'eau, & jettés dans la pâte au moment de l'application. Après la première huitaine, si la chaleur & la douleur n'existent plus, nous supprimons l'opium & nous détrempons les farines dans une légère infusion d'absinthe, de rhue, infusion que nous avons soin de fortifier, à mesure que la maladie s'éloigne de l'époque de l'inflammation.

La chute de la gonorrhée dans les bourses qui est un des accidens les plus ordinaires des gonorrhées, est aussi, si l'on en croit certains Ecrivains, l'un des plus redoutables par ses suites. Il est des Praticiens qui pensent; que la gonorrhée donne rarement la vérole, & j'inclinerois assez à croire, avec MM. Renny & Simmons, qu'en effet sur cent gonorrhées; passablement bien traitées, il n'y en a pas une qui donne la vérole générale (1). La chute dans les bourses mériteroit peut-être une exception, s'il étoit prouvé que la matière gonorrhéique est ici véritablement transportée du canal de l'urètre dans les testicules, ce dont on peut raisonnablement douter.

(1) London Medical Journal. pag. 245, ann. 1783.

Cet excellent Ouvrage périodique est en même temps, un des mieux faits & des plus répandus de ce genre.

Quelques Praticiens, en petit nombre, se déclarent pour l'opinion contraire, & non contents de prétendre que la gonorrhée infecte souvent toute la masse des humeurs, ils ajoutent que les véroles & les accidens vénériens de tout genre, qui succèdent aux gonorrhées, sont en général plus difficiles à guérir que celles qui sont la suite des chancres (1). Ce n'est pas que le virus, qui fait ces derniers, soit moins actif que celui qui produit la gonorrhée, puisqu'au contraire le chancre donne presque toujours la vérole, tandis que la gonorrhée admet des exceptions; mais cela dépend sans doute de la même cause qui fait, selon ces Observateurs subtils, que les modifications que le virus subit dans une gonorrhée, changent l'ordre des affinités entre le virus & les humeurs dans lesquelles il se répand. J'avoue que la délicatesse de ces remarques passe d'autant plus ma sagacité, que je ne vois pas même la possibilité d'arriver par d'autres voies que celle de l'imagination, à de pareils résultats, & qu'enfin je ne conçois pas davantage, que les canaux qui pompent le virus, puissent l'altérer dans son passage,

(1) On doit d'autant moins compter sur l'expérience dont on s'étaie en cette occasion, que le célèbre Klein, qui observoit aussi, assure précisément le contraire. *Interpres Clinic.* pag. 296. Si j'osois hasarder mon avis, je dirois que cette différence est une fiction.

que je ne concevrois que la filière altérât le métal qui la traverse.

Il est une autre opinion, avec laquelle je ne me familiarise point, quoique plus répandue que la précédente, c'est celle qui fait dépendre l'ophthalmie vénérienne d'un virus porté rapidement de la verge aux yeux. Ce transport direct suppose des canaux qui s'étendent sans divergence des parties génitales aux yeux, ou plutôt à un œil seulement; car pour l'ordinaire un seul est affecté. Je dis que le virus doit arriver directement à l'œil, car s'il se mêloit à nos humeurs, il seroit alors dans le cas du virus caché, qui ne produit jamais, à ce qu'on prétend, l'ophthalmie vénérienne. Pour l'ordinaire, cette espèce d'ophthalmie succède à des écoulemens ralentis ou supprimés; & dans ces circonstances, on rend facilement raison de cet accident, sans recourir aux affinités du virus, ce qui n'est pas un mince avantage, au moyen de certaines voies de communication, qu'on admet, avec autant de confiance, que si l'anatomie ne les réprouvoit pas. Mais comment expliquer d'une manière satisfaisante cette même ophthalmie, lorsqu'elle survient à la gonorrhée qui coule *librement*?

La théorie de l'ophthalmie vénérienne est donc gratuite, opposée aux connoissances anatomiques, erronée. Il faut donc la retrancher des Livres dogmatiques. On gagne toujours à se défaire d'une er-

reur ; car on ne cherche pas les vérités qu'on croit tenir dans ses mains. Voulez-vous appeller la vraie science , chassez le faux savoir. Très incapable assurément d'expliquer ce phénomène , j'invite ceux qui s'en occuperoient , à ne pas perdre de vue la très-grande sympathie des yeux , de la bouche , des mamelles (1) , du col (2) , de la tête (3) , &c. , avec les parties de la génération.

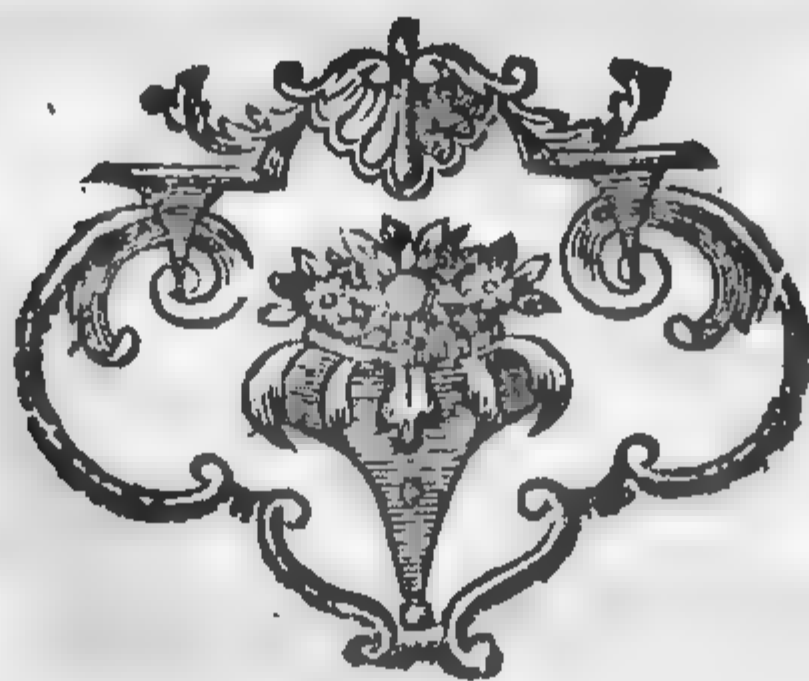
(1) Voy. Vercelloni , pag. 46.

(2) Catule dit de la nouvelle mariée , le lendemain de ses noces ,

Non illam nutritrix orienti luce revisens

Externo collum poterit circumdare filo.

(3) Une expérience fort ressemblante à celle dont parle Catule , faite & répétée plusieurs fois par Charles Musitan , a convaincu ce Médecin de la relation intime que la nature a mise entre la tête , le col & les parties de la génération.



CHAPITRE VIII.

De la Strangurie.

C'EST un fait incontestable, que les anti-vénériens n'ont presque aucune action sur les causes qui gênent l'excrétion des urines, & cependant rien n'est plus ordinaire que de soumettre à des traitemens généraux, aux frictions même, des personnes dont la santé n'est altérée que par cette indisposition unique. Si l'on n'avoit à craindre de la part du mercure que son inutilité, l'Art pourroit peut être en tolérer l'usage; mais si, ne donnant d'un côté que de bien foibles espérances, de l'autre, il expose les malades à mille dangers, nous devons le proscrire.

Un des grands inconvéniens des traitemens qu'on hasarde ainsi, c'est de convertir la strangurie ou sortie difficile des urines, en rétention totale. Les anti-vénériens agissent sur la plupart des obstacles à la manière des exercices violens, des alimens échauffans, des boissons spiritueuses, &c. & le mauvais effet de ceux-ci n'est pas douteux. Les uns & les autres, en occasionnant la pléthore fausse, augmentent le volume des obstacles & diminuent de tout l'accroissement de ceux-ci, le calibre de l'urètre. Jusques-là le mal est de peu de conséquence. Mais ils vont plus

loin quelquefois; ils excitent tantôt une légère phlogose, & tantôt une inflammation vraie, accidens d'autant plus redoutables que l'excrétion qu'ils suppriment devient à chaque instant plus difficile à rétablir, & dans la même raison, de plus en plus dangereuse, tant par ses ravages locaux, que par ceux qu'elle produit dans toute l'économie animale.

La rétention d'urine survenant dans ces circonstances, c'est-à-dire, à cause de l'inflammation, met le malade dans un très-grand danger, si elle ne cède pas aux anti-phlogistiques généraux: car la bougie ne suffit pas alors pour rétablir le cours des urines; l'introduction de la sonde devient indispensable; & que n'a-t-on pas à craindre de la part de celle-ci, surtout si l'on est forcé de la laisser en place!

La sonde satisfait à l'indication pressante, celle de vider la vessie; mais on ne peut disconvenir, que lorsque les obstacles sont inflammatoires, elle ne les rende souvent plus considérables & plus difficiles à détruire, dans le temps même où elle en triomphe. Car son introduction ne se fait pas sans irritation, ni pour l'ordinaire sans déchirement; l'effusion de sang, & quelquefois l'hémorrhagie qui la suit, en sont la preuve. La nouvelle inflammation occasionnée par ce nouvel état de l'urètre, se joignant à celle qui existoit déjà, & resserrant de plus en plus le passage, rend enfin la sortie des urines impossible. C'est ordinairement dans ces circonstances qu'on se décide

à laisser la sonde en place, attendu la très-grande difficulté qu'on trouve à la réintroduire toutes les fois que la plénitude de la vessie l'exige.

J'ai montré dans le chapitre des fistules urinaires, quels accidens pouvoit produire le séjour de la sonde dans la vessie, & j'ai dû prévoir qu'on m'accuseroit de les avoir exagérés : je desirerois bien sincèrement que mes craintes, à la vue de cet instrument souvent salutaire, mais formidable dans bien des circonstances, fussent moins fondées qu'elles ne me le paroissent; mais les douleurs qui accompagnent son introduction & les accidens qui la suivent, m'annoncent ses ravages, & malheureusement j'ai vu plusieurs fois l'ouverture des cadavres les manifester clairement à tous les yeux, que la prévention ne couvroit pas de son voile.

S'il est si dangereux de laisser la sonde dans la vessie, quel parti donc prendre, lorsque les secours généraux ont échoué, & qu'en retirant la sonde pour la seconde ou la troisième fois, les urines restent supprimées ?

1°. Il auroit fallu prévoir de loin cette dure extrémité, & bannir du traitement tout ce qui pouvoit y conduire. Il me semble qu'on l'éviteroit souvent en se contentant de franchir les obstacles avec la bougie, n'imitant pas ceux qui l'insinuent, en pure perte, & au grand préjudice du malade, aussi avant qu'elle peut aller. Car la bougie ne presse pas impunément le col de la

vessie ; pour peu que les circonstances la secondent, l'irritation qu'elle produit détermine l'engorgement & l'inflammation, tant au col de la vessie que dans la prostate, & j'ai vu cet accident convertir la stranguerie en rétention totale, & celle-ci, secondée par la sonde tenue en place, donner enfin la mort.

2°. Il faudroit s'exercer à bien construire & à placer avec douceur & dextérité la sonde creuse flexible, dont parle F. d'Aquapendente (1). Cet ingénieux instrument réunit tous les avantages des bougies & des sondes diverses, sans avoir aucun de leurs inconveniens : comme il n'excède pas l'étendue des obstacles, il n'agit que sur eux ; il ne les comprime que mollement ; il conserve le passage aux urines, & peut être tenu en place plusieurs jours de suite, non-seulement sans incommoder le malade, mais même sans qu'il s'apperçoive de sa présence.

3°. Enfin supposons, comme nous l'avons fait d'abord, la rétention totale existante. Quel moyen nous reste-t-il, après avoir rejeté la sonde, pour secourir le malade ? celui que nos Pères ont rendu recommandable par ses succès ; la *Boutonnière*.

Cette opération consiste à ouvrir le bulbe de l'urètre, le plus près possible du col de la vessie, de la manière usitée dans la taille au *petit appareil*. Com-

(1) De Chirurgic. Operationibus ; de auferendâ Carunculâ pag. 83, in-fol.

ment un secours aussi sûr, aussi prompt & aussi efficace a-t-il pu tomber en désuétude, après l'accueil général de tous les Chirurgiens célèbres, depuis le milieu du *xvi^e*. siècle, temps où l'on en voit déjà des vestiges bien marqués dans les Livres, jusques vers le milieu du siècle où nous vivons? Auroit-on cru trouver les mêmes avantages dans la ponction à l'épigastre, au périnée, dans celle qu'on a tentée par le *rectum*? Non; ni la raison, ni l'expérience ne sauroient souffrir un tel aveuglement. Par la ponction, on peut bien se promettre de vider la vessie; mais, de quelque manière qu'on la pratique, l'infiltration de l'urine dans le tissu cellulaire qui environne ce réservoir, & quelquefois son épanchement dans la cavité de l'abdomen, restent toujours à craindre, & l'évènement ne justifie que trop souvent nos craintes à cet égard : on fait assez qu'on n'a rien de tel à redouter de la part de l'incision de l'urètre, pour que je sois dispensé d'en faire la remarque. Si je voulois soutenir le parallèle entre ces deux genres d'opérations, je ferois observer que la ponction n'ouvre aux urines qu'une issue momentanée; tandis que la boutonnière leur assure une voie aussi durable que les obstacles qui établissent la nécessité de l'opération.

Nous espérons que le peu qu'on vient de lire, suffira pour tenir en garde les jeunes Chirurgiens contre l'introduction à demeure de la sonde, dans

les cas inflammatoires, & pour les engager à préférer l'incision du périnée, toutes les fois qu'elle sera praticable, & elle l'est presque toujours, aux différentes espèces de ponction de la vessie. Peut-être les Praticiens consommés y trouveront-ils des raisons capables de les faire douter de la réalité des avantages qu'ils ont cru voir dans les opérations substituées à celle que nous désirerions pouvoir réhabiliter.

Lorsque j'ai dit que les anti-vénériens avoient très-peu d'action sur les rétentions d'urine, je n'ai entendu parler que de celles qui sont vénériennes; car on sent que cette action doit être absolument nulle lorsque la rétention a d'autres causes. Cette restriction paroîtra sans doute superflue à bien des Lecteurs. A quoi bon, diront-ils, rapprocher deux genres de maladies, entre lesquels la nature a mis un intervalle immense? c'est, répondrai-je, que cet intervalle, tout grand qu'il est, n'est pas sensible pour tous les yeux; c'est que des vues qu'on croit perçantes ne l'ont pas apperçu; c'est enfin que j'ai des exemples de la méprise la plus frappante & la plus fatale. Un malheureux, sujet à une rétention d'urine spasmodique, fut condamné par un fameux Praticien de la capitale, à subir un traitement anti-vénérien. Sa maladie ne cédant point, on employa la bougie. Le frottement & la pression de celle-ci produisirent l'inflammation de l'urètre; & rendirent la sonde nécessaire; on l'introduisit. Cependant, l'irritation

causée par la bougie, augmentée par la présence de la sonde, força le Chirurgien de laisser en place cette dernière. Alors l'inflammation devint extrême, la gangrène s'empara des voies urinaires, & le malade périt.

Les embarras de l'urètre exposent plus que les autres causes, le Praticien à la méprise dont nous parlons ; car ici on ne se croit pas même permis de douter que la maladie puisse n'être pas vénérienne, & je n'en suis point surpris : on ne veut point se souvenir que les mêmes embarras, sur le caractère desquels on ne croit pas pouvoir se méprendre aujourd'hui, étoient connus & bien décrits deux mille ans avant l'invasion de la vérole ; on ne veut pas en un mot se résoudre à reconnoître des obstacles, non vénériens, quoique leur existence soit démontrée dans les écrits les plus anciens, à commencer par ceux d'Hippocrate. Le silence des Ecrivains modernes sur cette espèce d'obstacles non vénériens, favorise merveilleusement cette erreur dans la théorie, & les maux qui en découlent dans la pratique.

Les causes qui s'opposent à la sortie des urines, sont très-nombreuses & très-variées : M. Cusson (1) a recueilli quarante-quatre espèces d'ischurie, bien distinctes ; sans compter les ischuries fausses, dont le nombre n'est guère moindre. Les Livres de Pa-

(1) Nosol. de Sauvages.

thologie-Chirurgicale passent trop légèrement sur une des maladies les plus fréquentes & les plus funestes que l'Art ait à combattre. Il seroit à souhaiter qu'un Chirurgien également versé dans la théorie & la pratique, en fît l'objet d'un Traité particulier. L'énumération succinte des vices qui arrêtent le cours des urines fera mieux sentir la nécessité d'un pareil travail, que tout ce que je pourrois dire en sa faveur. Ce tableau d'ailleurs peut être utile aux jeunes Chirurgiens; s'il ne leur enseigne pas à varier les secours, comme la nature varie les vices qui les exigent, il leur apprendra du moins, qu'ils ignorent une infinité d'Etiologies, dont le silence des Livres chirurgicaux, & celui des Maîtres chargés de leur instruction, les autorisent à se croire instruits. Nous emprunterons ce tableau du célèbre Gaubius (1), le plus exact, le plus précis, & conséquemment le plus succinct de tous les Pathologistes.

Parmi les causes presqu'innombrables de rétention d'urine, les principales sont l'inflammation de la vessie, celle de son col; la contraction nécessaire des fibres musculaires du corps de ce viscère rendue insuffisante par la distension immodérée que leur a fait éprouver l'urine retenue; par ses hernies ou déplacements, par sa rupture, ses plaies, sa gangrène, par la paralysie de ses nerfs, provenant de la lésion

(1) Pathol. pag. 242.

de la moëlle épinière ; par l'ulcère, les pustules, les tubercules, les incrustations calculeuses, le racornissement, les fungus & les autres tumeurs de ses membranes ; l'inflammation du méat urinaire ; sa constriction spasmodique ; son obstruction par un gravier, des glaires, un grumeau ou caillot, du pus, un ver, &c. son rétrécissement par une callosité, une cicatrice, une fungosité, un tubercule, par l'engorgement des glandes dont il est parsemé, par la caroncule tuméfiée, des varices, des pustules ; son affaiblissement, l'agglutination de ses parois & la distorsion de l'urètre, produisent le même effet. Souvent cependant la cause du mal vient seulement des parties voisines ; comme lorsque l'intestin *rectum* est gonflé par des matières fécales durcies, des vents, des hémorroïdes, une inflammation, un abcès ; lorsque la matrice est distendue par un fœtus, par du sang, de l'eau, de l'air, ou est attaquée de squirrhe, de cancer, lorsqu'elle est ossifiée, ou déplacée ; ou lorsque quelque vice capable de comprimer le col de la vessie ou l'urètre occupe la vulve, le périnée, les prostates, les vésicules séminales, les muscles voisins, la verge ou le prépuce. Ce sont là les causes de l'ischurie, qu'on appelle aujourd'hui ischurie vraie.



CHAPITRE IX.

Des Fistules urinaires.

LES fistules urinaires ne sont pas de nature à céder aux agens internes. Cependant a-t-on à traiter une maladie pareille ? pour peu que les traitemens antérieurs s'éloignent de la méthode favorite du nouveau Praticien, il ne manque jamais de proposer, pour rendre la fistule moins rebelle aux topiques, un traitement de sa façon. A son avis, la fistule est un signe suffisant de la nécessité de s'occuper d'abord de la mondification générale. Je suis d'un sentiment bien opposé ; car, non-seulement je pense que la fistule n'est pas un signe d'infection actuellement existante, mais même que quand on auroit des preuves certaines de l'existence du virus, il faudroit donner les premiers soins à la fistule, & ne s'occuper de la mondification générale, qu'après avoir assuré aux urines, ordinairement gênées dans leur cours, une issue libre & durable. Deux malades, morts de rétention d'urine pendant qu'on combattoit le vice général, m'ont convaincu du danger de la pratique que je combats.

Les fistules urinaires anciennes présentent deux indications ; détourner les urines, & détruire les

duretés ou concrétions lymphatiques, qui les accompagnent & qui paroissent tenir à leur essence. Les fistules récentes n'étant point compliquées de ces duretés, n'offrent que la première indication, qu'il suffit de bien remplir pour arriver à une guérison aussi prompte que sûre. Je ne parlerai pas des moyens par lesquels on rétablit le cours des urines; j'observerai seulement deux choses : l'une, qu'il est inutile d'inciser tous les orifices des fistules, qu'une seule incision faite à celui des orifices, qui est en même-temps le plus déclive & le plus voisin de la crevasse du col de l'urètre, par où l'urine s'échappe, est suffisante, & rend inutiles toutes les autres dilatactions : la seconde, que l'usage de laisser la sonde non-flexible dans la vessie, comme quelques-uns le pratiquent, après avoir forcé par son moyen les obstacles qui s'opposoient à la sortie des urines, secondé par la position dans laquelle on la fixe, a moissonné plus de victimes que la maladie elle-même. La sonde flexible, qu'il est à propos de placer, après avoir préparé la voie par les bougies, n'entraîne aucun inconvénient, dans les cas non inflammatoires, pourvu qu'on ne fatigue pas l'urètre par de fréquentes introductions; ce qui arriveroit, si l'on imitoit quelques Chirurgiens, qui craignent mal-à-propos, qu'à la faveur d'un trop long séjour, il ne s'attache à la sonde des concrétions terreuses, capables d'en gêner la sortie, & de produire des déchiremens dangereux, à raison de l'in-

inflammation qui ne manqueroit pas de s'emparer des parties lacérées.

Pour que la sonde s'incruste', il faut la présence d'un *gluten* propre à fixer l'élément terreux ; ce gluten se trouve dans les urines des personnes saines , des pierreux , &c.... mais je le crois incompatible avec la crase des urines , chez les *fistuleux vénériens* : j'ai traité , ou vu traiter , plus de dix fistules urinaires , & je n'ai jamais rencontré sur la sonde le moindre rudiment d'incrustation , de quelque consistance , même au bout de douze jours & plus de séjour dans la vessie.

Les moyens destinés à remplir la seconde indication , sont de trois genres , analogues au trois terminaisons dont on croit les duretés fistuleuses susceptibles : *la résolution , la suppuration , la destruction par le cautère potentiel.*

Le peu d'énergie des traitemens généraux sur les duretés de ces fistules , fournit déjà la plus forte présomption qu'elles ne sont pas susceptibles de résolution , & l'inefficacité des fondans topiques achève de nous convaincre de leur inutilité. L'effet dissolvant des frictions locales contre les fistules anciennes , est non-seulement illusoire , mais même , dans certaines circonstances , pernicieux ; je prouverai bientôt ce dernier point.

La raison est ici d'accord avec l'expérience : Peut-on douter que ces duretés lymphatiques , situées dans

un

un lieu chaud, & par la supposition déjà anciennes, ne soient désorganisées ? & si elles le sont, si la circulation ne s'y fait plus, comment les résoudre ?

La suppuration n'est pas moins difficile à procurer que la résolution ; comme celle-ci, la suppuration suppose dans la partie qui doit suppurer, la perméabilité & le jeu des solides qui la composent, conditions incompatibles avec les duretés, ou callosités chroniques.

La destruction par le cautère potentiel n'est pas impossible ; mais il est dangereux de la tenter, & très-difficile de l'exécuter avec succès.

Le danger est ici manifeste : on ne sauroit régler le degré de douleur, que le caustique doit exciter : l'érétisme, l'inflammation & la rétention d'urine suivent la douleur ; lorsqu'elle est violente, & l'on ne peut se promettre que celle qu'on va produire ne le fera point.

Quant à la difficulté de l'exécution, on peut bien porter un trochisme à quatre, six lignes de profondeur ; mais la masse calleuse, qui unit les tégumens au corps de l'urètre, en a quelquefois dix, quinze, ou davantage.

Par quel mécanisme sont donc détruites ces duretés ? par la fonte putride, par la colliquation ; aussi ne fournissent-elles jamais de vrai pus, & si quelquefois on en rencontre sur l'appareil, il vient des tégumens, ou du tissu cellulaire, qui entouroit la portion de callosité détruite.

Si c'est la fonte putride qui dissout les concrétions lymphatiques, c'est vers elle que l'art doit diriger tous ses efforts. Pourquoi donc frictionner ? quel effet produira donc un traitement général dans un lieu où son agent ne parviendra point ? cependant les frictions mercurielles locales, quoiqu'incapables de résoudre, peuvent agir sur la maladie, & produire, selon les circonstances, de bons ou de mauvais effets ; voici comment j'en conçois leur action.

On voudra bien se rappeler que la chaleur qui dépasse le nonante-deuxième degré du thermomètre de Farenhêit, coagule la lymphe ; que cette même chaleur, renfermée entre le trente-deuxième & le nonante-deuxième, la fond d'autant plus puissamment, qu'elle approche davantage du dernier terme. Supposons maintenant que la chaleur des duretés soit quatre-vingt : les onctions, irritant & augmentant par-là même la chaleur locale, hâteront la fonte, si elles ne portent pas cette chaleur trop haut. Faisons la supposition contraire : soit la chaleur locale nonante-deux, ou plus forte ; que les onctions viennent alors l'augmenter ; il est évident qu'elles accroîtront les duretés, au lieu de les détruire.

La précision que je mets dans mes suppositions paroîtra sans doute aux vieux routiniers une fiction scholastique. Cependant j'en appelle aux Observateurs éclairés. Qu'ils nous disent, s'ils n'ont pas vu les onc-

tions mercurielles & les autres résolutifs irritans , produire tantôt les bons & tantôt les mauvais effets , que je leur attribue ? s'ils peuvent se retracer fidèlement les faits dont ils ont été témoins , ils verront que les frictions ont produit leurs bons & leurs mauvais effets , précisément dans les circonstances que nous osons déterminer. Nous espérons au moins que l'observation postérieure leur montrera clairement la nature attachée à la marche que nous l'avons vu suivre , dans tous les cas où nous l'avons étudiée.

Que doit donc faire l'Art pour déterminer ou hâter la fonte de ces duretés ? humecter beaucoup la partie ; y produire ou entretenir une juste chaleur, dont je suis incapable de fixer le degré ; en un mot , favoriser la dissolution spontanée , ou la putréfaction.

Les fistules urinaires passent pour être très-sujettes à récidive , cela peut être ; mais bien certainement les rechutes que j'ai observées , n'appuient pas cette opinion : on ne croit les rechutes réelles , que parce qu'on s'est fait une fausse idée de la guérison.

L'urine , entraînée spontanément par l'urètre , ou détournée par la sonde , cesse-t-elle de couler par la fistule pendant un , deux mois ? les régumens s'unifient par une cicatrice quelconque. En faut-il davantage pour qu'on juge la guérison obtenue ? je ne pense pas de même ; j'examine s'il reste des duretés entre les régumens & l'urètre. Tant qu'il en reste quelque vestige , je tiens l'ouverture extérieure ouverte ; je la

rouvrirois si elle venoit à se fermer, persuadé que son obstruction écarte la guérison vraie, la seule qui puisse satisfaire l'homme exercé dans cette branche de l'Art de guérir. On est dans l'habitude d'attribuer ces prétendues récidives à la renaissance des anciens obstacles répandus dans le canal. N'est-il pas plus vraisemblable que ces obstacles doivent eux-mêmes leur renaissance à l'augmentation des duretés déterminée par la sanie qu'elles fournissent, par l'urine retenue qui les baigne, ou bien enfin par ces diverses causes réunies ? Si on adopte mes idées, on conviendra que les récidives sont moins communes qu'on ne pense. Elles seront très-rares, je le dis avec confiance, quand on fera de la fonte absolue des duretés une condition essentielle de la guérison radicale des fistules urinaires.

Je crois devoir ajouter, en terminant cet article, qu'ayant appliqué, d'après l'analogie, aux fistules urinaires les injections lixivielles, leur succès a surpassé mon attente. Je dois néanmoins avertir les jeunes Praticiens que la dose d'alkali fixe, relativement à la constitution du sujet, & sur-tout à l'état actuel de la partie, exige un tâtonnement que l'habitude seule peut suppléer. J'ai produit le même effet sensible avec quinze grains de nitre fixé par les charbons, & avec trente grains, un gros, & plus, du même sel, sur une pinte d'eau. Ces injections doivent produire un chatouillement vif : toutes les fois

qu'elles causeront une douleur réelle, la dose d'alkali fera trop forte pour le cas présent. On la diminue alors, & l'on remonte ensuite en tâtonnant, jusqu'au point désiré.

Ce que je dis ici de l'efficacité des alkalis fixes, ne détruit pas ce que je disois tout-à-l'heure de l'impuissance des résolutifs : les alkalis fixes, portés par leur véhicule dans le centre même des duretés, les détruisent en les dissolvant par leur vertu physique propre & indépendante de l'action vitale de la partie : on pourroit même conjecturer, comme on l'a dit des alkalis volatils, que ces sels décomposent les duretés en s'emparant de la partie huileuse, qui est un des élémens de la lymphe dont elles sont formées ; car ils ressortent quasi savonneux.



CHAPITRE X.

Des Fongosités du Vagin.

J'APPELLE *fongosités du vagin*, des végétations qui, s'élevant de toute sa surface interne, se réunissent pour former un *massif*, qui bouche, obstrue, plus ou moins exactement & dans une plus ou moins grande étendue, la cavité de ce conduit. Ce symptôme élude toujours l'action du mercure pris intérieurement, & cède difficilement aux topiques.

J'ai vu trois fois le vagin rempli de ces végétations dans toute sa longueur. Je traitai la première maladie d'après les Livres, en introduisant dans ce conduit, avec beaucoup de peine & de patience, de minces pessaires ou bourdonnets enduits de pommade mercurielle. Ce moyen ne réussit point; les végétations comprimées par le pessaire, se relevoient presque aussi-tôt qu'il étoit ôté. Je n'osai pas faire usage du mélange de basilicum & de précipité rouge, usité contre les chancres, quoique quelques Chirurgiens ne craignent pas de s'en servir. Je me hasardai cependant à porter sur le mal un bourdonnet légèrement saupoudré d'alun calciné. Je passai deux heures auprès de la malade, pour observer les effets de cette application. Voyant, après ce temps, que l'alun ne

causoit aucun accident, pas même la douleur sur laquelle j'avois dû compter, je me retirai. Il étoit alors neuf heures du soir. Vers minuit il se développa dans la partie une chaleur considérable, accompagnée d'un sentiment de tension très vif & très-importun. La malade voulut uriner, & ne le put point. Les envies & le besoin de rendre les urines augmentèrent, & l'obstacle resta le même; la fièvre parut, le visage s'enflamma & le délire survint. Je calmai tous ces accidens dans l'espace de quelques jours; mais la maladie resta la même, & je me promis bien de ne la plus attaquer avec les mêmes armes.

Sur une seconde malade, j'essayai de consommer les végétations vaginales par la pierre infernale, & je n'eus point de succès. Lorsque ce caustique a fait une escare, quelque mince qu'elle soit, il n'agit plus que foiblement à travers la couche cautérisée. L'escare est trente-six heures au moins à tomber, & ce temps suffit pour rendre aux végétations ce que le caustique leur a fait perdre. Voilà, je pense, pourquoi je n'eus pas de succès. Je songeai, pour dernière ressource, à me servir du beurre d'antimoine, dont l'escare est moins solide; mais il flue, & je pouvois intéresser des parties qu'il importe de ménager. Je parai cet inconvénient, en tenant sous ma main une seringue remplie d'eau de chaux bourbeuse, au moyen de laquelle je portois dans le vagin une substance propre à décomposer le beurre d'antimoine, au moment précis où je le desirois.

Je touchois les fongosités ; la malade m'avertissoit lorsque la douleur étoit très-forte ; aussi-tôt je la faisois cesser par mon injection , & je me disposois à la faire renaître par une nouvelle application de beurre d'antimoine. Mes séances étoient à peu-près de demi-heure. A la fin de chacune , je lavois le vagin , d'abord avec l'eau de chaux , ensuite avec l'eau tiède. A peine cette dernière lotion étoit-elle achevée , que la douleur cessoit entièrement. En finissant , je plaçois dans le vagin un bourdonnet de charpie sèche , & je laissois la malade tranquille jusqu'au lendemain.

Au lieu d'eau de chaux , j'aurois pu me servir d'une solution d'alkali fixe ; mais l'impression de ce sel auroit produit , en pure perte , une douleur qu'il importoit d'éviter , pour ne pas rendre insupportable à la malade la douleur inséparable du caustique.

Ce procédé me réussit à souhait , & je l'ai répété depuis avec le même succès. Il est minutieux , fatigant , ennuyeux ; mais je le crois sûr.



CHAPITRE XI.

*Dès Duretés des Corps caverneux & des maladies
analogues.*

LES duretés des corps caverneux ne diffèrent des nœuds lymphatiques de l'urètre, des restes de bubons répercutés, des engorgemens vénériens du col de la matrice, &c. que par leur siège (1). M. de la Peyronie, à qui nous devons des observations, des remarques & des détails intéressans sur cette maladie, place ces duretés dans les corps caverneux (2). Que devons-nous entendre, & qu'entendoit-il lui-même par cet énoncé trop vague? croira-t-on qu'elles prennent naissance dans le tissu spongieux de la verge? comment se le persuader? il est continuellement abreuvé de sang, & ces concrétions ne sont pas sanguines mais lymphatiques. Des recherches exactes m'ont convaincu qu'elles ont leur siège dans l'épaisseur même des sacs ligamenteux, qui renferment le tissu spongieux de la verge, ou les corps caverneux proprement dits.

Le diagnostic de cette sorte de duretés n'est pas susceptible de méprise, même pour le tact le moins

(1) Voy. le Chap. de la Gonorrhée, pag. 198.

(2) Mémoires de l'Acad. Royale de Chir. T. I. pag. 425.

exercé. Leur solidité fera toujours aux yeux du Chirurgien un signe suffisant pour empêcher qu'il ne les confonde avec les dilatations anévrismales des corps caverneux, avec lesquelles seules elles pourroient avoir quelque grossière ressemblance. Cette dernière maladie est d'ailleurs fort rare. *Albinus* en fournit un exemple que l'évènement a rendu mémorable. L'anévrisme, dont il parle, ayant été ouvert contre son avis, l'hémorragie fut extrême, on ne parvint tout au plus qu'à la modérer, & le malade périt (1).

Tant à raison de leur siège qu'à raison de la matière qui les forme, les duretés des corps caverneux se rapprochent beaucoup du ganglion. Comme lui, elles sont très-rebelles aux fondans, aux résolutifs, tant internes qu'externes; en un mot, à toutes sortes de médicamens. M. de la Peyronie nous apprend que, non-seulement elles ne cèdent pas aux grands remèdes, mais même qu'elles augmentent quelquefois après que le traitement est achevé.

L'impuissance du mercure contre cette maladie & contre plusieurs autres, analogues à celle-ci, m'affermir dans l'opinion où je suis, que quelque divisé que le mercure soit dans l'onguent mercuriel, il n'est pas assez subtil pour pénétrer dans le tissu compact & ferré des ligamens, des aponévroses, des membranes, des tendons, des os, &c. Aussi l'expérience a-t-elle prouvé

(1) Acad. Annotation., Lib. III, pag. 27.

d'une manière incontestable la supériorité des préparations mercurielles salines sur l'onguent napolitain, toutes les fois que l'engorgement a son siège dans quelque'une des parties ci-dessus mentionnées.

Quoique les duretés des corps caverneux ne soient pas exemptes de danger, quoique, ainsi que le ganglion, elles soient susceptibles de se convertir en squirrhe & en cancer, en général elles ne sont qu'une légère incommodité pour l'individu qui les porte. Mais elles nuisent essentiellement à l'espèce, en empêchant la fécondation ; car elles rendent l'érection rare, pénible, douloureuse, ou au moins accompagnée d'un mal-aise inquiétant, & la parfaite éjaculation impossible : de-là la stérilité.

Parmi le très-grand nombre de remèdes essayés par M. de la Peyronie, les seules *eaux de Barèges* montrèrent quelque efficacité contre cet accident. L'amour vif pour son Art & pour l'humanité, qui éleva si fort cet excellent homme au-dessus de ceux qui l'avoient précédé dans la première place, & qui en fit l'éternel modèle de ses successeurs, lui inspira, pour cette découverte, une sorte d'enthousiasme ; & cet enthousiasme, fortifié de quelque succès, fit presque des eaux de Barèges le véritable spécifique des duretés des corps caverneux.

Il n'est pas possible de déterminer l'influence des principes médicamenteux de ces eaux sur les guérisons qu'elles ont opérées ; mais il est très-probable que ces guérisons sont dues principalement à l'effet mécanique de

la douche. Nous ne pouvons nous empêcher de penser que M. de la Peyronie eût rendu sa découverte beaucoup plus utile, s'il n'eût proposé ces eaux que comme remède. La spécificité entraîne une sorte d'exclusion. Dans le cas présent, elle restreint aux eaux de Barèges une propriété que la raison ne peut refuser, au moins à différentes mesures, à toutes les eaux thermales.

Quoi qu'il en soit de la propriété de ces eaux & du principe où elle réside, leur éloignement en resserre beaucoup l'utilité. Combien de personnes que des affaires, le manque de fortune, &c. privent à jamais d'une ressource, qu'il faut aller chercher aux pieds des Pyrénées !

Un remède commode, peu dispendieux, qu'on trouveroit par tout, & dont on pourroit user dans toutes les positions de la vie, feroit sans doute bien précieux à l'Art ! oserions-nous nous flatter de l'avoir trouvé dans l'alkali volatil ?

Nous croirions trahir également la vérité, soit en supprimant le fait sur lequel nous fondons cette conjecture, soit en nous bornant à une simple allégation de ce fait important. Nous allons le rapporter avec toutes ses circonstances.

Un malade, âgé de quarante ans, avoit dans le corps de la verge, à deux travers de doigt de la couronne du gland, une dureté d'environ un pouce & demi de diamètre, qui faisant une saillie égale aux deux côtés de la verge, paroissoit intéresser également

les deux corps caverneux. Quoique la verge restât droite dans l'érection, l'éjaculation étoit baveuse, comme dans les observations de M. de la Peyronie; sans doute à cause du trop grand resserrement de l'urètre dans sa portion comprise au centre de la dureté. Les urines couloient librement. Cette tumeur étoit ancienne; il y avoit plus de six mois que le malade s'en étoit apperçu, & il ne paroissoit pas, d'après son rapport, qu'elle eût augmenté depuis cette époque. Elle étoit donc dès lors parvenue à son état. Quel tems avoit-elle mis à croître? je l'ignore. Je traitois cet homme pour la vérole générale, & je ne donnois aucuns soins particuliers à cet accident, que je m'attendois à voir persister. Cependant je m'apperçus, le sixième jour du traitement, que la tumeur étoit moins confondue avec les corps caverneux; qu'elle étoit plus détachée & plus saillante. La lueur d'espérance que ce changement m'inspira, me fit tenter extérieurement, un moyen dont on connoît l'efficacité contre les engorgemens lymphatiques: j'enveloppai la verge de compresses trempées dans une solution alkaline tiède, plus chargée que celle dont j'ai parlé à l'article de la gonorrhée (1). Le malade humectoit lui-même l'appareil, toutes les deux heures, avec la même solution. L'action réunie de ces deux agens fut telle qu'au bout

(1) Pag. 222.

de cinq semaines, il ne restoit plus aucun vestige de la dureté (1).

A cette observation, joignons la suivante, dont la diversité du siège ne fait pas disparoître l'analogie.

Une femme de trente-deux ans atteinte d'une fièvre lente déjà ancienne, & d'un crachement de pus verdâtre, éprouvoit en outre un écoulement fétide par le vagin, dont la source étoit dans la matrice. Le col de cet organe raboreux & double de son volume ordinaire, son orifice bâillant, des douleurs du genre de celles qu'on appelle *lancinantes*, la peau tendue & sèche, &c. firent prononcer qu'il y avoit squirre ou cancer à la matrice. Ce diagnostic privoit notre malade de tout secours curatif; on se bornoit depuis long-temps à pallier les accidens. On pouvoit soupçonner à la rigueur chez cette femme un virus vénérien, anciennement contracté; mais il étoit assez peu caractérisé pour qu'on ne s'en fût pas occupé jusqu'à ce moment.

(1) Ce malade, qui guérit fort bien de la vérole générale, m'a détrompé sur une circonstance du traitement, que je croyois fort essentielle, j'entends l'ample boisson d'une infusion aromatique quelconque, que j'avois tant recommandée dans le cours de cet Ouvrage. Il étoit grand buveur, &, selon la valeur rigoureuse du mot, véritable *hydrophobe*. A mon insu, & de son ordonnance, il remplaça l'infusion de mélisse par le vin blanc, qu'il appelloit *sa risane*, dont il but régulièrement jusqu'à trois & quatre pintes par jour. De pareils faits ne doivent pas être perdus, mais il vaudroit mieux les perdre, que de donner lieu d'en abuser.

La malade paroissant toucher à sa dernière heure, un de mes amis crut pouvoir hasarder l'usage de l'alkali volatil. Je ne détaillerai pas le traitement; on n'y verroit que ce qu'on connoît déjà. Je me borne à dire que nous eûmes un double sujet d'étonnement, mon ami & moi : la malade guérit parfaitement, & guérit en moins de deux mois.

Un Bachelier de la Faculté de Paris, à qui j'avois communiqué ce fait, a obtenu, dans un cas à-peu-près pareil, à l'exception du crachement, le même succès, quant à l'engorgement de la matrice; mais il reste à la malade des douleurs atroces dans les membres, qu'il attribue au vice des nerfs, & que je croirois l'effet immédiat du marasme, dont on n'a pu la retirer, & auquel probablement elle ne tardera pas à succomber (1).

Les alkalis volatils guérissent donc le squirrhe & le cancer? Je n'en crois rien; l'un & l'autre sont, à mon avis, inexpugnables par les agens intérieurs. Mais, dira-t-on, des Auteurs graves attestent des guérisons de squirrhe & de cancer, obtenues par des médicamens de cette espèce. Je l'avoue & ne me rends point: qui me garantira qu'ils ont bien vu? Le diagnostic du cancer, dans bien des circonstances, est très-vague &

(1) L'Auteur de l'observation ayant quitté depuis long-temps la capitale, je n'ai pu me procurer aucuns renseignemens sur la malade.

très-incertain. Il n'y a de maladies bien caractérisées que celles qui ont un ou plusieurs signes tellement propres, qu'ils n'existent jamais sans la maladie, & qu'ils existent toujours avec elle; le cancer n'en a pas un seul qui ne convienne à d'autres maladies, pas un dont l'existence ne soit indépendante de la sienne.

La preuve entière de ce que j'avance, exigeroit la discussion de tous les signes du cancer (1). Je n'en examinerai qu'un; on pourra juger des autres par celui-là. Prenons pour exemple le plus décidé de tous, celui-là même que bien des gens croient *univoque*, les douleurs *lancinantes*, *poignantes* & *brûlantes*.

Je dis en premier lieu que ce signe, ne tombant pas sous nos sens, est difficile à constater. Comment s'assurer en effet que les douleurs que les malades ressentent, sont lancinantes, poignantes & brûlantes? un pareil signe ne peut être connu que de celui qui l'éprouve. Laissez donc aux malades le soin de le rendre; ne leur fournissez pas les expressions; alors vous n'en rencontrerez pas un sur mille, qui dise sentir des douleurs lancinantes, poignantes & brûlantes, ni rien d'équivalent. Si tous disent les ressentir telles, c'est que nous les aidons à sentir; ils peignent ensuite la douleur qu'ils éprouvent avec les couleurs que nous leur

(1) On peut voir ces signes dans ma *Dissertation Académique sur le Cancer*, couronnée par l'Académie de Lyon en 1771, imprimée à Paris en latin, en 1774, & en françois, en 1776, in-12.

avons fournies , & ils font un tableau fantastique , moins conforme à leurs sensations , qu'à nos idées. Le malade peut bien dire qu'il éprouve des élancemens , & alors ce signe n'est d'aucun poids dans le diagnostic ; mais pour les nuances qui caractérisent l'espèce de douleur , il est incapable de les rendre , & c'est cependant d'après ces nuances que nous prétendons juger avec certitude.

Je dis en second lieu que ce signe n'est pas univoque : cela est évident , puisque ce signe , loin d'être propre , particulier au cancer , convient , est même assez ordinaire à plusieurs autres maladies. Il convient , par exemple , aux tumeurs scrophuleuses des adultes , dans le temps où elles commencent à tomber en fonte putride , terminaison si peu suspecte , que prudemment ménagée , elle amène pour l'ordinaire l'entière guérison de la tumeur : il se rencontre dans presque toutes les vieilles plaies ou ulcères des personnes qui sont actuellement dans le marasme : il n'est pas rare dans certaines exostoses , il est encore plus fréquent dans les ulcères de la face , qui , quoique tous rongeurs , ne sont pas tous cancéreux ; car la plupart cèdent aux topiques adoucissans. C'est cette espèce d'ulcères anomaux , où l'homme instruit ne voit pas même le masque du vrai cancer , qui valut à la carotte , il y a quelques années , la haute réputation , la vogue inattendue dont on la vit jouir , presque dans toute l'Europe. Ainsi que les choses de luxe ,

les remèdes eux-mêmes obéissent à la mode & passent comme elle. La carotte est retombée dans l'oubli.

J'ajouterai , & la remarque n'est pas neuve , que ce signe n'accompagne pas fidèlement le cancer , même ulcéré. Cette remarque est appuyée sur deux exemples qui me sont propres , & je crois inutile de la fortifier de ceux que je pourrois emprunter des Observateurs & des Praticiens.

Il me semble entendre la plupart de mes Lecteurs former ce double jugement , au sujet des tumeurs écrouelleuses lancinantes , dont j'ai parlé plus haut : les *scrophules lancinantes* étoient cancéreuses ; les *cancers non-lancinans* n'étoient pas des cancers. Je n'ai qu'un mot à répondre ; tous les scrophuleux sont guéris ; les deux cancéreux sont morts dans les horreurs & les tourmens du cancer. On doit appliquer au squirrhe tout ce qui vient d'être dit du cancer , relativement à l'incertitude des signes qui le caractérisent.

On ne peut donc pas constater , dira-t-on , & mettre hors de tout doute l'existence du cancer ? la chose n'est pas aisée ; mais je ne la crois pas impossible. Quand plusieurs personnes de l'Art , également recommandables par leurs lumières & par leur probité , s'accorderont dans le diagnostic , je le tiendrai pour sûr. Mais que l'inventeur d'un remède , que le prôneur d'un prétendu spécifique , que des certificateurs banaux veuillent me soumettre à leurs décisions , ils n'y réussiront point : je me défie dans le premier de l'illusion , de l'enthousias-

me ; je redoute dans le second, la cupidité, la fraude, l'improbité dont il est pétri ; l'usage que les derniers font de leurs connoissances, la légèreté coupable avec laquelle ils certifient des faits souvent démontrés faux par l'évènement & toujours douteux ; la sorte d'héroïsme avec lequel ils soutiennent les coups foudroyans des désaveux, auxquels ils se trouvent par fois réduits, &c. me rendent leurs jugemens plus que suspects, & m'ôtent toute confiance en leurs décisions.

Après avoir montré combien peu l'on doit compter sur les témoignages qu'on allègue en preuve de la possibilité de guérir le squirrhe & le cancer par les agens intérieurs, je pourrois démontrer par des milliers d'observations, & par l'inspection anatomique, qu'il n'est que trop vrai que ces maladies sont placées par l'entière désorganisation de leurs masses, absolument hors de la sphère d'activité des remèdes internes ; mais je ne ferois que répéter ce que *Gendron* enseignoit, il y a près d'un siècle ; & ce qui n'a point échappé depuis aux grands hommes qui ont traité le même sujet.

L'enthousiasme, presque inséparable des grandes découvertes, a pu faire croire pendant quelques momens au fameux M. Storck qu'il existoit des remèdes internes, capables de guérir le cancer ; mais je ne vois que l'effronterie, l'ignorance, la cupidité d'un Charlatan qui puisse défendre obstinément une erreur dont l'évidence est démontrée, même par les

infortunes entassées de sa propre pratique. Et comment abandonneroit-il une erreur chérie, base unique de sa fortune? S'il ne promettoit que ce que les gens de l'Art tiennent à leurs malades, par où acquerroit-il la confiance exclusive à laquelle il vise? Les Chirurgiens ne savent qu'extirper ou assoupir, comme dit M. le Cat (*aut blandire, aut seca,*), parce qu'ils ne consultent que l'intérêt des malades & le vœu de l'Art. Ils supposent que les hommes sont ce qu'ils devroient être, c'est-à-dire, soumis à l'empire de la raison. Le peu de cas qu'on fait de leurs décisions, doit leur apprendre qu'ils ont tort.

Le Charlatan connoît les hommes; il ne cherche pas à leur ôter leurs faiblesses, il en profite: il sait qu'ils sont pusillanimes; il condamne l'usage salutaire du fer chirurgical, pour lequel il connoît leur répugnance. Il leur propose pourtant des remèdes, parce que sa fortune & leur inconséquence le veulent ainsi. Le même fond d'insatiabilité qui fait que les hommes travaillent sans cesse à augmenter leur fortune, fait aussi que dans leurs maladies, ils ne savent pas se borner à une santé médiocre; ils la veulent parfaite. Tel malade qui, avec un cancer occulte indolent, pourroit, à l'aide de quelques ménagemens, jouir d'une vie longue & paisible, veut être délivré même de ses craintes, & trouve des douleurs longues, déchirantes, atroces, & une mort horrible dans les promesses ridicules

du Charlatan, qui le séduit, & l'immole à son avarice.

Ceux qui vont chercher la guérison du cancer dans les prétendus spécifiques des Charlatans, devroient bien, ce me semble, en être détournés par les réflexions suivantes, que chacun est à portée de commenter. Chaque royaume, chaque province, chaque ville, je dirois presque chaque village, a son guérisseur ou sa guérisseuse de cancers. Les témoignages avantageux, les succès captieux, la réputation, la vogue qu'un Hippiatre a dans Paris (1), un Bucheron l'a dans son village. Puisque les apparences sont les mêmes pour l'Hippiatre & pour le Bucheron, ou ils guérissent tous deux, ou aucun d'eux ne guérit. Supposons qu'ils guérissent tous deux, le Jongleur de chaque ville & de chaque village guérit donc aussi; car il a pour lui les mêmes preuves que les deux autres. Supputons maintenant tous ces guérisseurs de cancer. En ne prenant que ceux dont la réputation est bien établie, nous en trouverons au moins cent en France, & plus de mille en Europe. Vivant pour l'ordinaire éloignés les uns des autres, ces gens ne se connoissent pas, ou se

(1) Comme cet Hippiatre ne guérissoit point, sa célébrité ne se soutint à Paris, qu'autant de temps qu'il en fallut à l'enthousiasme, qui de sa bouche d'airain publie également le mensonge & la vérité, pour naître & mourir.

décrient. Ils ont donc chacun leur remède particulier ; car comment concevoir que le hasard leur ait fait rencontrer le même spécifique. Voilà donc de bon compte plus de mille remèdes guérissant le cancer. Je demande présentement aux gens sensés , par quelle faveur spéciale de la Providence , propice aux Charlatans & fatale au reste des hommes , il a pu se faire qu'au moins à la mort de tant de guérisseurs , aucun de leurs spécifiques ne soit tombé dans le domaine de la Chirurgie ? & s'ils y entrent tous , comme il seroit aisé de le prouver , conçoit-on une noirceur comparable à celles des ministres de l'Art , qui les céleroient , pour le plaisir sans doute de soutenir que le cancer est incurable par les remèdes intérieurs ? L'histoire de l'Art nous apprend que tous ces spécifiques retournent à la source d'où ils étoient originellement sortis , mais à la vérité dépouillés du merveilleux dont ils s'étoient revêtus dans les mains des Empiriques , & quelquefois tellement tronqués , mutilés , défigurés , qu'on a peine à les reconnoître , & qu'on pourroit dire d'eux , avec raison , ce que le Poète dit d'Hector : *Quantum mutatus ab illo Hector* ! L'Art ne les avoit pas jugés curatifs ; il les revoit ou simplement impuissans , comme ils l'étoient à leur naissance , ou tout-à-la-fois impuissans & pernicieux , & c'est ce que dans ses mains , ils ne furent jamais.

On pourroit confirmer ceci par mille exemples ;

un seul suffira. Durant une longue vie, le Charlatan *Pluncket* jouit en Angleterre de la réputation la plus étendue, même en apparence la mieux méritée. Il meurt ; son remède est connu. Qu'arrive-t-il ? Les vrais Maîtres de l'Art le méprisent d'un côté, comme inefficace, & le blâment, de l'autre, comme dangereux. Que de Plunckets dans le monde !



CHAPITRE XII.

Des Chancrez , Poireaux , Verrues , Fraîses , Condylômes , Fics , & autres excroissances.

AUTANT les chancrez primitifs sont communs , autant les chancrez secondaires sont rares. Peut-être même ces derniers n'ont-ils jamais lieu. Je fais bien qu'un chancre , bien ou mal cicatrisé , peut se rouvrir ; mais je n'ai jamais vu , qu'une ou plusieurs années après une guérison manquée , il survint des chancrez spontanés , c'est-à-dire , indépendans de toute infection nouvelle , à celui qui n'en eut point auparavant. Je parle ici des chancrez vrais , rongeans , profonds , rebelles , & non de ces légères excoriations , dont il est si facile au Praticien d'abuser.

Quelques Ecrivains semblent croire que le virus qui donne naissance aux chancrez , est plus subtil que celui qui produit la gonorrhée , le bubon , &c. ; d'autres supposent , non moins gratuitement , que ce virus est très-différent de lui-même , à raison de la plus ou moins grande intensité de son acrimonie : de-là les chancrez malins ou bénins. Comme les faits manquent également pour faire admettre ou rejeter ces suppositions , le plus sûr est , sans doute , de s'en tenir aux causes immédiates & connues ; avec d'au-

tant plus de raison, qu'elles suffisent ici pour expliquer les différences qu'on remarque dans les chancres. On fait que ces petits ulcères sont d'autant plus rebelles, d'autant plus rongeurs, qu'ils sont plus douloureux; qu'ils sont d'autant plus douloureux, qu'ils occupent des parties plus sensibles. Qu'un sujet soit très-irritable, que le chancre ait son siège dans une partie fort sensible, vous aurez un ulcère très-rongeur, qui deviendra même gangréneux, si l'acrimonie, compagne ordinaire de l'excessive sensibilité, domine dans le sujet. Ces observations pourroient justifier l'opinion où sont quelques Praticiens, que le chancre placé sur le filet donne plus souvent la vérole que ceux des autres régions du prépuce & du gland. En effet, personne n'ignore que le chancre du frein est plus douloureux, plus enflammé, plus tenace que ceux du prépuce; ne seroit-il pas aussi plus sujet à la résorption? Les suppositions contraires rendront bénins des chancres, puisés dans la même source d'infection.

Il n'est pas rare de voir le bubon succéder au chancre. Ce nouvel accident est-il un bien? j'ose en douter, & j'étends mon doute sur le bubon qui survient à la gonorrhée, & qu'on croit propre à diminuer le danger de l'infection générale, au moyen de la suppuration, par laquelle on suppose ici qu'il doit se terminer. Distinguons d'abord les bubons, afin de mieux apprécier leurs prétendus avantages, en bubons d'irritation & bubons d'absorption. Assurément la sup-

puration des premiers n'influe pas davantage sur la gonorrhée ou sur le chancre , que la suppuration d'une glande de l'aisselle sur le panaris. Pour le bubon d'absorption , la décharge qu'il procure en suppurant , équivalant-elle aux justes craintes d'infection générale , que la résorption inspire ? car enfin , connoît-on une voie directe , qui , portant le virus de l'urètre ou du gland à l'aîne , s'oppose , dans le trajet , à toute dissémination du fluide résorbé ? si tout le virus ne va pas se réunir à l'aîne , je vois l'infection générale plus probable , que si le chancre étoit seul & sans accidens. Il me semble qu'une opinion qui sert de règle dans le choix du traitement , devroit reposer sur une base plus solide. Est-il donc indifférent au malade de recevoir quelques frictions , tandis qu'il continue à remplir ses devoirs , ou de se soustraire à ces mêmes devoirs , pour subir les dégoûts & courir les risques de la salivation ? Je n'exagère point en annonçant la nécessité de saliver , pour extirper un chancre ; telle est l'opinion de certains Praticiens. A les en croire , tout chancre donne nécessairement la vérole. Point d'exception ; & pour prouver que la maladie n'en souffre point , on cite , avec une persévérance , qui tient de l'obstination , Astruc qui admet des exceptions , parce qu'il étoit trop sage & trop éclairé pour n'en point admettre (1). En effet , peut-on supposer que la probabilité d'infection générale sera la même dans tous les cas ? Le chancre superficiel &

(1) Tom. 3 , pag. 35 & 37.

le chancre profond ; celui qui suppure , & celui qui ne suppure point ; celui qui paroît deux ou trois jours après un coït impur , & celui qui , creusant sourdement la partie pendant quinze jours ou trois semaines , ne rompt qu'à cette époque l'écorce qui le recouvre , feront donc courir le même risque ? La résorption se fera donc également dans le sujet fort & dans le sujet foible ; quoiqu'on sache qu'en général la foiblesse favorise l'imbibition des fluides appliqués à la surface des corps , &c. &c. &c.

Le chancre donne plus souvent la vérole que la gonorrhée , parce que le virus qui le produit a toujours pénétré plus ou moins profondément dans le tissu des parties où il s'établit. L'application des caustiques , sur-tout de ceux qui produisent une escare solide , favorise la résorption , les lotions avec la dissolution de sel de saturne , jadis réprouvée par de Blegny , mais accueillie enfin de nos jours , est également propre à modérer la décharge , & à favoriser le reflux. Enfin , le pansement avec un onguent quelconque , imprégné de précipité rouge , est d'autant plus contraire à l'unique indication qui se présente ici , celle de favoriser la décharge du virus embarrassé dans les chairs , que ses moindres effets sont d'augmenter l'inflammation de ces petits ulcères , & d'en rendre les bords durs & calleux. Les boissons légèrement anti-phlogistiques , les bains partiels , les douches & les applications émollientes sont les seuls moyens indiqués. Le chancre traité de cette manière

occupera peut-être plus d'espace , que s'il étoit cautérisé ; mais la décharge du virus n'en fera que plus certaine & plus entière. D'ailleurs , une abondante suppuration peut épuiser le venin vérolique , & préserver le malade de l'infection générale. Cet écoulement , en quelque quantité qu'on le suppose , est tellement dépuratoire (1), qu'il influe jusques sur le virus répandu dans le canal de l'urètre. Nous avons observé que les gonorrhées compliquées de chancres , traités par les émolliens , sont moins tenaces que celles que ces émonctoires n'accompagnent point. D'après la manière de voir que nous exposons ici , nous avons essayé d'imiter la nature dans un cas que voici.

Plusieurs années après une gonorrhée heureusement terminée , un homme de constitution mélancolique , éprouvoit de petites douleurs , ou plutôt des inquiétudes dans le corps de la verge. Plusieurs personnes consultées , avoient tenté sans succès de ramener le calme dans la partie. L'inquiétude du malade augmentoit à chaque non-succès. Pour ne pas rentrer dans le cercle pratique parcouru jusqu'alors sans aucun fruit , je proposai l'application d'un emplâtre de cantharides , de l'étendue d'un pois , avec les précautions convena-

(1) Ce que nous disons du chancre , nous le disons aussi des pustules : elles sont dépuratoires , & je ne doute pas que tel malade dont la guérison s'achèveroit au moyen de ces petites ouvertures , ne rechute , lorsqu'on s'avise de les fermer.

bles, sur la face interne inférieure & latérale du prépuce. Celui-ci se tuméfia sans inflammation, la vessie excitée, se rompit d'elle-même, & fournit pendant plusieurs jours un suintement jaunâtre très-abondant. Le petit ulcère fut entretenu par des lotions & des immersions fréquentes dans une décoction émolliente. Il dura dix ou douze jours. Dès le premier jour, les petites douleurs avoient disparu, & n'ont pas reparu depuis. Je me proposois, il y a près de quatre ans, d'employer le même moyen pour tarir une gonorrhée rebelle & chronique, chez un malade très-connu de M. Colomb, célèbre Chirurgien de Lyon. Le malade, avec qui je m'étois entretenu du moyen & du lieu qui devoit le recevoir, vouloit bien en faire l'essai. Des motifs étrangers à l'Art en retardèrent l'application; mais par un hasard presque incroyable, peu de jours après la résolution prise de part & d'autre, il survint une forte d'excoriation dans le lieu désigné, qui fournit abondamment, pendant plusieurs jours, une liqueur semblable à l'écoulement gonorrhéique. Cependant celui-ci diminuoit de jour en jour, & se tarit enfin sans retour. Deux ou trois jours après que la gonorrhée eut cessé, l'excoriation ne fournit plus rien, & n'a point reparu depuis. Comme le malade est sous mes yeux, je puis assurer qu'il jouit de la plus parfaite santé.

On voit que je crois la suppuration des chancres dépurative, & par conséquent la saignée aussi suspecte

ici que dans la gonorrhée. Le phimosis seul peut la rendre nécessaire, & dans ce cas même, on pourroit, à l'exemple de Botal, l'aider ou la remplacer par des sang-sues appliquées aux veines honteuses. Rarement a-t-on besoin de recourir à ces moyens : la résolution & la détente s'obtiennent en deux ou trois jours par les moyens ordinaires, administrés avec méthode & ponctualité. Le repos absolu pendant le jour, l'immersion continuelle de la verge dans une décoction émolliente, l'injection de la même liqueur entre le prépuce & le gland, répétée tous les quarts d'heures. Enfin, la nuit, l'application de compresses trempées dans la liqueur stupéfiante, prescrite pour la gonorrhée tombée dans les bourses, m'ont toujours suffi, chez les malades dociles, exacts & maîtres des circonstances.

A la forme près, le poireau diffère peu du chancre, c'est-à-dire, que tout poireau suppose un petit ulcère chancreux, à travers lequel passe & s'élève une papille nerveuse (1). La verrue, la fraise, le condylôme, le fic, &c. ne sont que des modifications ou des variétés du poireau. Outre les sièges ordinaires des poireaux, ils occupent quelquefois le méat urinaire. La douleur, toujours proportionnée à la sensibilité de la

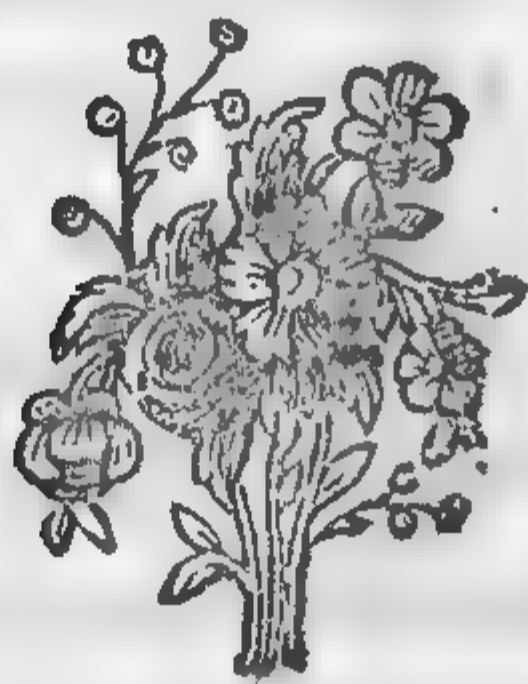
(1) On lit dans *le Traité de la Maladie Vénérienne*, attribué à Boerhaave, une théorie très-lumineuse des excroissances vénériennes, à laquelle le Lecteur curieux peut recourir.

partie, est extreme ici. J'ai vu cette douleur, atroce pendant plus de trois mois, disparoître au moment où le petit ulcère, qui précède le chancre, ayant enfin détruit la barrière qui s'opposoit au développement de la papille nerveuse, celle-ci parut sous la forme d'un poireau grêle, très-ressemblant aux cornes naissantes qu'on voit quelquefois s'élever en différentes parties du corps.

Les poireaux n'étant qu'un développement rapide, une végétation vigoureuse des papilles nerveuses, doivent attaquer plus fréquemment les personnes fortes que les foibles, les jeunes gens que les vieillards.

La terminaison naturelle de ces excroissances est une forte de flétrissure, de mortification, & quelquefois un simple affaîssement des papilles tuméfiées. Mais la prudence ne permet pas de les abandonner à la nature dans tous ces cas. Ces excroissances sont quelquefois si nombreuses, si inflammatoires, si douloureuses, qu'elles appelleroient la gangrène, si l'Art n'intervenoit pour arrêter leur progrès. La raison rejette les caustiques, les cathérétiques, les irritans, dans tous les périodes que les poireaux parcourent : elle réprouve aussi l'extirpation, tant qu'ils restent enflammés & douloureux. La saignée est indiquée par les accidens, & contr'indiquée par l'aptitude qu'on lui connoît à favoriser la résorption. Les anti-phlogistiques généraux ont tous les avantages de la saignée, sans en avoir les inconvéniens. Mais c'est

sur-tout des émolliens & des stupéfiens qu'on doit attendre la disparition de la douleur , de l'inflammation, &c., & l'affaîssement de ces végétations ulcéreuses. A cette époque , on peut extirper les excroissances vénériennes , mais en aucun temps il n'est permis de les cautériser. L'ulcère qui les précède & qui les suit , est une de ces ressources que la nature seule fait trouver au besoin , & la suppuration qu'il fournit, un bienfait précieux , dont l'Art bien entendu ne se priva jamais.



CHAPITRE XIII.

Des Bubons.

IL est une sorte de bubons qui ne cèdent qu'imparfaitement, ou point du tout, aux agens généraux : imparfaitement quand ils sont récents ; point du tout lorsqu'ils sont anciens. Entrons dans quelques détails, pour faciliter le diagnostic & le pronostic des uns & des autres.

Dès la naissance de la vérole, le bubon fut soigneusement observé par Fallope. Il en fait avec raison de deux espèces, l'une occupe la substance propre des glandes, l'autre a son siège dans le tissu cellulaire qui les revêt, & qui remplit l'excavation des aînes. De ces deux premières espèces simples, il en résulte une troisième, composée ou mixte.

La première espèce, qu'on peut appeller bubon glanduleux, se reconnoît à sa dureté, qui est très-grande dès sa naissance ; à son volume, qui est peu considérable ; enfin à sa forme, plus régulièrement arrondie & plus circonscrite que celle du bubon de la seconde espèce. Le Praticien qui méconnoît, lors de son apparition, le bubon glanduleux, le reconnoîtra par l'évènement ; celui-ci ne suppure point. Il a cela de commun avec tous les engorgemens des glandes,

ou follicules lymphatiques, qu'il ne donne jamais de vrai pus, & qu'il retient obstinément une partie de son volume & toute sa dureté.

Les topiques stimulans, irritans, chauds, dont quelques Praticiens ont soin de le couvrir, diminuent par fois son volume; mais ils le rendent en même-temps plus dur, plus compact, plus difficile à résoudre, & le rapprochent de l'état squirrheux, auquel il a, comme on fait, la plus grande propension.

Quand, après avoir acquis la solidité squirrheuse, le bubon vieillit dans cet état, la résolution devient impossible: il résiste également alors aux alkalis volatils, & aux mercuriaux.

L'homme prudent ne tourmente pas le bubon glanduleux durci par le temps. Si, quoique récent, il résiste aux traitemens généraux, le Chirurgien content d'avoir opéré la modification générale des humeurs, laisse à la nature le soin de le dissiper; ce qu'elle fait quelquefois, au moins en partie.

Les partisans de la méthode active, appliquent sur ce bubon divers résolutifs & maturatifs, jusqu'à ce que les réguimens détruits, mettent la glande à découvert. Alors, & quelquefois plutôt, ils attaquent la glande elle-même par les caustiques. Ce travail, long & pénible, a des succès divers: tantôt après des douleurs atroces, & des accidens plus ou moins graves, ils amènent enfin la plaie à cicatrice; tantôt

ils en font une pépinière de sinus & de clapiers, & donnent à la glande ce coup-d'œil cancéreux, qu'on a tant & si injustement ridiculisé; tantôt enfin, ils y développent les caractères du vrai cancer.

Le bubon de la seconde espèce, quoique très-douloureux, & quelquefois effrayant par son volume; est beaucoup moins redoutable que le précédent; sa terminaison naturelle est la suppuration. Il arrive toujours à cette fin desirable, pourvu que l'usage inconsidéré des remèdes ne vienne pas troubler l'opération de la nature. Mais malheureusement on n'a pas une idée assez avantageuse du principe intérieur, qui veille à la conservation de l'individu; on veut l'aider, au risque de lui donner des entraves. Qu'on se rappelle ce que nous avons dit au sujet de la gonorrhée; on tombe ici dans les mêmes inconvéniens par le même abus des saignées, & des anti-phlogistiques en général: par eux, on rend médiocre l'inflammation, qui devoit être forte, & l'on dissipe entièrement celle qui n'eût été que médiocre. Qu'en arrive-t-il? dans le premier cas, la chaleur inflammatoire n'ayant pas suffisamment élaboré la matière stagnante, la suppuration qui survient ne la trouve pas assez tenue pour être évacuée; elle ne dépure qu'imparfaitement la plaie, laisse subsister en partie l'engorgement & le virus qu'il renferme, & donne naissance à ces ulcères parsemés de duretés, que l'Art a tant de peine à déterger.

Dans le second cas, la tumeur paroît se terminer

d'abord par induration, & s'ouvre ensuite pour mettre à découvert un ulcère assez ressemblant aux premiers.

Le même évènement arrive par d'autres causes, telles que l'application des répercussifs, des résolutifs, des maturatifs âcres, l'ouverture faite par l'instrument tranchant avant la parfaite maturité, &c.

On évitera tous ces accidens, & l'on se procurera des guérisons aussi promptes que sûres, par une méthode simple & commode. Après avoir réglé le régime bornez vos soins à l'application d'un maturatif doux, tel que l'onguent de la mère sans litharge, l'emplâtre de mucilages, de mélilot, en hiver; de diachilon, en été. Les cataplasmes émolliens, préférables aux autres topiques dans tous les cas, sont absolument nécessaires, lorsque l'inflammation & la douleur sont extrêmes. Par ce procédé, les tégumens ne se rompent qu'après la fonte entière des duretés. S'il se détache une grande escarre spontanée, le dégorgement sera copieux, & la guérison complète & prompte.

Ce n'est pas en parlant à des Chirurgiens, qu'il faut insister sur les avantages de cette méthode; car d'un côté, la préférence que lui donnoit le célèbre M. de la Peyronie en garantit l'excellence, & de l'autre, c'est une de leurs maximes, que le pus fait le pus. Tant qu'il restera donc des duretés dans le bubon, laissez-les baigner dans la matière liquéfiée: le bubon s'ouvrira toujours trop tôt, s'il se fait jour avant la fonte entière de toute sa masse.

La raison & l'expérience m'ont convaincu de cette vérité, & j'y tiens si fort que, lorsque les tégumens s'émincissent au point de me faire craindre leur rupture avant l'entière fonte des duretés, ou je supprime le topique, ou je défends de son contact la portion émincée, afin d'en retarder la rupture autant qu'il m'est possible. Il arrive quelquefois que le bubon s'ouvre par plusieurs trous; mais il se referme promptement, & je ne fais rien pour le tenir ouvert.

Qu'on ne craigne rien de la part de l'inflammation; je ne l'ai jamais vue se porter au-delà du terme qui doit amener la bonne maturation du dépôt. Je dis plus, cette utile terminaison sera d'autant plus complète & plus sûre, que l'inflammation sera plus vive, plus prompte, plus profonde : lorsqu'elle languit, des exercices modérés, même, dit Vercelloni, quelques petits verres de vin, mais exquis, la favorisent admirablement. Les fusées purulentes ne sont pas non plus à craindre; elles sont le produit des topiques actifs, & ne peuvent, par conséquent, se rencontrer ici. Je puis protester qu'aucun accident ne m'a jamais inspiré le moindre doute sur l'excellence de cette méthode.

Les plaies résultantes de l'ouverture artificielle des bubons, avant leur fonte absolue, s'enflamment ordinairement, & fournissent des chairs rouges ou violettes, tandis que les duretés restent dans le même état. Que fait-on pour remplir la double indication de fondre, & de déterger la plaie? on a recours aux

frictions locales, on applique le vigo, on réprime les chairs avec les caustiques; & rien n'est plus propre que ces moyens à entretenir, à détériorer la plaie, à la rendre sinueuse, à faire des fusées & des reflux. Je ne fais combien de fois il m'est arrivé de guérir des bubons abcédés, que trois, quatre, six mois de ce traitement n'avoient fait qu'aigrir, par la seule suppression des moyens dont on faisoit usage, ou par la vapeur d'eau chaude, les bains locaux & les topiques émolliens, & sur-tout le jaune d'œuf, dans lequel je dissous assez d'*opium* pour calmer la douleur; deux, trois grains & davantage, si une moindre dose ne suffit pas.

Il est pourtant un bubon d'une nature particulière, qui ne résiste pas moins à ce procédé qu'à tous ceux que l'Art a inventés jusqu'ici; on pourroit l'appeller bubon colliquatif.

On ne peut guères reconnoître ce bubon qu'à l'instant de son ouverture; mais alors, il n'est pas possible de le méconnoître, à la faveur des signes suivans: il ne donne, au lieu de pus, qu'un ichor tenu, chargé d'atomes graisseux & de lambeaux de tissu cellulaire. Quelquefois cet ichor est puant avant d'avoir éprouvé l'action de l'atmosphère; pour l'ordinaire c'est au second pansement que sa puanteur est manifeste. Ceux qui sont accoutumés à discerner l'odeur gangréneuse, la reconnoîtront ici sans peine.

A ce premier signe de putréfaction, s'en joint un second plus frappant encore, c'est l'affaissement, &

quelquefois , le renversement , la perforation , le déchirement en languettes , & la flétrissure gangréneuse de ses bords , lesquels tombent tantôt par petits fragmens , & tantôt se dissolvent par une fonte insensible.

C'est en vain qu'on tente toute sorte de moyens pour changer la nature , & borner le cours de cet ulcère ; il semble qu'il ne soit pas au pouvoir de l'Art de rapprocher le terme que la nature a mis à son extension.

Lorsqu'on examine avec soin la marche que tient cet ulcère en s'étendant , on croit y reconnoître celle de la gangrène sénile , ou plutôt , comme l'appelloient les Anciens , la gangrène sans fluxion. J'aimerois mieux , qu'on me permette de le dire en passant , la dénomination ancienne , pleine de sens & de raison , & plus caractéristique , que celle de gangrène sèche , que les Modernes lui ont substituée. Cette dernière , en effet , peint moins la maladie que les vestiges de ses funestes ravages , & tend à donner le change au Chirurgien , en fixant ses yeux sur la partie dès longtemps abandonnée , non-seulement de la gangrène , mais du sphacèle , tandis qu'elle les détourne de dessus le lieu que la gangrène occupe véritablement , je veux dire , de dessus les parties supérieures à la portion desséchée. Quand le tarse , par exemple , commence à se dessécher , la gangrène est à une hauteur plus ou moins grande dans la jambe , & s'étend même quelquefois

sur la cuisse. Cependant combien de fois n'a-t-on pas vu l'homme sans expérience, méconnoissant le vrai siège du mal, s'occuper niaisement, dans ce cas-ci, à embaumer le pied ? Si cette courte digression est aussi importante qu'elle paroît l'être, elle porte son excuse avec elle.

Je reviens au parallèle que j'ai cru pouvoir établir entre la marche du bubon colliquatif & celle de la gangrène sans fluxion. On fait que celle-ci s'empare d'abord du tissu cellulaire, & que c'est par lui qu'elle travaille à priver de la vie la peau, les muscles, les vaisseaux. Si ce que je dis du siège de la gangrène fœnile est pour quelqu'un de mes Lecteurs une nouveauté destituée de preuves, il ne tiendra qu'à lui de se procurer ces preuves en réfléchissant un peu sur les phénomènes de cette maladie. 1°. Il verra que la peau conservant encore sa couleur, sa consistance, & en apparence toutes ses qualités sensibles, le tissu cellulaire dévoré par un sphacèle sourd, l'a déjà disséquée & séparée des parties qu'elle recouvre, à quatre, six pouces de la limite actuelle du sphacèle apparent. 2°. Que la peau restant comme saine aux environs des parties desséchées, des escares gangréneuses qui s'y forment & s'en détachent d'un moment à l'autre, la criblent de trous à différens degrés d'éloignement du sphacèle. 3°. Il observera que lorsque cette funeste maladie s'arrête, ce qui arrive spontanément, ou n'a point lieu, le cercle rouge, qui sert de limite entre le mort & le

vif, fe trouve toujours placé, au moment de fa première apparition, à quatre, huit pouces, & quelquefois à plus d'un pied, de l'endroit où la peau commençoit à paroître faine. Or, qui ne voit pas que ces phénomènes n'auroient point lieu fi la peau, les vaisseaux & les muscles étoient primitivement affectés, & fi c'étoit par eux que le sphacèle se propage & s'étend.

De même que la gangrène sénile, l'ulcère résultant du bubon colliquatif, s'étend par la fonté putride du tissu cellulaire ; de-là ces bords flottans sur l'ulcère, ces trous qui se forment à une plus ou moins grande distance de sa circonférence, &c. Allons plus loin.

La sanie fournie par l'une & l'autre plaie a beaucoup d'analogie ; de part & d'autre, elle est sanguinolente, écumeuse, fétide, chargée de grosses bulles d'air qui sortent avec bruit ; avec cette restriction pourtant, que la sanie ne reste telle dans l'ulcère vénérien, que pendant son commencement & son état, & qu'elle ne change point dans la gangrène, qui communément ne va pas au delà de ces deux premiers périodes.

Enfin, le peu d'efficacité des moyens usités contre la gangrène sénile, semble nous autoriser à croire que lorsqu'elle s'arrête, sa cessation, & la guérison qui la suit, est purement l'ouvrage de la nature. Nous en disons autant de l'ulcère résultant du bubon colliquatif ; le meilleur emploi des six choses non-naturelles, les topiques, les médicamens internes, les traitemens

généraux même, semblent le plus souvent l'aigrir & donner un nouvel aliment à sa fureur. Il s'arrête pourtant; mais quand? lorsqu'il touche la borne, posée dès le commencement à son extension. Que de faux pronostics la connoissance de cette borne nous épargneroit! nous ne prescrivions point d'autre terme à la maladie que celui fixé par la nature, & nous mettrions également à couvert notre amour-propre & notre réputation, l'un & l'autre fort compromis dans le traitement de cette espèce de bubon vénérien.

Quoique je n'ose me flatter d'avoir reconnu d'avance les dernières limites où le bubon colliquatif doit s'arrêter, je ne crois pas devoir supprimer les conjectures qu'ont fait naître dans mon esprit plusieurs observations, froidement discutées & mûrement réfléchies. Il m'a paru que tout le tissu cellulaire, primitivement engorgé autour de la tumeur avant sa rupture, est irrévocablement condamné à périr, & à faire périr, à peu de chose près, toute la peau qui recouvre le foyer du dépôt, ce qui n'exclut pas les progrès ultérieurs. Je ne tracerai qu'une bien foible image de cet engorgement, en disant que la peau qu'il supporte, sans être sensiblement plus élevée que dans l'état naturel, offre au doigt qui la presse une résistance contre nature, laquelle paroît moins dépendre de sa tension, que de son épaissement maladif; c'est au tact à tracer le tableau fidèle de l'état que je veux peindre.

D'après l'analogie établie entre l'ulcère dont il s'a-

git ici & la gangrène sans fluxion, analogie que je n'entends pas au-delà des rapports énoncés plus haut, j'ai essayé l'usage d'un topique assez bon pour mériter d'être indiqué, mais très-éloigné du degré de puissance, que la maladie exigeroit, c'est la racine de gentiane en poudre, mêlée avec un huitième de vitriol de zinc, pareillement pulvérisé. J'applique cette poudre sèche, à deux ou trois travers de doigt d'épaisseur, & j'arrose d'un peu de vinaigre les couches extérieures, laissant à l'ichor le soin d'humecter les intérieures. Pour les personnes aisées, on doit préférer à la poudre de gentiane, celle de quinquina. Lorsque l'on craint d'astreindre ou d'irriter, & plus encore, lorsque la douleur augmente, ou persévère, on supprime le vitriol; & si la douleur ne cède point encore, on abandonne ce genre de pansemens, pour recourir au jaune d'œuf chargé d'*opium* (1). Lorsqu'on panse avec la racine de gentiane, on ne lève l'appareil qu'une fois le jour, afin de donner le temps à cette poudre d'entrer en une sorte de fermentation. Car je soupçonne que le mouvement intestin s'empare de cette masse; & que ce n'est qu'à l'air fixe qu'il en dégage, que sont dus les bons effets qu'elle produit.

Il est un autre genre de bubons, qui mérite une attention particulière; je veux parler du bubon *secondaire*. Ce bubon est permanent ou mobile. Dans

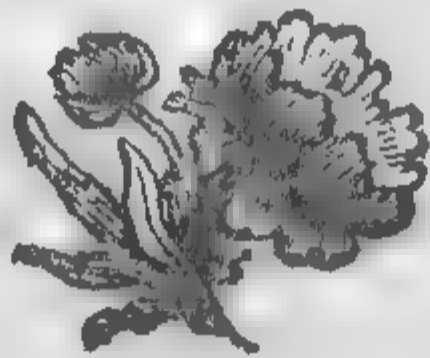
(1) Voyez ci-devant pag. 100.

l'un & l'autre cas , la suppuration est d'autant plus désirable , qu'elle peut opérer l'entière dépuration des humeurs , toujours infectés lorsque la métastase a lieu. Il n'est pas également facile à l'Art d'amener à la suppuration ces deux espèces de bubon : le permanent affecte pour l'ordinaire cette terminaison , pourvu qu'on n'abuse pas des applications émollientes : en dissipant l'irritation locale , ces topiques privent le principe vital d'un aiguillon qui le déterminoit à chasser ou à retenir dans la partie irritée la matière qui le surcharge. J'ai vu une tumeur de ce genre chassée successivement de l'angle de la mâchoire inférieure à l'aisselle opposée ; & de celle-ci , au sein du même côté. Je ne craignis pas de la fixer dans ce dernier siège , par l'usage interne des médicamens excitans , toniques , cordiaux , & par l'attention la plus scrupuleuse à ne rien appliquer qui pût modérer , & moins encore supprimer , l'irritation locale. La rupture spontanée eut lieu ; le dégorgement fut abondant , & le sein ne conserva ni duretés ni traces de cicatrice.

Le bubon secondaire *mobile* a plus de disposition à se porter d'un lieu dans un autre , que le permanent. Celui-ci ne se déplace que lorsqu'il est mal traité ; celui-là ne peut que difficilement être fixé ; il disparoit & reparoit tour-à-tour , sans qu'on puisse se rendre compte ni de l'apparition ni de la disparition. C'est peut-être ici l'espèce de bubon que Blegny , suivi depuis par Vercelloni , couvroit deux fois le jour d'une large ventouse , &

dans les intervalles, de quelque topique attractif. Animé des mêmes vues qui conduisoient ce Praticien, dont on ne lit pas assez les Ecrits (1), j'ai fait appliquer, avec le plus grand succès, sur un bubon secondaire mobile, qui s'étoit montré plusieurs fois à l'aîne, dans l'espace de quelques mois, & qu'on n'avoit jamais pu fixer, un cataplasme de deux tiers de farines résolutive, & d'un tiers de farine de graines de moutarde, détrempées dans le vinaigre. Il se fixa; la suppuration fut abondante, & fit disparoître divers accidens dont la réunion avoit jetté le malade dans un état de dépérissement qui faisoit craindre pour ses jours.

(1) L'Art de guérir les Maladies vénériennes, expliqué par les principes de la nature & de la mécanique, 3 tom. in-12, Paris, 1698.



CHAPITRE XIV.

Des Douleurs vénériennes.

MALGRÉ l'assurance avec laquelle certains Auteurs & certains Praticiens, sur la foi des premiers, affirment que telles ou telles douleurs sont vénériennes, je doute beaucoup que leur diagnostic soit aussi sûr qu'ils le prétendent : les douleurs scorbutiques, scrophuleuses, gouteuses, rhumatismales, celles qui sont propres aux vaporeux, aux mélancoliques, à ceux qui tombent ou qui sont actuellement dans le marasme, &c. ont avec elles la plus grande affinité. La pression, dit-on, n'agit point sur les douleurs vénériennes, & rend plus vives celles qui ne le sont pas. L'observation est fautive & démentie par l'expérience. On veut que les douleurs vénériennes soient plus vives la nuit que le jour, qu'elles augmentent par la chaleur du lit ; de-là sans doute la dénomination de douleurs nocturnes. J'ai cherché, dans la seule vue de m'instruire, à vérifier ce fait, & j'ai lieu de le croire faux. D'ailleurs, fût-il vrai, cette singularité prétendue leur seroit commune avec presque toutes les espèces de douleurs désignées ci-dessus. Je veux pourtant supposer pour un instant avec eux, qu'il est de l'essence des douleurs vénériennes d'augmenter

par la chaleur du lit. Qu'ils expliquent, d'après ce fait, sans tomber en contradiction avec eux mêmes, pourquoi les vérolés souffrent plus l'hiver, que dans les autres saisons de l'année? pourquoi l'Américain des Antilles, qui ne ressentir jamais de douleurs vénériennes dans les climats brûlans d'Amérique, en éprouve d'atroces en approchant des climats froids, ou même tempérés?

Cette discussion n'est pas indifférente. Il importe beaucoup, & quelquefois la vie en dépend, de ne pas subir le grand remède sans nécessité. Il faut donc écarter tous les signes trompeurs, & tel est celui qu'on tire des douleurs nocturnes. Loin que celles-ci puissent servir à caractériser la maladie vénérienne, ce n'est que par la maladie elle-même que leur propre nature peut être déterminée. L'incertitude de leur diagnostic est cause d'une méprise très-ordinaire, c'est de prendre des douleurs produites par des traitemens mercuriels, portés jusqu'à la salivation, pour des douleurs que le mercure doit guérir, & qu'il ne fera qu'accroître (1); des maux de neifs, pour des maux

(1) *Qui post immodicam mercurii ingestam quantitatem, & devoratum sæpius salivationis tedium, se doloribus venereis afflictos putant, falluntur sæpè; dolores enim isti non sunt reverà venerei, sed à mercurio succrescunt. Balneis igitur subcalidis, profusis elicitis sudoribus, remediis diaphoreticis, & lacteâ diatâ*

vénériens &c., & de soumettre en conséquence les malades à des traitemens mercuriels, d'autant plus pernicioeux, qu'ils sont moins indiqués. Quelque difficile que cette méprise paroisse, je puis dire avec un Médecin, fameux par le nombre & l'agrément de ses Ecrits, M. Tissot, que j'ai vu trop de gens qui en avoient été les victimes de la façon la plus cruelle, pour pouvoir me faire illusion sur sa fréquence & ses pernicioeux effets.

ritè institutâ sublevantur ; à mercurialibus è contrâ medicamentis in pejus ruunt, & exacerbantur.

O CONNELL, *Morbor. acutor.... Observationes*, pag. 414.



CHAPITRE XV.

Des Exostoses.

L'EXOSTOSE vraie n'est pas curable par les médicamens internes, car j'entends par guérir *une exostose*, rendre à l'os son volume, sa forme, sa dureté naturelle (1). Supposez dans ces agens toutes les *facultés* spécifiques que vous voudrez, leur effet se bornera toujours à détruire la cause *occasionnelle* des tumeurs osseuses. La cause immédiate de ces tumeurs, pour le dire en

(1) Les exostoses vraies sont plus communes aujourd'hui qu'elles ne l'étoient autrefois; dans les pays froids, que dans les pays chauds; chez les hommes, que chez les femmes, &c. On peut en dire autant des pustules, qui sont devenues plus rares, à mesure que les exostoses sont devenues plus fréquentes, & de beaucoup d'autres accidens vénériens, dont la fréquence ou la rareté tiennent bien moins aux prétendues modifications que le virus vénérien subit dans nos climats, qu'à l'inconstance & à la mobilité des principes qui conduisent les personnes qui s'occupent à les combattre.

Voilà des phénomènes, dont, ce me semble, on néglige trop les inductions. J'en fais la remarque; d'autres en chercheront la cause dans le rapprochement des faits pathologiques, s'ils ne l'apperçoivent pas dans le principe général qui sert de base à ce Traité : *Conserver & augmenter les forces des solides, seuls instrumens de la fonte, & de la guérison des Maladies vénériennes.*

passant, n'est autre chose, dans tous les cas où la solution de continuité ne se rencontre point dans l'os exostosé, que la putréfaction du *gluten osseux* (1). La cause occasionnelle détraite, la nature pourra rendre en partie à l'os tuméfié ses dimensions primitives, mais seulement dans quelques circonstances favorables. Voilà ce que peuvent l'art & la nature réunis : événement rare, & dont on seroit bien embarrassé de fournir un seul exemple bien constaté ; quoiqu'on en trouve mille dans les Livres dogmatiques, & beaucoup plus encore dans la tête moutonnière des Praticiens routiniers.

La terminaison connue de l'exostose vraie est la *fonte putride*. Tantôt l'*ichor* s'échappe au-dehors, & la maladie prend le nom d'*exostose suppurée*, laquelle est avec ou sans carie ; tantôt il se glisse dans la cavité des os longs, & produit le *spina ventosa*, ou des maladies analogues à celle-ci ; d'autres fois enfin il se fait jour tout-à-la-fois au-dedans & au-dehors. Si l'on étoit moins persuadé de la curabilité de l'exostose vraie par les agens internes, ces fâcheuses terminaisons deviendroient plus rares ; car elles ne seroient

(1) J'ai déduit de cette seule cause, j'entends la putréfaction du gluten qui unit entr'elles les molécules terreuses, la théorie & la pratique du ramollissement des os, dans un Mémoire lu depuis plusieurs années, à l'une des séances publiques de l'Académie Royale de Chirurgie. Je publierai cette Dissertation, lorsque l'*Histoire de la Chirurgie*, qui m'occupe tout entier, me permettra de la revoir.

ni déterminées, ni hâtées par l'usage pernicieux des anti-vénériens. Alors l'exostose vieilliroit paisiblement avec les malades, qui souvent n'en feroient pas plus incommodés que d'un *calus* ou d'une *loupe*. Mais on croit cette maladie susceptible de céder aux agents intérieurs; on entasse traitement sur traitement; on appauvrit les liquides; on dessèche les solides, & par-là l'on rend enfin presque inévitables le marasme & la mort.

Quel service ne rendroit-on pas aux malades, si l'on prenoit la peine de les convaincre, d'un côté, qu'en écartant les excès, la plupart du temps l'exostose qu'ils portent n'abrégera pas leurs jours, & de l'autre, qu'ils n'ont rien de bon à attendre que du fer & du feu !

Ce que je dis ici sera sans doute pour bien des gens un paradoxe insoutenable. Tous les Recueils d'observations fourmillent, diront-ils, d'exemples d'exostoses vraies guéries, & il n'est pas de Praticien qui ne se croie en état d'en fournir, qui lui sont propres. D'accord, mais est-on bien sûr que la tumeur qu'on a prise pour une exostose vraie, l'étoit en effet ? car le diagnostic n'est pas facile ; tâchons de le prouver d'une manière incontestable.

Les tumeurs qui appartiennent ou semblent appartenir aux os, ont reçu différens noms. Celles qui tiennent à l'os sont appelées *exostoses*, toutes les fois que les dimensions du corps de l'os se sont ac-

crues dans le lieu malade. Si les dimensions de l'os ne changent point, & que l'éminence paroisse moins tenir au corps de l'os, que lui être surajoutée, elle prend le nom d'*hyperostose*, *suros* des Hippocrates. M. Astruc n'a pas consulté l'étymologie du mot *hyperostose*, en lui donnant une autre signification.

Les tumeurs qui, bien qu'en apparence continues à l'os, n'intéressent pas sa substance, sont appelées *exostoses fausses* ou *bâtardes*. On a quelquefois subdivisé celles-ci en *tumeurs gommeuses*, *nodi*, *tophi*, &c.

La matière constitutive de l'exostose vraie est la propre substance de l'os; celle de l'exostose fausse est la lymphe arrêtée, épaisse, condensée dans les feuillets du périoste, ou plutôt, à mon avis, dans le tissu cellulaire lâche, qui revêt extérieurement les os. La macération sépare cette dernière d'avec l'os, auquel elle n'étoit unie que par les adhérences du périoste avec le rets celluleux, où elle a pris naissance.

Le signe diagnostique le plus frappant des exostoses est leur dureté. Voyons donc si ce signe capital peut faire discerner l'exostose vraie d'avec la fausse ou bâtarde?

1^o. L'exostose vraie est nécessairement précédée de l'amollissement de la portion d'os qui doit s'exostoser, & l'amollissement persiste au moins pendant tout le temps que l'exostose emploie à croître.

L'exostose fausse a dans sa naissance & dans son augmentation la dureté propre aux engorgemens lymphatiques, & cette dureté paroît ici plus considé-

nable qu'elle ne l'est en effet, à raison du point d'appui que l'os lui prête.

2°. L'exostose vraie, une fois fixée, peut s'endurcir & en effet s'endurcit souvent. L'exostose fautive aura le même sort, sa consistance pouvant croître, à travers toutes les nuances intermédiaires, jusqu'à la dureté osseuse, pierreuse, & se convertir même en une ou plusieurs *stalactites* crétacées.

La dureté n'est donc pas particulière à l'exostose vraie; elle n'est donc pas plus grande dans l'exostose vraie que dans la fautive, puisque si cette dureté peut devenir osseuse dans la première, elle peut devenir pierreuse dans la seconde. Le signe tiré de la mollesse & de la dureté respectives de ces tumeurs, est donc insuffisant pour en caractériser les genres. Ce signe est donc incertain, & le jugement qui n'a que ce signe pour base, chancelant & suspect d'erreur.

3°. Suivons plus loin ce parallèle. L'exostose vraie, que nous avons vue molle à sa naissance & dans son accroissement, dure dans le temps moyen, finit enfin par le ramollissement: l'exostose fautive éprouve les mêmes variations, & dans le même ordre.

4°. La terminaison de ces deux genres de tumeurs est souvent la même, mais l'évènement est très-divers. Elles finissent l'une & l'autre par la dissolution putride des fucs qui les abreuvent, ou qui les forment. Dans l'exostose vraie, la putréfaction gagne de toutes parts, se répand à raison de la communauté des vaisseaux,

infecte la moëlle, & par celle-ci, la masse des liquides. La fièvre lente & la mort sont les suites de cette terminaison, à moins que la Chirurgie, appelée à temps, n'ouvre à l'*ichor* une issue libre. La putréfaction termine pareillement l'exostose fausse; mais celle-ci étant isolée & en quelque sorte étrangère à la partie, n'envoie que peu ou point du tout d'*ichor* aux parties ambiantes. Aussi cette terminaison est-elle presque toujours heureuse, pourvu que l'Art ne trouble pas le travail de la nature : l'application d'un corps pourrissant est tout ce qu'elle exige de lui. J'ai guéri, & comme on voit à peu de frais, une exostose de cette espèce, placée sur le *sternum*, d'un volume considérable & suppurée. Plusieurs personnes de l'Art, qui dans le temps, admirèrent cette cure, auroient retenu leur admiration, si elles eussent mieux connu la nature de ces sortes de tumeurs, & la terminaison qui leur est propre. Avec un peu d'adresse, ou seulement de réserve & de mystère, j'aurois pu, très-aisément, faire de l'ouvrage de la nature, un trophée à l'Art.

5°. Je ne connois qu'un signe qui puisse faire distinguer l'exostose vraie de l'exostose bâtarde, & je n'ai garde de le donner pour infailible, c'est la douleur : la première est précédée de l'amollissement de l'os; cet amollissement ne se fait pas sans douleur, ou au moins sans une sensibilité douloureuse: ainsi la douleur précède constamment cette espèce,

& fournit un signe commémoratif. Il n'en est pas de même de l'exostose fausse ; elle a le sort de tous les engorgemens lymphatiques , dépendans de la cachexie : ils commencent tantôt avec & tantôt sans douleur , mais je n'ai jamais rencontré de cas où la douleur les précédât. Au contraire , plus d'une fois j'ai remarqué que certains malades portent très-long-temps des exostoses de cette espèce , sans s'en douter. Lorsqu'elles sont situées au *sternum* , aux clavicules ou dans les autres régions du corps , où les yeux du malade ne peuvent atteindre , c'est assez souvent le Chirurgien qui s'en apperçoit le premier. Si la douleur les eût accompagnées , le malade n'auroit pas manqué d'y porter la main & de s'assurer de leur existence.

L'exostose fausse récente est curable , comme le reste des engorgemens lymphatiques ; mais comme eux , elle retient obstinément son noyau. J'ai vu de ces exostoses , après quelque temps d'indolence , devenir tout-à-coup très-dououreuses , & prendre en peu de jours un volume considérable. Les topiques ordinaires ne remplissant pas mon attente , j'employai la dissolution d'*opium* , à la dose d'un gros sur une chopine d'eau. En faisant cesser la douleur , ce topique arrête la fluxion. *Ubi dolor , ibi fluxio* , est un des premiers & des plus anciens principes de la Médecine. Ne pourroit-on pas dire aussi , que là où il n'y a pas de douleur , il n'y a pas de fluxion , & se conduire d'après ce principe dans un très-grand nombre de maladies Chi-

rurgicales (1)? L'*opium* réunit à la vertu narcotique, la faculté résolutive : je l'ai vu dissiper entièrement & presque à-vue-d'œil, des exostoses fausses, véritablement inflammatoires ou du moins très-douloureuses.

Pour les exostoses fausses indolentes & chroniques, on doit employer des moyens actifs. Je n'en connois pas de plus puissant que le savon animal : il est composé d'une partie, à-peu-près, d'alkali volatil caustique & de deux parties d'huile d'olives. On frictionne légèrement la partie avec ce savon, & on la recouvre avec l'emplâtre de savon des Dispensaires, dans chaque once duquel on incorpore, par la malaxation, deux gros de camphre, pour augmenter son activité. Ce savon, que j'appelle *animal*, n'auroit pas dû tomber en désuétude ; nos Pères en usoient avec fruit dans la même circonstance. Il est vrai qu'entraînés par les préjugés du temps, ils employoient l'huile de gaïac, au lieu de celle d'olives, que l'expérience permet de lui substituer.

On a quelquefois incisé ces exostoses ; mais, comme on n'a point ici de matière à évacuer, l'incision ne peut être utile qu'en tant qu'elle appellera l'inflammation, qu'on fait très-propre à fondre & atténuer la

(1) On verra ce Problème résolu affirmativement, autant par les faits que par les raisonnemens, dans une Dissertation déjà faite, & que j'espère mettre au jour immédiatement après la publication du troisième vol. de l'*Histoire de la Chirurgie*.

lymphe qui forme ces tumeurs. Je crois plus utile & plus rationnel d'exciter cette inflammation, ou plutôt cette augmentation de chaleur, par l'application d'un emplâtre de cantharides, placé sur le centre de la tumeur. Je ne puis offrir au Lecteur qu'un seul essai de ce moyen. Dans cette tentative, il s'établit un suintement plus abondant qu'on ne devoit l'attendre, qui se soutint, sans être provoqué, jusqu'à l'entière disparition de la tumeur (1). Lorsqu'après avoir acquis une très-grande dureté, l'exostose fausse vieillit dans cet état, elle se désorganise, & cesse d'être curable par les agens internes : c'est l'état voisin du squirrhe. Enfin, lorsqu'elle tombe en colliquation, elle cède de nouveau aux remèdes internes, sur-tout aux purgatifs drastiques. C'est-là l'unique espèce d'exostoses que les anti-vénériens guérissent quelquefois. Si j'ai pu convaincre de cette vérité ceux qui me liront, j'aurai rendu service à beaucoup d'infortunés, qui, flattés de toutes parts de la douce espérance de voir dissiper par les agens intérieurs une exostose vraie, qui les inquiète, passent sans cesse d'un remède à un autre, & ne se lassent pas de chercher le merveilleux *spécifique* dont ils attendent la guérison, qu'ils ne se soient mis hors d'état de profiter des seuls secours efficaces, des moyens chirurgicaux.

(1) Rivière a eu la même idée ; au moins je lui rends la justice de le présumer, quoiqu'il ne le dise pas en termes formels.

CHAPITRE XVI.

De la Carie.

Les remèdes généraux ne guérissent pas la carie ; ils peuvent tout au plus , en rétablissant les fonctions , aider la nature à s'en débarrasser. Les alkalis volatils & le mercure sont également sans effet contre ce symptôme. Fallope étoit si persuadé de l'inefficacité de ce dernier contre la carie , & de ses effets pernicioeux sur les os , qu'il n'a pas craint d'avancer » qu'on ne les voit » jamais cariés dans la vérole , si les onguents mercuriels n'en sont la cause «. Ce jugement , dicté par une forte antipathie contre le mercure , n'est pas dénué de tout fondement , mais il est exhorbitamment exagéré.

Indépendamment de l'action du mercure , il peut naître des engorgemens dans les os ; les liquides , qui forment ces stagnations , se putréfient & décomposeront le *gluten* osseux. Si la partie terreuse n'est pas repompée à mesure qu'elle est mise en liberté par la destruction du *gluten* , en voilà assez pour faire la carie , & tout cela peut arriver sans l'action du mercure. Mais d'un autre côté , il arrive souvent , malgré toute la prudence & toutes les lumières que vous voudrez supposer dans la personne

chargée du traitement, que le mercure, loin de détruire les engorgemens existans, les rend plus compactes, plus insolubles, & en fait de nouveaux : il a cela de commun avec tous les fondans mécaniques puissans, donnés à forte dose. Ajoutez à cela, que le mercure développe toujours une certaine tendance à la putréfaction, & vous conviendrez qu'il y a plus de vérité que d'exagération dans l'affertion du célèbre Professeur de Padoue.

Quoi qu'il en soit, la raison & l'expérience ont enseigné depuis long-temps que le mercure n'est pas le remède des caries. D'où vient donc qu'on s'obstine à soumettre à de nouveaux traitemens les malades qui conservent, pour tout symptôme vénérien, une carie ? pourquoi supposer l'infection générale, tant que ce symptôme résiste ?

Quelquefois la carie s'arrête ; l'os se couvre de bonnes chairs, & l'on croit le malade guéri. Cependant, au bout de quelques mois la carie reparoît. Le traitement a été manqué, prononce hardiment le Praticien témoin de la reparation de l'accident. Il raisonne mal, à mon avis, s'il n'a pas d'autre base que l'existence de la carie, & sa décision est fautive & dangereuse dans ses conséquences ; car elle le porte à tenter un nouveau traitement, qui conduira le plus souvent le malade à la diathèse putride, au marasme, & à la mort.

Mais, dira-t-on, la carie cède quelquefois aux anti-

vénériens : j'en conviens , ils guérissent la carie , comme les anti-scorbutiques internes guérissent les ulcères scorbutiques , non pas en agissant sur la maladie elle-même ; mais en opérant la modification générale , & mettant ainsi la nature à portée de se suffire à elle-même & d'en triompher. Je vois naître ici , pour bien des gens , un nouveau sujet d'étonnement. Quoi , diront-ils , la nature seule guérir des caries ! très-certainement , leur répondrai-je ; des milliers d'observations , & votre propre expérience , en font foi. Bannissez la préoccupation , observez , & bientôt vous n'en douterez plus.

Pour l'ordinaire , il faut aider la nature à se débarrasser du foyer putride qui baigne & perpétue la carie. La plupart des Praticiens ne traitent ce vice de l'os , qu'après la dépuration réelle ou supposée de la masse des humeurs. Cette conduite , d'ailleurs fort sage , admet des exceptions. Si de la carie partoient des matières ichoreuses , assez âcres pour exciter & entretenir la fièvre , produire le marasme & les autres effets des résorptions ichoreuses , alors la prudence ne permettroit pas de commencer la cure par le traitement général. Ce n'est pas que la matière résorbée reproduise la vérole ; mais elle crée une disposition absolument contraire au succès du traitement , à l'entière expulsion du virus. On doit assimiler les caries vénériennes aux caries scrophuleuses. En général , on calme ou l'on dissipe la fièvre avant d'amputer un membre

chez un sujet scrophuleux ; mais si la fièvre est entretenue , ainsi qu'on l'observe quelquefois , par un reflux purulent , dont la source est dans l'os carié , l'on ampute malgré la fièvre , qu'on voit bientôt s'épuiser , n'étant plus fomentée par le reflux. Telle a toujours été la conduite des bons Praticiens dans le traitement des caries vénériennes. Thierry de Hery reçut cette méthode de ses Maîtres , dans l'Hopital St-Jacques de Rome , & la déposa dans ses Ecrits (1). Ceux-ci la tenoient sans doute du célèbre Vigo , qui fit un précepte absolu de commencer par le traitement local de la carie (2). Hildan la puisa peut-être dans ces sources , ou dans son propre génie (3) ; mais elle n'a pas été répandue aussi généralement qu'elle auroit dû l'être , parce qu'elle n'a point passé dans les Ecrits dogmatiques , dont les Auteurs trop souvent oublient , que le titre même de leur Ouvrage leur fait un devoir de ne rien omettre.

(1) Pag. 91.

(2) *Eandem etiam rationem habemus de osse corrupto ; quia nisi prius ejus corruptio auferatur cum raspatoriis , in vanum ut plurimum esset facta curatio prædicta. Quamobrem expedientissimum est ante administrationem ceroti , (unguenti mercurialis) ut mundetur os. De Morb. Gallic. Cap. 2.*

(3) Observ. chirurg. Cent. V, Obs. 95.



CHAPITRE XVII.

De la dégénération de la Vérole.

LE mot de dégénération peut être considéré sous deux acceptions différentes : pris dans toute son étendue , il signifie le changement en mieux , ou l'affoiblissement du virus vénérien , considéré dans la somme des Européens qu'il infecte : nous appellerons cette première dégénération , dégénération générale , ou proprement dite.

Ce mot , pris dans le sens strict , signifie les mêmes changemens en mieux , considérés seulement dans tel ou tel individu infecté : nous appellerons cette seconde dégénération , dégénération particulière , ou dégénération improprement dite. Il semble qu'on pourroit appeller la première , dégénération dans l'espèce , & la seconde , dégénération dans l'individu. Commençons par la dégénération générale.

Si l'on en croit les Ecrivains , dont M. Astruc a recueilli les opinions , la vérole ne tarda pas , après son invasion en Europe , à perdre de son activité. De cette observation , vraie ou fausse , ces Ecrivains conclurent que la vérole abandonneroit un jour ce continent. M. Astruc , en adoptant cette conjecture , n'a pas négligé de présenter dans le plus beau jour les

Faits qui lui servent de base. Mais ces faits n'ont pas pour le Lecteur qui connoît les sources, toute la force qu'il leur suppose ; il nous semble même qu'il a mal raisonné, d'après ses propres données, & que les inductions qu'il en tire manquent de justesse & de vérité.

Astruc reprend la vérole à sa naissance, l'accompagne dans son adolescence & nous la montre dans la décrépitude. Il divise le temps compris entre sa naissance & son adolescence en cinq périodes, dont le dernier finit en 1610. » Pendant cet espace de temps, » on ne cessa, dit-il, de voir de nouveaux symptômes » se joindre aux anciens ; mais après le dernier des » périodes que nous avons rapportés, c'est-à-dire, » après 1610, l'état de la vérole a toujours été de » mieux en mieux jusqu'à présent (1) «.

Il est clair que le célèbre Professeur de Montpellier met ici la première époque de la diminution des accidens véroliques en 1610 ; il est donc bien constant d'après lui-même, que la vérole n'avoit rien perdu de son énergie jusqu'en 1610. Devoit-on s'attendre après cela à voir cet Ecrivain soutenir, quelques lignes plus bas (2), avec Fracastor, qu'elle étoit dans la décrépitude dès 1546 ; avec Vidus Vidius, en 1550 ; avec Brassavole, en 1552 ; avec Fallope, en 1560. Etendre d'un côté le développement successif

(1) Vol. I. Chap. 13.

(2) Ibid. Chap. 14.

des symptômes vénériens, ou l'adolescence de la vérole, jusqu'en 1610, & prétendre de l'autre, que cette maladie étoit dans la décrépitude dès 1546, c'est à mon avis donner dans une inconséquence étrange, & laisser à la question toute son obscurité.

Me permettra-t-on une conjecture qui n'est pas sans vraisemblance : j'oserois rapporter l'origine & le fondement du préjugé qui fait décroître & s'affoiblir le virus vénérien, à la prédiction de Fracastor. Il avoit prédit en 1530, que la vérole s'éteindroit. Est-il donc étonnant qu'un grain de vanité s'emparant de sa tête prophétique, la lui fit voir déjà décrépète en 1546? Cette opinion une fois avancée comme un fait constant, dut se glisser sans peine dans la tête de la plupart des Écrivains qui suivirent Fracastor ; car outre qu'on croit aisément les choses qu'on desire, il en coûte trop pour se frayer des routes nouvelles ; notre paresse nous porte tout naturellement, & presque à notre insu, dans les sentiers battus par la multitude.

Laissons-là, & les témoignages rassemblés par Astruc, & ses propres raisonnemens, dont le résultat n'a que trop influé sur la société ; nous avons des guides plus sûrs pour arriver au vrai.

Tous les Auteurs s'accordent à reconnoître des lieux où cette maladie est endémique. Les mêmes foyers dont une étincelle embrâsa l'Europe en 1493 ou 1494, existent encore aujourd'hui. Peut-être dira-t-on que celui d'Amérique a beaucoup perdu de son activité ?

activité? Je le veux bien. Mais celui ou ceux qu'on place avec tant de raison sur les côtes d'Afrique, ont-ils aussi perdu de leur énergie (1)? Quelques Espagnols auront pu apporter la vérole à toute l'Europe, & une multitude d'hommes, de retour des comptoirs d'Afrique, & des essaims d'Américains, récemment infectés du virus énergique de leurs esclaves, ne pourront fomentier, alimenter, si j'ose parler ainsi, le virus qui dévaste nos contrées? Je ne puis me le persuader.

Peur-être dira-t-on que le virus vénérien, semblable à une plante, à un animal exotique, doit dégénérer dans nos climats. Cette comparaison, d'ailleurs très-défectueuse, ne me paroît pas aussi favorable à la dégénération du virus, que l'ont cru ceux qui l'ont employée. A quelles marques connoît-on qu'une plante ou un animal dégénère? n'est-ce pas sur-tout à la diminution de sa fécondité, ou même à sa stérilité absolue? trouvera-t-on dans la communication du virus ce caractère principal de la dégénération?

Un homme gagne une gonorrhée. Il voit cinq femmes dans la même semaine, & la plupart avant de s'être apperçu de l'écoulement. Il les infecte toutes les cinq, & une d'entr'elles, (je n'ai pas été à portée d'observer les autres,) infecte peu de jours après un

(1) Cette question sera discutée dans le Tome III de l'*Histoire de la Chirurgie*, qu'on ne tardera pas à mettre sous presse.

homme, qui dès le troisième ou quatrième jour est en danger de périr de la strangurie vénérienne. Toute cette scène se passe à Paris en moins de quinze jours.

Un Portugais & un François gagnent, l'un à Lisbonne & l'autre à Paris, une gonorrhée. L'extrémité de la verge & le prépuce s'enflamment chez tous les deux. On se hâte d'employer les secours généraux & particuliers ; on saigne, & l'on applique sur la partie un cataplasme émollient. Qu'arrive-t-il ? A la levée du second ou du troisième appareil, l'un des Chirurgiens trouve le prépuce dans la pâte qui l'enveloppoit, & l'autre, le gland. Si telle est aujourd'hui la fécondité & l'activité du virus vénérien, qu'étoient-elles donc à son invasion, si ce virus a dégénéré ?

Au moins, dira-t-on, la masse du virus a perdu de sa force, ses ravages sont moins grands, ses coups moins terribles. Je veux bien croire qu'en général les choses sont ainsi ; je le dois à l'honneur de l'Art & de ses Ministres : mais je ne puis me dissimuler qu'il existe aujourd'hui, sur-tout dans les Hopitaux, des maladies vénériennes, dont le tableau ne seroit pas moins hideux que le plus effrayant de tous ceux que nos Pères nous ont transmis (1).

(1) Dans un Ouvrage posthume de M. Sanchez, qui vient de paroître, ce savant & sage Ecrivain abjure l'erreur que nous combattons ici. « Depuis que j'ai vu & observé ce que je viens

Les inductions tirées de la peste & de la lèpre, & transportées au virus vénérien, ne sont que spécieuses; car si la lèpre a disparu, la petite vérole dure encore, & paroît naturalisée dans nos climats. D'ailleurs, a-t-on pris contre la vérole les mêmes mesures qui firent cesser la lèpre? voulez-vous que la vérole ait le sort de la peste & de la lèpre? posez des cordons; élevez des barrières; renfermez dans des Lazarets les individus infectés. Ou prenez les mêmes précautions; mettez en jeu les mêmes causes, ou n'attendez pas les mêmes effets.

J'ai dans la tête un projet de preuve de la non-dégénération de la vérole, que je pourrai bien exécuter un jour; il consisteroit à comparer de lustre en lustre les faits recueillis par les Observateurs, depuis la naissance du mal jusqu'à nos jours. Il résulteroit certainement des observations ainsi rapprochées, que le virus vénérien est absolument ce qu'il fut autrefois, & qu'il restera tel, tant que les voyages de long cours feront en quelque sorte de tous les Peuples de la terre, une seule & même famille.

L'exécution de ce projet seroit assurément très-fa-

» de dire, j'ai abandonné, dit-il, le sentiment des Auteurs qui
 » ont écrit depuis l'année 1530, savoir, que la maladie véné-
 » rienne avoit diminué de férocité, & qu'elle cessera à la fin
 » comme la lèpre ». Observations sur les Maladies vénériennes,
 pag. 45, Paris, 1785.

cile , mais je m'apperçois en revoyant mon Ouvrage pour le livrer une seconde fois à l'impression , que ce travail feroit superflu : l'ignorant , borné par état aux Livres classiques , n'abandonneroit pas l'erreur dont ils l'ont imbu , & l'homme , qui connoît les Ecrits originaux , ne pense pas autrement que nous.

Si je ne craignois de révolter la prévention , j'irois plus loin encore ; j'établirais que la vérole est aujourd'hui plus meurtrière qu'à sa naissance , c'est-à-dire , tant que dura la sage défiance des guérisseurs inexpérimentés , défiance qui concentroit les traitemens anti-vénériens dans les mains d'un petit nombre de Praticiens habiles. Ces derniers , il est vrai , ne guérissent pas toujours la vérole , mais ils conservoient les forces des malades , & celles-ci suffisoient souvent pour opérer à la longue une entière & parfaite guérison. Car enfin , par elle-même , la vérole n'est pas mortelle ; pour l'ordinaire ce sont les traitemens infructueux qui la rendent telle , en produisant une multitude de maladies aussi réelles que la vérole , avec cette différence , que les maladies dépendantes du traitement disparoissent le plus souvent dès qu'on cesse de les produire ou de les entretenir par l'abus perfide des médicamens anti-vénériens. Les Praticiens , qui virent naître en Europe le fléau dont nous parlons , faisoient , par leurs traitemens conservatifs des forces , quelquefois le bien & jamais le mal de leurs malades. Mais aujourd'hui que les mé-

rhôdes anti-vénériennes tendent toutes à ruiner les forces, les Praticiens nuisent, & nuisent beaucoup, s'ils ne guérissent point. En énervant le principe conservateur qui donne à nos corps la vigueur & l'énergie, ils font prévaloir le virus sur le principe qui le réfrénoit, ils augmentent ses forces, hâtent ses progrès, & le rendent plus difficile à vaincre; soit parce qu'il est plus développé, soit parce que les malades affoiblis sont moins en état de soutenir les traitemens qui pourroient les en débarrasser. Aujourd'hui enfin, que les maux vénériens sont livrés au premier affronteur, vieilles femmes, moines, laquais, &c. qui pourroit apprécier les ravages de la vérole, qui pourroit compter ses victimes? Les guérisseurs modernes ne publient pas ordinairement le nécrologe de leurs malades, & cependant ils fournissent, sans qu'ils s'en doutent, la désolante preuve de la triste vérité que je présente à mes Lecteurs (1).

Si je m'arrête si long-temps sur cette affligeante vérité, que la vérole est aujourd'hui tout aussi funeste qu'elle le fut autrefois, c'est que l'exercice de mon Art m'a fait voir combien il importe de détruire le

(1) Voyez en particulier Charles Thuillier, *Observations sur les Maladies vénériennes*, pag. 98 & suiv., & en général tous les Ecrits des Praticiens, dans les endroits où ils racontent, non les infortunes de leur pratique, mais les malheurs de la pratique de leurs émules ou de leurs rivaux.

préjugé contraire qui règne à sa place : après s'être persuadé que la vérole est peu redoutable , on en est venu jusqu'à l'oser braver dans ses forts ; jusqu'à daigner à peine s'en préserver , ou s'en guérir.

Il n'en est pas de même de la seconde espèce de dégénération , de la dégénération improprement dite , que de la première ; celle-ci nous paroît démontrée. Nous avons dit ailleurs que l'état d'épaississement est inséparable des véroles commençantes. A cet état doivent nécessairement succéder ou la fonte mécanique , ou la diathèse putride. Cette dernière crase des humeurs ne peut naître , que la propriété coagulante du virus ne soit domptée , ni celle-ci être domptée , que le virus lui-même ne perde de son activité , de son énergie propre & absolue.

C'est par ces altérations successives & naturelles que le virus s'éteint enfin quelquefois de lui-même dans l'individu infecté ; c'est par elles que s'opèrent ces guérisons spontanées , admirables autant que désespérées , qui honoreront l'Art & l'Artiste , s'ils les avoient opérées.

Peut-être révoquera-t-on en doute les guérisons spontanées. Des faits sans nombre les attestent à ceux qui savent les voir ; & nous avons tâché de les montrer aux autres. Quant à nous , nous ne saurions douter que le virus vénérien ne s'affoiblisse dans l'individu qu'il infecte , ne s'énerve & ne perde enfin en vieillissant son caractère principal , la propriété communicative.

Mais on concluroit mal-à-propos des guérisons & des dégénération spontanées , qu'on peut sans danger abandonner dans tous les cas la vérole à elle-même. Car, quand bien même les accidens de ce mal ne donneroient pas quelquefois la mort , à raison de l'importance de l'organe souffrant , ou de la fonction lésée , la dégénération elle-même est une maladie capable de faire périr , dans certaines circonstances , l'individu qui l'éprouve : soit qu'elle corrode les solides en même-temps qu'elle fond les liquides , ou qu'elle chasse , par une fausse dépuracion , les matières délétères sur des organes internes dont les moindres dérangemens amènent des défordres graves , que suivent enfin le dépérissement , le marasme & la mort.

F I N.

A P P R O B A T I O N.

J'AI examiné, par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Ouvrage intitulé : *Remède nouveau contre les Maladies vénériennes, tiré du règne animal, &c.* par M. PEYRIÈRE, seconde édition : les additions considérables faites par l'Auteur, dans cette seconde édition, ajoutent au mérite & à l'utilité de l'Ouvrage. A Versailles 12 Mai 1785. LASSONE.

T A B L E

Des Matières contenues dans ce Volume.

A

ALKALI volatil est un fondant vrai, 47 : l'emploi que l'Auteur en fait dans le scorbut, n'est qu'une application nouvelle d'un précepte ancien, 48.

— détails sur ce nouveau remède anti-vénérien, 174 & suiv.

Alkalis volatils considérés comme anti-vénériens, 12 : comment l'Auteur a été conduit à cette découverte, *ibid.* & suiv. : formule du nouveau remède, 17 : boisson ordinaire pendant son usage, ou pendant le traitement, 19 : manière simple d'administrer le remède, *ib.* & suiv. : effets sensibles de l'alkali volatil, 22 & suiv. : quels maux ou quels symptômes vénériens ont cédé à son usage, 27 : précautions pratiques à observer dans son administration, 28 & suiv.

Anti-vénériennes (Méthodes) voyez Méthodes.

Anti-vénériens (Remèdes); quelle est à leur égard la vraie richesse de l'Art, 2 & suiv.

— C'est moins leur action immédiate qui guérit, que celle qu'ils déterminent dans les solides; 110.

Anti-vénériens nouveaux; épreuves insuffisantes auxquelles on les soumet, 158 & suiv. nouvelle forme d'épreuves, *ibid.*

B

BOUTONNIÈRE; moyen utile dans la rétention totale d'urine, aujourd'hui trop négligé, 232.

Bubons vénériens ont cédé à l'usage de l'alkali volatil, 27.

Bubons; détails pour en faciliter le diagnostic & le pronostic, 273 : trois espèces de bubons, *ibid.* : méthode de les traiter, 276 : bubon secondaire; curation & pratique de l'Auteur, 283 & suiv.

C

CACHEXIE vénérienne; tous les symptômes ont cédé à l'usage de l'alkali volatil, 28.

Carie : elle n'est guérie ni par les alkalis volatils, ni par le mercure, 298 : observations sur cette maladie, *ibid.* & *suiv.*

= des os subsiste après les frictions, 156.

Cancer; le diagnostic de cette maladie est souvent très-vague & très-incertain, 255, 256 : preuve de cette assertion, *ib.* & *suiv.* : réflexions sur les prétendus spécifiques des Charlatans contre le cancer, 261.

Cancers de cause vénérienne subsistent quelquefois après les frictions, & sont presque incurables, 157.

Chancres vénériens ont cédé à l'usage de l'alkali volatil, 27.

Chancres, 264 & *suiv.* : le bubon succède assez fréquemment au chancre, 265 : le chancre donne plus souvent la vérole que la gonorrhée, 267 : comment il doit être traité, *ibid.*

Climat; son influence sur les maladies vénériennes, 83 : remarques importantes à ce sujet, *ibid.* & *suiv.*

Clôture; il est utile & souvent même nécessaire de tenir les vérolés qu'on traite dans une chambre close & modérément échauffée, 186 : raisons & avantages, *ibid.* & *suiv.* : température qu'il convient de donner à la chambre, 188.

Condilômes subsistent après les frictions, 156 : observations sur les condilômes, 264.

Corps caverneux; duretés dont ils sont attaqués; leur diagnostic, 249 : impuissance du mercure pour les détruire, 250 : efficacité de l'alkali volatil contre ces duretés, démontrée, 252.

D

DARTRES ont cédé à l'usage de l'alkali volatil, 28.

= subsistent après les frictions, 156.

Dégénération de la vérole; ce qu'on doit entendre par ce mot,

302 : discussion étendue sur cet objet, *ibid.* & *suiv.* : il en résulte que la vérole est aujourd'hui tout aussi funeste qu'elle le fut autrefois, & qu'elle n'a pas dégénéré, 309.

Douleurs de goutte & de rhumatisme subsistent après les frictions, 156.

Douleurs nocturnes ont cédé à l'usage de l'alkali volatil, 28.

Douleurs vagues des membres ont cédé à l'usage de l'alkali volatil, 28.

Douleurs vénériennes; discussion & réflexions, 286.

Duretés lymphatiques des corps caverneux de la verge; ont cédé à l'usage de l'alkali volatil, 27. *Voyez* Corps caverneux.

E

ECROUELLES subsistent ordinairement après les frictions, 156 : remède simple contre cette maladie, 37.

Engorgemens de la matrice, durs, douloureux, suppurés & quelques-uns réputés squirrheux, ont cédé à l'usage de l'alkali, 28.

Exercices forcés conseillés pour la guérison de la vérole, 78 : remarques à ce sujet, *ibid.* & *suiv.*

Exostose *vraie* n'est pas curable par les médicamens internes, 289 : sa terminaison est la fonte putride, 290 : parallèle de la *vraie* & de la *fausse*, 292 : l'exostose *fausse* récente est curable, 295 : comment il faut la traiter, 296.

Exostoses fausses ont cédé à l'usage de l'alkali volatil, 27.

F

FISTULES urinaires ne sont pas de nature à céder aux agens internes, 238 : conduite qu'il faut tenir à l'égard des fistules anciennes, 239 & *suiv.* sont sujettes à récidive; examen de cette question, 243.

Flueurs blanches suspectes ont cédé à l'usage de l'alkali volatil, 28.

— Leur diagnostic difficile, 30 : précautions avec lesquelles il faut les traiter, 32.

Foiblesse d'estomac a cédé à l'usage de l'alkali volatil, 28.

Fongosités du vagin; leur description, 246 : traitement propre à l'Auteur, *ibid.* & *suiv.*

G

GONORRHÉE; seul signe certain chez les femmes, 31.

— Soit récente, soit habituelle, subsiste ordinairement après les frictions, 156.

— Observations sur le siège de ce mal, 198 : — sur sa curation, 199 : peut se guérir par un régime convenable; quel est ce régime, 202 : examen des méthodes usitées, 204 : principes de l'Auteur, 203, 204 & *suiv.*

— Conséquences des préceptes & des faits énoncés, 216 : traitement suivi par l'Auteur, 218.

— Sa ténacité est quelquefois due à de petites durétés disséminées dans l'épaisseur des parois de l'urètre, 220 : moyens employés pour les détruire, 222.

— Cordée; ce que c'est, 222.

— Sa chute dans les bourses peu connue; sentimens de l'Auteur sur cet accident, 223.

Gonorrhées virulentes simples des deux sexes ont cédé à l'usage de l'alkali volatil, 27.

Grossesse; traitement heureux de femmes grosses avec l'alkali volatil, 54.

Guérisons spontanées de vérole ne sauroient être révoquées en doute, 106. plusieurs exemples qui les prouvent, 80, 93.

I

IMPUISSANCE; elle subsiste quelquefois après les frictions, & est presque incurable, 156.

L

LAIT répandu; maladie anomale dont l'art a bien de la peine à déterminer la nature, 33 : admet l'alkali volatil; curation, *ibid.* & *suiv.*

M

MALADIES vénériennes traitées par l'alkali volatil ; formule du remède , 17 : boisson ordinaire pendant son usage , ou pendant le traitement , 19 : manière simple d'administrer le remède, *ibid.* & *suiv.* : précautions pratiques à observer, 28 & *suiv.*

— Les fondans irritans ou chauds nuisent beaucoup dans la première période de l'inflammation, 29.

Maladies vénériennes qui restent après l'usage des frictions mercurielles, mais qui sont guérissables, 156 : celles qui sont presque incurables, *ibid.*

Matrice ; les engorgemens de ce viscère ont cédé à l'usage de l'alkali volatil, 28.

Maux de tête gravatifs ont cédé à l'usage de l'alkali volatil, 28.

Mercure ; préjugé qui règne au sujet de cet agent antivénérien, 4 : deux préparations mercurielles primitives, *ibid.* : constituent-elles deux remèdes divers ? examen de cette question, 5 & *suiv.*

— N'est qu'un fondant mécanique, 47 : développement de cette assertion, 62 : la vogue où il est, est une suite du préjugé, 63 : n'est pas le seul remède capable de guérir la vérole, 64.

— Examen de sa spécificité, 111 & *suiv.* : erreur ancienne, 116 : il étoit réputé le spécifique de la galle, lorsqu'on s'avisa de le transporter aux maladies vénériennes, 118 : il n'est pas le spécifique de la galle, 119 : ni celui de la vérole ; preuves, 120 & *suiv.*

— Il est une classe de vérolés pour lesquels il semble n'avoir conservé que ses qualités nuisibles, 51.

Méthodes anti-vénériennes ; toutes les méthodes ont guéri, 66 & *suiv.* : on n'en doit rejeter aucune, *ibid.* : mercure administré par salivation & par extinction ; examen de ces méthodes, 147 & *suiv.*

N

NATURE ; les forces seules peuvent guérir la vérole, 86 : discussion & preuves, *ibid.* & *suiv.* : dans quel cas on peut com-

pter sur les forces de la nature, 89 : faits qui sont probatoires, 93 & *suiv.*

O

OPTHALMIE vénérienne; la théorie qu'on en donne est contraire aux connoissances anatomiques, 227 : discussion à ce sujet, *ibid.*

P

PARTIES naturelles; les excroissances qui les attaquent, subsistent après les frictions, 156.

Pauses qu'il faut faire dans le traitement des malades, tantôt nécessaires, tantôt seulement utiles, 190 & *suiv.* considérations qui servent de base au précepte qui les a fait établir, 192.

Poireaux vénériens subsistent ordinairement après les frictions mercurielles, 156 : observations sur leur caractère & leur traitement, 264, 270.

Préparations au traitement de la vérole; énormes fautes que l'on commet à cet égard, 182 & *suiv.*

Purgatifs; comme simples évacuans ne suffisent pas pour guérir une vérole un peu renforcée, 74 : ils suffisent dans certains cas, *ibid.* : ils sont le remède universel des empiriques, 77.

Pustules ont cédé à l'usage de l'alkali volatil, 28.

R

RHUMATISME; les douleurs qu'il cause subsistent après les frictions, 156.

Remèdes nouveaux attribués au hasard & à l'empirisme; discussion de cette prétention injuste, 10.

Rétention d'urine; certaines espèces ont cédé à l'usage de l'alkali volatil, 28.

Rétention totale d'urine; on secourt le malade en faisant la bou-tonnière, 232.

S

SAVON animal ; ses propriétés , 178 : sa manière d'agir , 179 : en onctions guériroit peut-être la vérole , 178.

Scorbut compliqué avec le virus vénérien est plus difficile à traiter , 38 : est une des terminaisons de la vérole , *ibid.*

Scrophules compliquées avec le virus vénérien ; on ne leur doit aucun égard dans le traitement de la vérole , 36.

Spécifique en général ; idée qu'on doit en avoir , 120 & *suiv.*

Spécificité du mercure examinée , 111.

Strangurie vénérienne ; inconvéniens du traitement qu'on lui oppose , 229 : danger de la sonde , 230 : lorsque la rétention d'urine est totale , il faut avoir recours à la boutonnière , 232.

Sublimé corrosif ; opinion qu'on doit en avoir , 7 & *suiv.*

— Protégé sur parole par Van-Swieten , 163 : reproches faits à ce Médecin par Brambilla & Sanchez , 165 & *suiv.* : véritable cause pour laquelle on préfère le sublimé corrosif , 170 , 171 : opinion de l'Auteur sur ce remède , 173 : il se décompose dans les vases , dans l'estomac , &c. *ibid.*

Sudorifiques ; idée qu'il faut avoir des substances sudorifiques comme anti-vénériennes , 66 , énumération de ces substances , 67.

T

TEMPÉRATURE qu'il convient de donner à la chambre des malades . 188 : manière de placer le thermomètre pour éviter toute erreur , *ibid.*

Testicules ; les tumeurs de ces parties subsistent quelquefois après les frictions , & sont presque incurables , 156.

Tisanes sudorifiques ; observations sur leur usage , 59.

V

VAGIN ; Voyez Fongosités.

Vaporeux guéris par l'alkali volatil aussi promptement que les phlegmatiques , 53.

Verge ; les courbures de cette partie, dans l'érection, subsistent quelquefois après les frictions, & sont presque incurables, 156.

Vérole ; trois questions dont on donne la solution : 1°. la vérole récente est-elle plus difficile à guérir que l'ancienne ? 41 : 2°. y a-t-il un temps de maturité dans la vérole, durant lequel elle est dans son *minimum* de force & de tenacité ? 42 : 3°. le virus vénérien a-t-il quelqu'influence sur les plaies & les fractures, &c. ? 43.

— Pour la guérir, il faut fondre, atténuer, & l'Auteur incline à croire qu'il ne faut que cela, 109 : il ne faut que fondre, 123.

— Il n'est pas aisé de déterminer ce qu'on doit entendre par le mot vérole, 133 : tout est vérole aux yeux du Praticien rigide, 134 : réflexions à ce sujet, *ibid.*

— Pourquoi les accidens vénériens reparoissent après avoir cédé au traitement mercuriel, 193.

Vérole. Voyez Dégénération.

Vérole difficile à guérir ; quelle en est la cause, 56 & *suiv.*

Virus vénérien ; différentes questions dont l'Auteur invite à chercher la solution, 141 & *suiv.* : elles sont insolubles pour le vrai Praticien ; l'ignorant systématique les expliqueroit sans doute, 144 : on a dit qu'il étoit acide ; examen de cette assertion, 145.

— N'est pas toujours accompagné de signes sensibles qui le décèlent, 138 : observation de Vercelloni, *ibid.* : pour juger si un homme a véritablement la vérole, il faut un grand fonds de connoissances, d'expérience & de probité, 140.

Fin de la Table.

Il est donc vraisemblable que les c
à se mouvoir dans le tourbillon ,
ces astres lumineux , y décrivent
dont la forme varie autant que les
forces respectives qui les pressent
doit point regarder comme une i
que tant de corps qui peuplent l
décrivent pas autour de leurs sol
cles parfaits , quoiqu'il en résult
tions dont les impressions sont i
êtres qui les habitent , et désagr
qui sont doués d'ame et de ser
nous achèverons de démontrer (VI)
VI) que cette imperfection est u
tes naturelles et nécessaires de la
l'on sera convaincu que des for
opposées , telles que nous les app
l'univers , doivent produire des
gées , et par conséquent des diffé
et périhélie plus ou moins granc

juste ut son tourbillon ,
que cette première réaction en ex
opposée qui repousse le corps et le r
celle-ci une autre qui le repousse en
ainsi de suite , jusqu'à ce qu'après u
nombre de réactions ou de vibration
ques , le corps et l'eau se trouvent
de leur équilibre naturel. C'est donc
de cet équilibre qui produit l'oscillati
ment sensible que l'on veut nous don
exemple de l'aphélie et du périhélie
pareil défaut n'ayant point lieu dans
tion des planètes autour du soleil ,
toute nécessité rechercher une au
Mais , je le répète , quand on admet
leur translation un semblable défaut
querait pas pourquoi , pendant une
entière , il n'arrive ainsi qu'une se
chaque force de triompher , et une se
céder la victoire ; car l'aphélie et le pé
deux points à peu de chose près diam

